

revue du mois, numéro 318, montréal, juillet-août 1967, prix 50¢

RELATIONS

Les Canadiens français et la Confédération

La dénatalité
et la reprise
de la natalité en France

Marshall McLuhan. — Lionel Groulx. — Le tribunal Russell. — Grève tournante à l'Hydro-Québec. — Ma vie de femme. — Le théâtre au Festival de l'Expo.

SOMMAIRE

JUILLET-AOÛT 1967

Editoriaux	191
<i>Lionel Groulx. — Le rappel des Casques bleus. — Grève tour- nante à l'Hydro-Québec. — L'Année de la foi.</i>	
Articles	
MARSHALL McLuhan : MAÎTRE À PENSER DE L'ÂGE ÉLECTRONIQUE	Paul Warren 194
LES CANADIENS FRANÇAIS ET LA CONFÉDÉRATION	Richard Arès 196
LA DÉNATALITÉ ET LA REPRISE DE LA NATALITÉ EN FRANCE	Stanislas de Lestapis 199
LE TRIBUNAL RUSSELL	Luigi d'Apollonia 205
MA VIE DE FEMME	Claire Campbell 206
LA PHILOSOPHIE DU CÔTÉ DE QUÉBEC	Irénée Champagne 208
Chroniques	
Au service du français:	
<i>Le français des Français</i>	Joseph d'Anjou 209
Méditation: L'important sans importance	Paul Fortin 209
Le théâtre au Festival de l'Expo Georges-Henri d'Auteuil 210	
<i>Le Soulier de Satin. — Il faut passer par les nuages. — Le Bourgeois Gentilhomme. — Le Roi Salomon et le Savetier. — Hamlet. — Measure for Measure. — La Muraille de Chine. — La Tragédie du roi Christophe. — La Poudre aux yeux. — Le Knack.</i>	
Au fil du mois	213
<i>Expo 67: des réalités visibles aux invisibles. — Deux cents étudiants en théologie réfléchissent sur les transforma- tions du milieu québécois. — Colloque sur la Nouvelle Critique. — La famille dans le monde moderne.</i>	
Les livres	215
Notes bibliographiques	222
Ouvrages reçus	III

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur : Richard ARÈS.

Rédacteurs : Luigi D'APOLLONIA, Gérard HÉBERT,
Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs : Joseph D'ANJOU, Georges-Henri D'AUTEUIL,
Robert BERNIER, Jacques COUSINEAU, René DIONNE,
Fernand POTVIN, Jean-Paul ROULEAU.

Secrétaire de la rédaction : Georges ROBITAILLE.

Administrateur : Arthur RIENDEAU.

Rédaction et abonnements:

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-11. Tél.: 387-2541

Publicité:

Cie des Publications Provinciales Limitée

110, Place Crémazie (Suite 719), Montréal-11. Tél.: 384-6800

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abon-
nements pour la revue.



Relations est une publication des Éditions Bellarmin,
8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Télé-
phone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$5 par année.

Le numéro: \$0.50. Relations est membre de l'Audit
Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le
Canadian Periodical Index, publication de l'Association cana-
dienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur
l'éducation.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et
l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

L'IMPRIMEUR DE LA REINE, OTTAWA

désire rappeler qu'il détient l'agence exclusive
de vente au Canada pour 19 organisations internationales

Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce	GATT	Organisation de l'aviation civile internationale	OACI
Assemblée de l'Union européenne occidentale	UEO	Organisation des états américains	OEA
Agence internationale de l'énergie atomique	AIEA	(Union panaméricaine)	ONU
Bureau international du travail	BIT	Organisation des Nations Unies	OMM
Commonwealth Economic Committee (anglais seulement)	CEC	Organisation météorologique mondiale	OMS
Conseil de l'Europe	CE	Organisation mondiale de la santé	OCDE
Cour internationale de justice	CIJ	Organisation pour la coopération et le développement économiques	OAA
Gouvernement de la Nouvelle-Zélande (anglais seulement)	GNZ	Publications filmées d'art et d'histoire (UNESCO)	PFAH
Institut de l'Unesco pour l'éducation	IUE	Unesco	UNESCO
		Union internationale des télécommunications	UIT

LES CATALOGUES VOUS PARVIENDRONT SUR DEMANDE

Les publications des organisations internationales sont en vente chez

L'IMPRIMEUR DE LA REINE, OTTAWA

et aux librairies de l'Imprimeur de la Reine:

- OTTAWA: Edifice Daly, angle Mackenzie et Rideau
- WINNIPEG: 499, avenue Portage (Mall Centre)
- TORONTO: 221, rue Yonge
- VANCOUVER: 657, rue Granville
- MONTREAL: Edifice Aeterna-Vie, 1182 ouest, rue Sainte-Catherine
- HALIFAX: 1735, rue Barrington

ENCOURAGEONS NOS ORGANISATIONS INTERNATIONALES

Editoriaux

Lionel Groulx

UN HOMME EST MORT et tout un peuple, en son cœur, a pris le deuil. Entre cet homme et ce peuple l'identification était complète, en ce sens que l'homme recueillait en lui-même ce qu'il y avait de meilleur en ce peuple et qu'il en faisait resplendir dans sa personne les qualités les plus belles: l'esprit, le cœur, le courage, la dignité, le travail acharné, la fierté, la foi indéfectible.

Avec Henri Bourassa, Lionel Groulx fut au XX^e siècle la plus haute et la plus fière incarnation du Canada français. Durant plus de soixante ans, il participa à toutes ses luttes, à toutes ses tristesses comme à toutes ses joies; il le défendit par la plume et par la parole, sur toutes les tribunes, contre tous ses assaillants. A ce peuple enclin à douter de lui-même, de son rôle et de ses chances de survie en Amérique, il présenta des raisons de vivre, il reconnut une mission et traça un idéal à poursuivre. Parce que cet homme a ainsi vécu, pensé, écrit, le Canada français est aujourd'hui ce qu'il est et, s'il lui demeure fidèle, fidèle à sa vision du passé et à son idéal d'avenir, fidèle à ses orientations et à ses directives, il sera grand demain.

Cet homme était un prêtre, à la foi vigoureuse et rayonnante, un prêtre qui imposait le respect du caractère sacré dont il était revêtu, parce que lui-même, le premier, il respectait ce caractère. Jamais il ne crut

nécessaire ni opportun, pour accomplir son œuvre, de se départir de ce caractère, voire de le dissimuler. Fier de son Église plus encore que de sa nationalité, il en voyait, certes, les faiblesses et les lacunes, mais aussi les grandeurs et le rôle unique auprès du peuple canadien-français. Il refusa toujours de s'en faire l'accusateur public et de se joindre aux entrepreneurs en démolition. Pour durer et pour croître, sa renommée n'eut jamais besoin de ces succès faciles.

Jusqu'à la fin, il vit dans le catholicisme l'une des notes distinctives et nécessaires du peuple canadien-français. Dans le dernier livre qu'il a composé, il lui rappelle encore sa vocation chrétienne:

Rien ne peut changer notre vocation, notre destinée. Plus que jamais, nous devons être des hommes de foi, des témoins... Plus que jamais, il faut des croyants qui ne perdront pas la tête, mais mettront l'homme à son humble place devant Dieu. Au reste, si petits, si miséreux que nous soyons, nous sommes quand même appelés, ainsi que tous les peuples chrétiens, à la plus grande entreprise de l'histoire, à la ressaisie de l'homme anxieusement voulue par le Christ, à reconstituer cet homme en sa grandeur surnaturelle. Nous sommes appelés à rebâtir la civilisation humaine, civilisation de fraternité qu'appellent tant de masses dans les affres de la faim et même du désespoir » (*Chemins de l'avenir*, 1964, pp. 153-154).

A *Relations* aussi son influence s'est exercée. Ami fidèle, à l'occasion collaborateur, il ne nous fit jamais défaut dans le besoin: il savait que nous défendions les mêmes causes et poursuivions le même idéal. Par sa pensée il y fut souvent l'inspirateur et le guide; comme bien d'autres, nous lui devons beaucoup.

Le rappel des Casques bleus

LES CASQUES BLEUS: force militaire fut-elle jamais moins belliqueuse que ces sentinelles postées dans les sables du désert et près des eaux de Tiran? Aussi l'étonnement fut général lorsque, ayant reçu l'ordre de les retirer, U. Thant obtempéra sur le champ au lieu d'en appeler à l'Assemblée générale. Le Canada, en particulier, était consterné.

Que le secrétaire général de l'O. N. U. eût dû profiter de son prestige, de son altitude pour gagner du temps, c'est lui reprocher en somme une faute de tactique. Toutefois, un événement aussi grave que la guerre ne s'explique pas par une fausse manœuvre.

Depuis 1949 que l'O. N. U. laisse ouvertes des blessures brûlantes! Le problème des réfugiés, l'entêtement arabe à refuser l'existence à Israël, les menaces d'extermination au lieu des procédures de conciliation, le blocus des voies maritimes au lieu de la liberté de transit, et, au lieu du développement économique et social, « nouveau nom de la paix », les fournitures militaires aux deux camps, les coups demain, les représailles: la fureur latente a fini par éclater.

Mais comment pourrait-on blâmer l'O. N. U.? Il faut voir les choses comme elles sont. L'O. N. U. se compose d'États-membres chacun si jaloux de sa souveraineté qu'il refuse d'en sacrifier la moindre parcelle à une société qui serait autre chose qu'une société d'États pleinement indépendants: la société mondiale politiquement organisée qu'exige la mutuelle interdépendance des peuples.

Nous en sommes loin! « Aucune puissance au monde ne pourra nous obliger à renoncer à nos droits sacrés », proclamait le président Nasser, aux acclamations de la foule. Nasser est un dictateur médiocre, puissant en paroles, dira-t-on. Sont-ils donc si nombreux à l'O. N. U. les membres qui, dans ses couloirs et ses salles, tiennent un langage différent?

C'est U. Thant qui a raison: « Le nationalisme, disait-il récemment à Montréal, a été et demeure encore la force la plus importante dans la vie des peuples, plus importante que les idéologies. Les crises présentes n'ont pas tant pour cause de profondes convictions idéologiques que la force puissante des nationalismes. »

La chose est si vraie que l'Égypte était dans « son droit » lorsqu'elle intimait aux troupes de l'O. N. U. de plier armes et bagages. D'ailleurs ces troupes de l'O. N. U. étaient dites *internationales* par exagération. Venus de pays différents, mandatés par l'O. N. U. pour un travail commun avec l'assentiment particulier de l'Égypte, Israël les ayant refusés, les Casques bleus n'en demeuraient pas moins des soldats canadiens ou yougoslaves ou suédois...

L'idée d'une société internationale armée d'une autorité mondiale dont la fonction serait d'assurer la

justice et la paix par la loi n'est pas une noble, belle et brillante idée, rêve des sages et rien de plus. Si elle n'était qu'une utopie, on ne la retrouverait pas dans l'encyclique *Pacem in terris*, ni dans la constitution pastorale *Gaudium et spes*. Exigée par la vocation de l'homme, cette idée fait partie de ce qu'on peut appeler à juste titre la théologie politique de l'Église. Présupposant l'existence diversifiée des nations et la richesse infiniment variée des cultures et des tempéraments, elle est une idée difficile à réaliser à cause des conditions sociologiques et historiques qui pèsent sur l'humanité. Raison de plus pour nous mettre immédiatement à la tâche et préparer la maison où nous voulons vivre demain.

Grève tournante à l'Hydro-Québec

PENDANT PLUS D'UN MOIS, les employés de l'Hydro-Québec ont appuyé leurs demandes syndicales par une grève d'un genre à peu près inconnu jusqu'ici en Amérique du Nord. Au lieu de quitter le travail en bloc et d'une manière définitive jusqu'à ce qu'une entente soit intervenue, ils ont pratiqué une forme de grève tournante, frappant à l'improviste tantôt un établissement de telle région, tantôt un autre. Ils assuraient en même temps les services essentiels.

La grève tournante est alléchante. Elle affecte directement et, jusqu'à un certain point, uniquement l'employeur. A cause de son caractère sporadique et intermittent, elle désorganise la marche des travaux. Par contre, assurant les services essentiels, elle n'affecte pas directement le public consommateur et les grévistes ne risquent pas de s'aliéner l'opinion publique.

La grève tournante, néanmoins, ne comporte pas que des avantages. Ne parlons pas des inconvénients, mineurs mais réels, que la population subit: retard dans les installations, dans les réparations non urgentes, etc. Demandons-nous seulement si pareille grève est efficace et si elle est susceptible de hâter la solution équitable d'un conflit.

A première vue, par les ennuis qu'elle cause à l'employeur, elle paraît bien propre à le décider à l'effort supplémentaire qu'il finira par consentir. D'un autre côté, on peut se demander si les inconvénients provoqués par la désorganisation que comporte le caractère brisé et inattendu des arrêts de travail affecte la direction même de l'entreprise, celle qui prend les décisions finales dans la négociation. Ne sont-ce pas plutôt les contremaîtres, les cadres inférieurs et intermédiaires qui sont directement et

premièrement affectés? Diverses tentations solliciteront alors ces cadres: ou se faire les complices des grévistes, dans l'espoir de bénéficier par la suite de ce que ceux-ci obtiendront; ou encore, exaspérés par une situation qui leur échappe totalement, en haut et en bas, désertier la société d'État où ils se sentent des instruments inefficaces.

Du côté des employés, ce sera peut-être la tentation de prolonger indûment la grève. La pression économique qui normalement pousse les grévistes aux concessions requises est ici presque absente. Chaque enveloppe de paye est diminuée du salaire des périodes de grève, mais l'argent continue à rentrer. Comme le risque est grand que les arrêts intermittents s'accompagnent d'un sérieux ralentissement du travail, les employés pourraient finir par être payés pour faire la grève.

La grève tournante, malgré tout, dans les grands services publics, demeure bien supérieure à l'habituelle forme d'arrêt complet de travail et de lutte à finir. Sa valeur principale lui vient de ce qu'elle respecte le public. Même si elle n'a pas une aussi grande force de pression pour la solution du conflit, elle n'est pas dépourvue de cette force: la désorganisation de la production et la guerre des nerfs, à la longue, jouent de part et d'autre; mais cela suffira-t-il?

Il reste qu'il s'agit encore d'une arme de dernier recours, d'une situation de conflit ouvert qui provoque toujours de sérieuses blessures. Notre société ne réussira-t-elle pas à trouver mieux, tout en sauvegardant les libertés fondamentales des individus et des corps intermédiaires?

17 juin 1967.

L'Année de la foi

L'INSISTANCE avec laquelle le Saint Père, cette année, parle de la foi, aux audiences générales qu'il donne le mercredi dans la basilique Saint-Pierre, n'est pas, soyons-en certains, un effet du hasard. Ni « l'Année de la foi » qu'il a proclamée en commémoraison du 19^e centenaire de la mort à Rome des apôtres Pierre et Paul.

Une situation existe dont personne mieux que lui n'est en mesure d'apprécier la gravité:

Vous vivez, disait-il aux pèlerins le 12 avril, vous vivez tous au milieu d'une société qui met votre foi à l'épreuve. Vous ressemblez à des navigateurs dans une mer en tempête: la tempête de l'incrédulité, de l'irréligiosité, de la diversité des opinions, de la liberté et de la licence laissée aux manifestations contraires à la foi chrétienne, contraires au style de vie chrétien, à Dieu, au Christ, à l'Eglise.

De cette situation, l'aspect le plus triste, à notre avis, est une certaine méfiance envers l'autorité doctrinale de l'Eglise, qui a, comme contre-partie, un certain préjugé favorable à tous les enseignements qui remettent en question fût-ce des vérités toujours crues et toujours professées dans l'Eglise. Paul VI a décrit cette mentalité dans son allocution du 7 avril devant la conférence épiscopale d'Italie:

On préfère la mode à la vérité; le culte de la personnalité propre et de la liberté de conscience tourne en gréganisme servile. On n'obéit pas à l'Eglise, mais on fait confiance à la pensée d'autrui et aux audaces irrespectueuses et utopiques de la culture actuelle, souvent superficielle et irresponsable. Le danger se présente d'une désagrégation de la doctrine, et certains vont jusqu'à penser que cette désagrégation est fatale.

Nous n'irons pas jusque-là. Chose certaine, beaucoup de catholiques vivent dans l'Eglise comme des protestants, en en appelant constamment à la *liberté de conscience*: expression gravement équivoque qu'on ne trouvera nulle part dans la déclaration du II^e concile du Vatican sur la liberté religieuse.

Sans doute, est-ce librement qu'on embrasse la foi catholique, puisque sans un acte libre il n'y a pas d'acte de foi. Cette démarche faite, me voilà lié à l'Eglise, au magistère de laquelle je m'abandonne en toute sécurité. Je ne puis plus distinguer entre dogmes et dogmes, car ces vérités forment un tout. Ce qui ne veut pas dire qu'elles jouent toutes le même rôle dans l'économie générale du salut. La Résurrection du Christ l'emporte sur l'Assomption de Marie. L'une et l'autre, cependant, sont des vérités définies dans lesquelles l'autorité de l'Eglise s'est engagée au point où, si elle se trompait, son autorité doctrinale ne serait pas infaillible. C'est-à-dire qu'elle-même ne serait pas l'Eglise instituée par le Christ et qu'elle ne l'aurait jamais été...

Non, le catholique ne peut pas, parmi les dogmes, en prendre et en laisser, comme si la foi pouvait se composer, en son adhésion même, de beaucoup de croyance et d'un peu d'incroyance. C'est même tout le contraire. Croire, c'est dans et par l'Eglise adhérer, personnellement et de toute son âme, au Christ, le Fils du Dieu vivant.

Après plus de 60 ans, l'Imprimerie du *Messenger* doit cesser ses principales activités. Elle imprimait Relations depuis sa fondation en 1941. En ce dernier numéro qui sort de ses presses, nous tenons à rendre hommage à l'excellent travail qu'accomplissait cette équipe. Nous voudrions surtout la remercier de la qualité de sa compétence, de la fidélité de son dévouement ainsi que de son inaltérable patience. Pour Relations une nouvelle expérience commence: nous souhaitons qu'elle soit aussi heureuse et efficace que celle qui vient de s'achever.

Marshall McLuhan : le maître à penser de l'âge électronique

Paul WARREN, S. J.

AUX ÉTATS-UNIS, les Écoles spécialisées dans les techniques des moyens de communications ont l'habitude d'inviter, chaque semaine, un conférencier de renom. L'an dernier, la grande salle de l'*Annenberg School of Communication* était remplie pour Lazarsfeld (l'un des plus grands sociologues américains), Osgood (le génial mais incompréhensible psycholinguiste de l'Université de l'Illinois), Oscar Lewis (anthropologue célèbre, auteur de *The Children of Sanchez*), Laszlo Benedek (cinéaste de *La Mort d'un commis voyageur*). Mais, pour le Canadien Marshall McLuhan¹, c'est toute l'École qui fut littéralement envahie: dans toutes les salles, voire dans les corridors, on installa des appareils de télévision, afin de permettre à plus de mille personnes d'assister à la conférence que le « grand homme » prononçait dans l'auditorium et qu'il avait intitulée: « De Gutenberg à Batman ».

Cette affluence d'auditeurs s'explique par le fait que, depuis la parution en livre de poche d'*Understanding Media*, McLuhan est devenu une figure controversée dans les milieux intellectuels américains. Il provoque de l'enthousiasme, mais aussi et surtout, de l'hostilité. Certains le tiennent pour un génie; d'autres, nombreux, pour un charlatan ou un pseudo-prophète; la plupart, cependant, ne savent que penser. Quoi qu'il en soit, il reste que les media ne cessent d'honorer leur chantre: la radio et la télévision lui ont consacré maints programmes, et les grandes revues, des articles. De plus en plus, l'homme est connu, et ses idées se propagent. Cette année, un Canadien, M. Jean Paré, traduira en français deux de ses volumes: *Understanding Media* et *The Gutenberg Galaxy*².

« Le medium est le message »

« Le medium est le message. » Cette petite phrase que McLuhan répète inlassablement à la télévision, dans ses articles, et surtout dans *Understanding Media*, n'est guère

populaire dans les milieux de recherche américains. Et pour cause: affirmer que ce sont les media eux-mêmes, et non les informations qu'ils véhiculent, qui influencent et transforment en profondeur les esprits et la mentalité d'un milieu donné, c'est aller à l'encontre de toute une tradition sociologique et remettre en question une méthode de travail bien acquise. De l'étude de Wilbur Schram sur la télévision et les enfants³, McLuhan prétend qu'étant une analyse statistique du contenu des programmes, des préférences des enfants, et du temps d'écoute, elle ne dit absolument rien de valable. Schram ignore tout à fait la nature du medium électronique qu'est la télévision... son approche du problème est purement littéraire⁴. McLuhan s'étonne également de ce que la Compagnie de Téléphone Bell, qui dépense des millions pour connaître le nombre de ses clients, la moyenne des appels que fait et reçoit chacun d'eux, etc..., ne s'intéresse pas à des questions pour lui essentielles, par exemple, à la nature du medium, à l'effet qu'il produit sur le langage, sur les rapports humains⁵.

McLuhan doit beaucoup à Harold A. Innis qui, dans *The Bias of Communication*⁶ et dans *Changing Concept of Time*⁷, montre que le matériel sur lequel on écrit a souvent plus d'importance que les mots eux-mêmes. Le fait, par exemple, que les rouleaux de papyrus égyptien ont dû, pour être conservés, être gardés au désert, a été la cause de l'étalement des dynasties dans l'espace et de l'hégémonie des prêtres dans le temps⁸.

L'idée centrale de *The Gutenberg Galaxy* est que le medium alphabet phonétique, abstraction faite de ce que l'écrivain désire exprimer par son intermédiaire, porte en lui son propre message. Il structure l'homme d'une manière bien définie, du fait même qu'il est composé de mots juxtaposés linéairement, selon une organisation grammaticale basée sur la segmentation logique du réel. « Le medium est le message »; pour McLuhan, l'écriture phonétique, et surtout l'écriture imprimée, a lancé l'homme occidental sur les rails du progrès scientifique, mais en même temps l'a profondément diminué dans ses dimensions humaines. Avec l'apparition de l'écriture phonétique, le tribalisme et la mentalité dite primitive, l'intercommunication de l'homme et de la nature, l'identification-participation des hommes, l'harmonie des sens internes et externes de l'homme, bref,

1. McLuhan est né à Edmonton, Alberta, en 1911. Il étudia à l'Université du Manitoba où il obtint son B. A. en 1933. Il poursuivit ses études en Angleterre, à l'Université de Cambridge où, en 1943, il obtint un doctorat en littérature. De retour au Canada, il enseigna la littérature anglaise d'abord à Assumption College (Windsor), puis à Saint Michael's College (Toronto). Actuellement, McLuhan est directeur du Centre de la Culture et de la Technologie de l'Université de Toronto.

En 1951, McLuhan écrivit son premier livre, *The Mechanical Bride: Folklore of Industrial Man*, où il démontre l'influence de la publicité et du cinéma sur le public nord-américain. Onze ans plus tard, en 1962, il publia *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man* pour lequel il reçut le prix du Gouverneur Général. Dans cette importante étude, McLuhan explique le rôle de l'alphabet phonétique et de l'imprimerie sur le développement de la mentalité de l'homme occidental. En 1964, McLuhan publie le livre qui devait le rendre célèbre, *Understanding Media: The Extension of Man*.

2. Les Éditions HMH feront paraître en français *The Gutenberg Galaxy*, publié par la University of Toronto Press, et *Understanding Media*, édité par McGraw-Hill. Le premier de ces ouvrages paraîtra bientôt, le second à la fin de 1967.

3. *Television in the Lives of Our Children*, Stanford, California, University of California Press, 1961.

4. *Understanding Media*, p. 19.

5. *The Gutenberg Galaxy*, p. 27.

6. University of Toronto Press, 1951.

7. " " " " 1952.

8. Innis est Canadien, et David Riesman, dans son livre *Abundance For What?* (Double Day Anchor Book, New York 1964, p. 398), note avec amusement que le fait que ce soit un Canadien qui, le premier, réfléchit sur ce thème n'est pas fortuit: « Il est compréhensible qu'un homme qui assiste au déboisement des forêts de son pays, au profit de l'impérialisme américain, se mette à étudier ce genre de questions... »

le tout-à-la-fois-en-même-temps (« all-at-onceness ») de l'homme pré-littéraire que Lévi-Straus a si bien décrit dans *L'Âme sauvage* commence à s'affaiblir. C'est le divorce entre l'homme et la nature, entre les hommes, entre l'homme et ses sens. Détribalisant l'homme, l'écriture phonétique engendre le nationalisme et l'individualisme; elle juxtapose les hommes les uns aux autres, elle les range en bataille comme les mots d'une phrase.

Comparant l'écriture idéographique chinoise à la typographie occidentale, McLuhan note que l'idéogramme, plus encore que l'hiéroglyphe, est une « gestalt » complexe mettant en jeu tous les sens à la fois; alors qu'au contraire, l'alphabet phonétique provoque la séparation et la spécialisation des sens, parce que ses caractéristiques essentielles sont la linéarité, la segmentation et la répétition, lesquelles engendrent la psychose et l'obsession.

« Si la spécialisation, inhérente à l'industrie et aux sciences appliquées, n'a pas été dans le passé accessible aux Chinois, il semble bien, dit McLuhan, que la Chine, s'orientant de plus en plus vers l'alphabet phonétique, va très vite liquider son passé *in toto* et s'engager dans la voie occidentale. »

« Hot Media » et « Cool Media »

McLuhan a une conception très large du medium. Dans *Understanding Media*, il étudie 30 media (l'autoroute, l'automobile, l'avion, l'horloge, la monnaie, les jeux, le téléphone, le cinéma, la télévision, etc...), qu'il divise en deux groupes bien distincts, les « hot media » et les « cool media ». Est chaud, le medium qui exige peu ou pas du tout de participation de la part de l'utilisateur. Tout y est bien structuré: chaque élément existe de façon claire, il est logiquement lié aux autres, les points sont sur les « i », pour ainsi dire. Si bien que l'utilisateur de ce medium, n'ayant rien à ajouter de son cru, n'ayant pas à en joindre les parties, n'a plus qu'à se laisser passivement porter et entraîner par un mouvement qui se développe de lui-même. Le medium froid, au contraire, ne livre pas un réel structuré. Ainsi, il exige de l'homme une participation et une activité plus intenses. En d'autres termes, le medium froid oblige celui qui s'en sert à compléter personnellement un réel qui est véhiculé de façon incomplète. Le langage parlé est un medium froid. Son message n'est pas complet en lui-même; celui qui l'entend doit sans cesse interpréter, déchiffrer une intonation, un regard, un geste, un silence, prolonger une phrase, la lier avec les autres... « Les hommes des civilisations orales, dit McLuhan, ont une intensité de participation extraordinaire. » Le téléphone est lui aussi un medium froid. Comme il ne véhicule que la voix, nos sens doivent venir à la rescousse de la parole pour compléter le tableau: nous jouons avec le fil, nous gesticulons, nous bougeons, nous dessinons (les murs des boîtes téléphoniques sont barbouillés de dessins). L'écriture et le cinéma classique⁹ sont des media chauds. Tout y est si bien structuré par la grammaire et le montage, que le lecteur et le spectateur, n'ayant pratiquement rien à découvrir, à apporter ou à compléter, n'ont plus qu'à s'abandonner passivement à

9. McLuhan veut parler du cinéma de style eisensteinien, dont le montage analytique est celui de la production courante. La texture de ce cinéma découle directement, selon McLuhan, de l'écriture phonétique.

un rythme (« story line ») qui se précipite de lui-même en avant.

Les media chauds se sont développés surtout en Occident, à l'époque industrielle en particulier, qui, selon McLuhan, commence avec Gutenberg. L'imprimerie a fait passer l'homme des antiques civilisations (où prédominent les media de participation, les media froids), à la civilisation individualiste des « spécialisés ». McLuhan fait dépendre de l'imprimerie la mentalité qui a commercialisé l'horloge qui fragmente le temps, la mécanique à chaîne qui segmente le travail, l'automobile perfectionnée qui automatise le geste, le baseball qui compartimente et rationalise le jeu. Ces media sont tous chauds, car ils structurent le réel en compartiments et l'engagent dans un engrenage organisé qui le lance en avant de façon linéaire; un réel en somme où tout est prévu, et qui n'a plus besoin de la participation humaine pour exister. Ces media chauds, fils de l'imprimerie mécanique, ont donné naissance à celui que McLuhan appelle « l'homme littéraire et visuel », un homme à lunettes qui a privilégié un sens, la vue, et l'a séparé des autres sens qui, partant, se sont endormis. Cet homme avance dans la vie comme un syllogisme, il est coupé de ses rêves qu'il ne comprend plus et qu'il considère comme illogiques (d'où l'œuvre de Freud qui est un cri d'alarme). L'homme est devenu froid et insensible: Il est homme de l'Angleterre du début du siècle et du capitalisme américain. Un homme capable de progresser étape par étape jusqu'au dernier échelon d'une échelle parfaitement structurée. McLuhan rejoint ici David Riesman. Le grand sociologue américain explique dans *The Lonely Crowd*¹⁰ que l'homme de l'époque industrielle (« The inner oriented man »), fort de ses formules et de ses principes, fonce en avant, selon une ligne droite, dans un seul but, arriver au sommet.

Un Monde nouveau

« L'homme littéraire et visuel » est en train de mourir. Voilà ce que McLuhan exprime à pleines pages dans son *Understanding Media*, et qu'il répète à chacune de ses apparitions à la télévision. Les media froids deviennent de plus en plus importants: les jeunes recherchent les petites voitures et même dans les grands, avec l'apparition des ceintures de sûreté, on retrouve une participation plus intense avec la route; les motocyclettes réapparaissent; le football, sport complexe, où tout se passe à-la-fois-en-même-temps, est en train de détrôner le baseball. Les frontières entre les pays tendent à disparaître, l'univers devient comme un village global où tout veut participer à tout. Simultanément, et pour cause, les jeunes générations ressentent un besoin incoercible de toucher à tout, de tout expérimenter. C'est comme si tous les sens à la fois se réveillaient et en même temps entraient en activité. McLuhan parle d'une « retribalisation du monde ». Une retribalisation qui se fait, bien sûr, d'une manière élargie, mais où le tout-à-la-fois-en-même-temps du tribalisme se retrouve. La linéarité et la segmentation analytique de la « story line » éclate, parce qu'elles sont devenues inadéquates dans notre univers complexe du village global. Si les enfants ne savent plus écrire, s'ils démantibulent la phrase et bousculent la syntaxe, c'est qu'il leur faut s'exprimer comme James Joyce ou Picasso. La structure pyramidale de « l'hom-

10. Yale University Press, New Haven, 1950, *passim*.

me littéraire et visuel » s'affaîsse; elle devient une structure horizontale, en éventail, où l'homme, situé au centre, se voit convié à une participation totale avec le monde global. Nous recevons de partout à la fois des millions de messages.

McLuhan rejoint un des thèmes centraux du livre célèbre de William H. Whyte Jr., *The Organization Man* ¹¹. Whyte démontre que les jeunes américains s'éloignent de plus en plus de la perspective linéaire et analytique qui est celle de leurs parents. Ils désirent de moins en moins se spécialiser; à l'université, ils font la navette entre trois ou quatre facultés à la fois. Ils ne cherchent pas non plus, lorsqu'insérés dans un organisme, à monter, échelon par échelon, jusqu'au faite. Ce qu'ils sentent grandir en eux, c'est le désir de participer de l'intérieur à toute la complexité de l'organisme, à faire corps avec lui.

11. Anchor Books Edition, 1957.

Pour McLuhan, le village global que devient de plus en plus l'univers est un médium froid, comme une mosaïque, une icône, une toile de Picasso ou un dessin de Seurat. Les rapports, les jointures entre les éléments de notre univers en voie d'unification ne sont pas donnés (contrairement au réel structuré des media chauds). Il nous faut les chercher et les découvrir, exactement comme lorsqu'on contemple une icône.

C'est la télévision qui, pour McLuhan, est le médium par excellence. Elle n'est pas fille de la mécanique analytique comme l'imprimerie et le cinéma; elle est née, ou plutôt, elle naît à chaque instant de l'électronique. Et voilà qui change tout. Dans un second article, nous verrons ce qu'est la télévision pour Marshall McLuhan. Il est, je pense, le premier penseur à avoir réfléchi sur ce médium d'une manière vraiment originale.

Les Canadiens français et la Confédération

Bienfaits et méfaits d'un régime

Richard ARÈS, S. J.

IL Y A QUARANTE ANS, à l'occasion du sixième anniversaire de la constitution de 1867, la revue *l'Action française* de Montréal publiait un numéro spécial (mai-juin 1927) ayant précisément pour titre: « Les Canadiens français et la Confédération canadienne ». Chargé de formuler nos sentiments à l'égard de la Confédération, Antonio Perrault résumait sa pensée en ces deux mots dont il coiffait son article: « Déceptions et griefs ». La loi de 1867, écrivait-il, reconnaît l'union de deux éléments ethniques, son idée dominante est celle d'un contrat, d'un traité entre deux races; la base de cette union fut l'égalité parfaite de traitement entre les deux groupes ethniques consentant à signer cette convention politique. Les Canadiens français en ont toujours respecté les clauses; en retour, « que leur valut cette alliance? Comment furent-ils traités par l'autre partie contractante? Ont-ils raison de regretter ou de se réjouir? » Perrault répondait à ces questions en formulant ses déceptions et ses griefs; il en concluait la liste par cette règle pratique concernant la conduite à tenir lors des fêtes du sixième anniversaire:

Célébrons, si l'on y tient, mais avec réserve et dignité. Nos co-contractants doivent comprendre que nous ne sommes point satisfaits du passé et que si nous consentons au maintien de la Confédération, c'est dans l'espoir que les années prochaines seront marquées de plus de justice et de loyauté.

Ces « années prochaines », dont parlait Perrault en 1927, sont depuis bien longtemps écoulées: furent-elles marquées, comme il l'avait alors espéré, par plus de justice et de loyauté? En 1967 comme en 1927, on presse les

Canadiens français de participer aux fêtes — cette fois, aux fêtes du centenaire — de la Confédération canadienne, mais aujourd'hui comme alors, ils ne peuvent éviter les questions de leurs devanciers: que leur a valu cette alliance? Comment furent-ils traités par l'autre partie contractante? Ont-ils raison de nourrir des regrets ou de se livrer à la joie? Voici un essai de réponse, qui tient compte des avantages et des inconvénients, du bien et du mal que le peuple canadien-français a retirés de sa participation, depuis 1867, à la Confédération canadienne.

I. — LES BIENFAITS DU RÉGIME

Pour apprécier équitablement un régime politique, il ne suffit pas de le considérer en soi, dans l'abstrait ou sur le papier, il faut surtout voir comment il s'adapte à un peuple, à ses besoins, à ses aspirations, à sa mentalité. Au moment où le nouveau régime va s'établir, qu'en est-il du peuple canadien-français?

Il est alors un tout petit peuple, d'à peine un million, incorporé de force dans un empire étranger et encore en tutelle, mais c'est aussi un peuple qui entend conserver son identité et qui lutte pour se faire reconnaître le droit de vivre en tant que communauté nationale distincte au Canada. L'Acte d'Union de 1840 lui a été hostile, mais pour bien peu de temps; maintenant, sa langue est officiellement reconnue et, dans la conduite des affaires gouvernementales, il jouit de l'égalité. Le régime issu de l'Union,

cependant, est en équilibre instable et ne saurait être que provisoire. 1867 y met fin et inaugure un nouveau système de gouvernement. Qu'apporte de positif et d'avantageux au peuple canadien-français ce nouveau régime? Trois choses, principalement.

1. *La réunion, en un seul pays et sous un même État, de tous les groupements français de l'Amérique du Nord britannique.* — Jusque-là, c'est-à-dire de la Conquête à la Confédération, le Canada français s'est borné à la vallée du Saint-Laurent; avec le nouveau régime, il va pouvoir s'étendre en quelque sorte d'un océan à l'autre et s'incorporer tous les établissements français déjà existant dans ces immenses territoires. D'énormes possibilités lui sont alors offertes, dont la moindre n'est certes pas celle d'une reconstitution de la Nouvelle-France à l'échelle du continent. Un sentiment de solidarité rapproche tous ces groupes français, solidarité fondée non seulement sur la même langue et sur la même culture — comme ce fut longtemps le cas pour les Franco-Américains —, mais aussi sur le fait d'habiter un même pays et de pouvoir se dire les citoyens d'un même État. A cet égard, la Confédération aura été pour le Québec un puissant appel à sortir de lui-même, à regarder au-delà de ses frontières, à faire sienne la cause des autres groupements français au Canada et à se sentir responsable de leur survivance.

Aujourd'hui, certes, on ne peut s'empêcher de constater que la réalité n'a pas correspondu aux espoirs d'il y a un siècle, mais la faute en est moins à la Confédération elle-même qu'aux hommes qui l'ont faite ce qu'elle est devenue.

2. *La présence de certaines garanties constitutionnelles concernant la langue et l'école.* — La constitution de 1867 a été la première depuis un siècle à reconnaître aussi explicitement les droits de la langue française et de l'école catholique. Sur le papier au moins, ces garanties constituaient un gain fort appréciable; même si, en pratique, elles se sont révélées trop souvent inefficaces, leur présence dans la constitution demeure une sauvegarde et offre aux Canadiens français une base solide pour revendiquer leurs droits et réclamer justice. Ainsi, par exemple, l'article 133, garantissant une place au français dans les grands organismes fédéraux est, en définitive, responsable du fait que Radio-Canada s'efforce d'assurer aux Canadiens français vivant hors du Québec des programmes dans leur langue à la radio et à la télévision.

3. *La possession par le Québec de véritables pouvoirs étatiques.* — La Confédération a reconnu au Québec une existence juridique et politique distincte, et elle a, de fait, remis entre les mains de la majorité canadienne-française le soin de gouverner la province et d'en orienter la destinée. Jamais encore, pas même avec l'Acte constitutionnel de 1791, les Canadiens français n'avaient acquis autant de liberté collective, autant de pouvoirs étatiques, ni ne s'étaient vu remise une aussi grande responsabilité politique. Désormais, le Québec aurait à lui son parlement, son gouvernement avec pouvoirs exécutif et législatif, son organisme judiciaire; il aurait pleine autorité sur les questions de propriété et de droit civil, sur l'enseignement, les ressources naturelles ainsi que sur l'organisation sociale de la province. Bref, en 1867, après un siècle de mise en tutelle et de luttes pour s'en libérer, les Canadiens français

obtenaient le droit de se gouverner eux-mêmes au Québec dans les matières qui touchaient de plus près à la vie même de leur communauté nationale.

On peut penser ce qu'on voudra de cette expérience québécoise du gouvernement autonome et regretter, par exemple, que le Québec n'ait pas exercé avec plus d'efficacité et de liberté ses propres pouvoirs; le fait demeure qu'ils sont en eux-mêmes, pour la communauté canadienne-française, d'une importance vitale et que le Québec les doit à la constitution de 1867.

II. — LES MÉFAITS DU RÉGIME

Si la Confédération nous a été bienfaisante, au moins en ces trois points, d'où vient que tant de Canadiens français lui soient aujourd'hui hostiles et refusent d'en célébrer dans la joie le centenaire? La Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme a bien constaté ce fait et répondu en partie à la question. Le Canada, a-t-elle écrit dans son Rapport préliminaire de 1965, traverse la crise majeure de son histoire: « Tout se passe comme si l'état de choses établi en 1867... était pour la première fois refusé par les Canadiens français du Québec... C'est le Canada français qui, par ses porte-parole, se déclare insatisfait de l'état de choses actuel et assure qu'il est victime d'inégalités inacceptables. »

De quoi donc les Canadiens français ont-ils à se plaindre? Quels sont, à l'égard de la Confédération, leurs « déceptions et griefs »? De quels méfaits la chargent-ils? La liste est longue et déjà bien connue, car elle a été souvent dressée, publiée, proclamée, surtout en ces dernières années. Elle se résume, cependant, assez bien en un triple refus essuyé par les Canadiens français au cours du siècle écoulé.

1. *Le refus de reconnaître à la communauté nationale canadienne-française le droit d'exister comme telle en dehors du Québec.* — C'est là le principal grief que les Canadiens français adressent au régime établi par la Confédération de 1867, c'est la blessure qui saigne et qui fait frémir d'indignation et crier à l'injustice, c'est la cause de la plupart des difficultés actuelles entre les deux communautés nationales. La majorité n'a pas voulu que le nouveau Canada soit réellement un pays anglo-français, comme l'avait été sous l'Union l'ancienne province du Canada; elle a profité du fait que la communauté canadienne-française était devenue une minorité numérique dans l'ensemble du pays pour lui refuser une place à part, un statut officiel, pour lui accorder protection et assistance, non seulement dans les vieilles provinces de l'Est, mais encore dans ces nouvelles provinces qui allaient surgir dans l'Ouest canadien et renfermaient déjà d'importants groupes de langue française.

Aux lendemains de 1867, un nouveau Canada s'édifiait, qui aurait pu être bilingue, biculturel, voire binational. Un moment, les Canadiens français crurent qu'ils pourraient partout s'y établir avec leur langue, leur religion et leurs institutions, et que pour eux ce serait encore la patrie. L'illusion fut de courte durée: si, en tant qu'individus ils parvenaient sans trop de peine à se faire accepter, en tant que communauté nationale ils n'y ont pas réussi. Pour survivre, ils ont dû ne compter que sur eux-mêmes, se saigner à blanc, bâtir leurs propres écoles, maintenir

tant bien que mal leurs institutions. Ils ont survécu, certes, mais à quel prix: aujourd'hui, le tiers d'entre eux, plus de 400,000 sur 1,200,000 ont abandonné leur langue maternelle! Pour qui sait l'importance du nombre dans la lutte pour la survivance française au Canada, de telles pertes prennent figure de catastrophe nationale.

Ce traitement brutal réservé aux leurs et cette désastreuse hémorragie ont fini par convaincre un bon nombre de Canadiens français qu'il n'y avait pour eux d'avenir et de patrie que dans le seul Québec et qu'il leur fallait renoncer au rêve d'un grand Canada français s'étendant de l'Atlantique au Pacifique. Ils estiment la Confédération responsable de ce qui est arrivé, responsable du refus que leur communauté nationale a constamment essuyé dans ses tentatives de faire du Canada tout entier sa patrie.

2. *Le refus d'accorder, dans les organismes fédéraux, l'égalité de traitement et de chances à la langue et à la culture de la communauté canadienne-française.* — L'article 133 de la constitution garantissait au français un statut égal à celui de l'anglais dans les grands organismes fédéraux. A partir de cet article, la Confédération aurait pu se développer, au moins à Ottawa et dans les services dépendant du gouvernement fédéral, sous le signe de l'égalité. A une condition cependant: que la majorité fasse preuve de largeur d'esprit, voire de générosité, car, dans les circonstances, la langue et la culture de la minorité étaient bien celles qui avaient le plus besoin de la protection et de l'aide de l'État, pour que s'établisse en pratique l'égalité. Non seulement cette condition fit défaut, mais durant longtemps la culture canadienne-française fut complètement ignorée à Ottawa et le français relégué au rang de langue de traduction, quand encore traduction il y avait ou qu'il n'était pas simplement interdit de le parler dans certains ministères.

Il faut reconnaître qu'en ces derniers temps la situation s'est améliorée, mais nous sommes encore loin de cette égalité de traitement et de chances que l'État central aurait dû se fixer pour objectif s'il avait vraiment voulu gagner les Canadiens français à la cause de la Confédération. On a tellement tardé à prendre les mesures concrètes qui s'imposaient en ce domaine que, devant tant d'inertie et d'hostilité, bon nombre de Canadiens français en sont maintenant venus à considérer Ottawa comme le gouvernement national des seuls Anglo-Canadiens et à faire du Québec l'État national des Canadiens français. La majorité recueille ainsi les fruits de sa politique: alors qu'elle parle volontiers de nation canadienne, la minorité, de son côté, affirme de plus en plus qu'elle constitue une nation: la nation canadienne-française, voire, comme disent certains, la nation québécoise.

3. *Le refus de respecter l'autonomie et le caractère différent du Québec.* — A ces deux premiers griefs à l'égard de la Confédération s'en ajoute un troisième propre au Québec. Le Québec, que la chose plaise ou non, affiche un caractère différent, n'est pas une province comme les autres. Il est la première patrie d'une communauté homogène, qui y est enracinée depuis plus de trois siècles et y a toujours formé l'immense majorité de la population. Pour lui, l'autonomie provinciale n'est pas une affaire de luxe, c'est une question de responsabilité vitale à l'égard de la communauté nationale dont il a la charge.

Or, au cours du siècle qui vient de s'écouler, le Québec a dû constamment se défendre contre les tentatives fédérales pour restreindre ou envahir son champ de juridiction ainsi que pour l'assimiler lui-même à toutes les autres provinces. Si le Québec avait cédé à ces tentatives, il serait maintenant complètement en tutelle et n'existerait plus en tant qu'État. Un moment vint même où Ottawa détenait toutes les principales sources de revenu et dictait sa loi aux provinces; le Québec dut traverser seul ce moment et au prix de quelles coûteuses privations! Encore aujourd'hui, il doit affronter un gouvernement central qui paraît décidé à lui refuser le droit d'être différent, le droit en tout cas à un traitement spécial ou particulier.

Ces continuelles escarmouches, au cours desquelles les deux gouvernements, au lieu d'agir en collaborateurs désireux de réussir une œuvre commune, se posent en rivaux, quand ce n'est pas en adversaires, sont loin d'aider au Québec la cause de la Confédération. Dans la pensée d'un grand nombre de Franco-Québécois, en effet, État central et Confédération s'identifient, le premier se faisant le gardien et le défenseur de la seconde, et celle-ci portant la responsabilité des fautes de celui-là. D'où l'amertume que plusieurs, déçus par l'attitude d'Ottawa à l'égard du Québec, déversent sur la Confédération elle-même.

* * *

On voit, à la suite de ces considérations, quelles difficultés pose aux Canadiens français le centenaire de la Confédération canadienne. S'ils regardent ce que celle-ci leur donnait à ses débuts (réunion en un seul corps des groupements français d'Amérique, garanties constitutionnelles spéciales, pouvoirs étatiques pour le Québec), ils ne peuvent que se sentir disposés à la gratitude; si, par contre, ils fixent les yeux sur les déboires, les tracasseries, les inégalités et les injustices qu'ils ont endurés de la part de la majorité (refus de la liberté nationale en dehors du Québec, refus de l'égalité à Ottawa, attaques sans cesse renaissantes contre l'autonomie québécoise), comment pourraient-ils célébrer dans la joie le centenaire d'un régime qui leur a valu tout cela?

L'histoire nous apprend que les nations oublient plus vite le bien reçu que le mal. La nation canadienne-française ne fait pas exception: des cent ans de régime fédératif qu'elle vient de vivre, elle a tendance à retenir d'abord et surtout le souvenir des injustices qu'elle a subies et des obstacles que l'on a posés à son essor tant au Québec que dans le Canada tout entier. Pour que s'apaise cet irritant souvenir et s'amorce la réconciliation, l'espoir ne suffit plus dont parlait Antonio Perrault en 1927, «l'espoir que les années prochaines seront marquées de plus de justice et de loyauté». Les Canadiens français sont devenus impatients, ils ne veulent plus se contenter d'un espoir. Ils réclament des actes, des garanties, des gages. Quand ils auront acquis la conviction qu'il y a une place et un avenir: dans tout le Canada pour leur communauté nationale, dans les organismes fédéraux pour leur langue et leur culture, dans la collectivité canadienne pour un Québec pleinement autonome et différent, alors ils pourront célébrer dans la joie leur participation à la Confédération. En attendant que ces choses arrivent et que cette conviction se forme en eux, il ne faudrait pas trop se surprendre de leur réserve et de leur silence.

La dénatalité et la reprise de la natalité en France

Stanislas de LESTAPIS, S. J.

Plusieurs s'inquiètent aujourd'hui de la baisse toujours croissante de la natalité au Québec et se demandent quels moyens prendre pour y remédier. A la demande du Conseil de la Vie française, le P. de Lestapis, professeur de sociologie familiale à l'Institut catholique de Paris, a écrit une étude sur l'expérience française en ce domaine. Le Conseil a bien voulu nous autoriser à publier cette étude, qui intéressera sûrement nos lecteurs.

RÉPONDANT à l'aimable invitation du Conseil de la Vie française en Amérique, nous proposerons ici même quelques réflexions qu'a pu nous suggérer l'expérience de dénatalité vécue pendant plus d'un siècle et demi par la nation française, heureusement corrigée et renversée par une reprise démographique en 1942.

I

LA DÉNATALITÉ AU XIX^e SIÈCLE

Le fait

Ce phénomène qui couvait déjà, peut-on dire, sous la France d'Ancien Régime — (d'après les témoignages de divers auteurs, les pratiques de prévention des naissances dans le mariage sont déjà assez répandues dès 1760-1770) — va se manifester sans ambiguïté possible avec les générations nées en 1861. C'est-à-dire qu'avec ces générations-là, la population française ne se reproduit plus, le taux de reproduction effective de 100 femmes nées en 1861 et parvenant à l'âge de la fécondité, c'est-à-dire 15 ans, décroche pour la première fois de l'unité. Ces 100 femmes n'auront pas 100 filles parvenant à leur tour à l'âge de 15 ans, mais sensiblement moins à mesure que la fin du siècle approchera.

Génération nées en :	Reproduction effective à 15 ans
1826-1830 :	98
1831-1835 :	98
1836-1840 :	99
1841-1845 :	100
1846-1850 :	101
1851-1855 :	100
1856-1860 :	100
1861-1865 :	98
1866-1870 :	95
1871-1875 :	92
1876-1880 :	92
1881-1885 :	86
1886-1890 :	83
1891-1895 :	79
1896-1900 :	77
1901-1905 :	84

La reprise de la natalité française ne s'amorcera que plus de 60 ans plus tard en 1938, avec des générations de femmes nées en 1907. Le phénomène s'affirmera nettement et sans équivoque possible en 1942; et, en 1947, le taux de reproduction des générations recommencera à être supérieur à l'unité. (Population, 1950, n. 1, 15-34.)

En somme, la France aura vécu ce phénomène de dénatalité croissante au cours de 6 décennies, en gros de 1880 à 1940.

Mais ce mouvement de décroissance présente, à l'encontre des pays voisins, deux caractéristiques entièrement originales:

a) Les premiers symptômes de cette baisse se déclarent en France près de 80 ans avant l'Angleterre et la Suède; b) le mouvement se produit lentement en France, alors qu'une fois déclenché en Angleterre et en Suède, il s'y exprimera de façon brutale. La comparaison entre l'accélération des baisses successives du taux de natalité dans ces trois pays le montre éloquentement.

Taux de natalité

	France	Angleterre et Galles	Suède
Vers 1750 :	35 à 40 :	— :	35 à 40
1801-1810 :	31.2 :	— :	30.9
1811-1820 :	31.8 :	— :	33.4
1821-1830 :	31.0 :	— :	34.6
1831-1840 :	29.0 :	— :	31.5
1841-1850 :	27.4 :	32.6 :	31.1
1851-1860 :	26.3 :	34.1 :	32.8
1861-1870 :	26.3 :	35.2 :	31.4
1871-1880 :	25.4 :	27.2 :	30.5
1881-1890 :	23.9 :	24.1 :	29.1
1891-1900 :	22.2 :	35.4 :	27.1
1901-1910 :	20.6 :	32.5 :	29.8
1911-1913 :	18.8 :	29.9 :	23.5
1920-1930 :	19.0 :	19.0 :	18.2
1931-1939 :	15.7 :	15.0 :	14.4

Le contexte psycho-social de cette baisse

En France, la dénatalité fait son œuvre, on peut le dire, à l'insu des intéressés, des pouvoirs publics, et même des observateurs possibles. En effet, la sociologie et la démographie n'étaient pas encore nées, du moins avec leurs techniques modernes d'observation et d'analyse. La population française augmentant d'année en année grâce à une longévité plus grande, et à une baisse constante de la mortalité, le phénomène de diminution de la fécondité resta quasi dissimulé. Lorsque le docteur Bertillon poussa, vers les années 1896, un cri d'alarme, il ne fut ni entendu ni pris au sérieux par l'ensemble de la nation. Le pays ne se doutait pas qu'avec une population de 28.2 millions d'habitants en 1800, il était sur la voie de tomber à 22.7 millions en 1936 au lieu des 41.1 millions effectifs s'il n'avait pas eu la chance d'un afflux de population dû à l'allongement de la vie d'une part, et à une forte immigration étrangère de l'autre.

Autrement dit, la France de la « belle époque » côtoyait des abîmes sans s'en douter. Elle élevait même à la hauteur de principe d'économie nationale, ses réflexes de restriction malthusienne qu'elle vivait en toute sécurité comme s'il se fût agi là d'un exploit de maîtrise, d'une sagesse de prudence inégalée par les autres nations! Malthus avait créé le malthu-

sianisme en Angleterre, c'était la France qui s'en était arrogé l'application!

Les causes

Quel facteur pouvait expliquer cette « bonne conscience », cette situation soi-disant confortable de notre pays? Probablement le fait que la France, même gravement touchée par les guerres de l'Empire et de la Révolution française, vivait encore sur un capital prodigieux de richesse, d'épargne et de travail, ce qui lui permettait de profiter largement de la deuxième révolution économique, celle qui se réaliserait avec l'avènement de l'électricité, du moteur à explosion, de la chimie, etc...

L'euphorie pouvait être entretenue du fait d'un exode de population rurale qui, commencé dans les années 30, venait apporter constamment à l'industrie une force de travail inespérée. La « misère imméritée » des travailleurs était masquée par le boom économique qui enrichissait la capitale et les grandes villes. Le capitalisme profitait à une bourgeoisie d'affaires, tandis que se créait une prolétarisation ouvrière inédite jusque là. Une nouvelle classe également se constituait: les fonctionnaires, 140,000 en 1878; 442,000 en 1900.

Dans ce contexte de bourgeoisie et de capitalisme libéral, le développement de la population apparaissait aux bien-nantis comme un danger. Pour assurer leur avoir et « pousser » leurs enfants, les classes bourgeoises eurent des familles restreintes: moins de berceaux et plus de bacheliers. 1,500 conscrits bacheliers en 1878; 6,700 en 1912. Le plus extraordinaire est que ce climat de défaitisme sous le rapport de la natalité, devait gagner par contagion les classes habituellement prolifiques. Les paysans furent éprouvés par la crise agricole. Les ouvriers furent atteints par une propagande qui dénonçait la natalité comme une cause de misère pour la classe ouvrière. Celle-ci était considérée comme « l'armée de réserve du capitalisme » et « chair à canons ». Ce fut dans les années 80-90 que se répandit la doctrine néomalthusienne, non seulement dans les classes riches, mais aussi dans les masses populaires. Un universitaire, Paul Robin, organisait à Paris en 1900 le premier Congrès international pour la limitation des naissances. Bien avant la guerre de 1914, des livres de propagande anti-conceptionnelle furent édités et tirés jusqu'à 150,000 exemplaires, ils préconisaient même l'avortement.

De nouvelles conditions sociales faites aux travailleurs urbains favorisaient du reste cette « grève des ventres » prêchée par les syndicats: l'émancipation de la femme par le travail en dehors du foyer, l'affaiblissement de la puissance paternelle du fait que le père, en devenant salarié d'usine, perdait le fleuron que lui donnait jadis la direction d'une exploitation agricole ou d'un petit métier artisanal; l'insuffisance du logement urbain n'incitaient pas à accroître le nombre des enfants par famille.

A ces causes générales qui allaient bientôt s'emparer également des autres populations européennes, il faut ajouter pour la France agricole l'obligation du partage successoral, la division obligatoire du patrimoine. Cette cause eut surtout de l'influence dans les régions déchristianisées, au sud de la Garonne et dans le sud-est où avaient sévi des campagnes anticléricales d'un certain radicalisme politique.

On ne peut en effet minimiser, quelque difficile que soit son évolution en chiffres, la déperdition démographique due à la perte du sentiment religieux de certaines masses rurales et, plus tard, du prolétariat urbain. On a souvent plaqué l'une sur l'autre la carte démographique de la France et la

carte de la pratique religieuse et cru discerner certaines frontières communes entre les deux. A. Sauvy propose une explication pour rendre compte de ce parallélisme. « Au XVI^e siècle, dit-il, la religion chrétienne a subi une crise grave. Dans certains pays, comme l'Espagne, l'Italie, l'autorité de l'Église romaine est restée suffisante. Dans d'autres, comme l'Angleterre, les Scandinaves, la religion a été adaptée à la mentalité des hommes. Entre les deux, la France s'est trouvée en situation particulière: après des guerres meurtrières, le catholicisme a imposé sa loi, mais ce fut une imposition, une contrainte, avec adaptation imparfaite. Il en résulte un malaise diffus, qui ne se manifeste pas nécessairement par des actes de révolte, mais qui se traduit par une moindre obéissance, par une plus grande propension à l'affranchissement. La France souffre en somme, d'une « réforme rentrée ». Le refus prématuré de l'enfant est venu de là. »

Que la dénatalité soit la conséquence d'une « réforme rentrée » ou d'une « fronde anticléricale » séquelle du ressentiment du tiers-état contre l'association des deux ordres privilégiés de l'Ancien Régime, toujours est-il que là où la foi chrétienne n'animait plus profondément les structures familiales de la nation, ou n'y laissait subsister qu'un vague « ordre moral », la dénatalité fit rapidement irruption. Philippe Aries dans son ouvrage *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle* a tenté une analyse de cette corrélation pour les populations françaises, spécialement celle de l'Aquitaine. Il a même appelé ce phénomène: « l'évaporation humaine ». Quand la foi n'est plus vraiment créatrice d'espérance, d'amour et de gratuité, il est assez compréhensible que l'appel de l'enfant à l'existence subisse les conséquences d'un calcul rationaliste. Si l'intérêt n'étouffe pas totalement l'amour, il le mine quand même sourdement.

Force est alors d'en venir aux « techniques » qui ont permis cette dénatalité en France. Le passage d'une fécondité libre à une fécondité dirigée ne s'est pas fait en raison de facteurs biologiques mais bien d'interventions délibérées grâce à des manœuvres anticonceptionnelles. Le procédé le plus courant, on s'en doute, a été dans les populations de France, le rapport interrompu, la douche vaginale également, et, à un moindre degré, depuis 1880, les préservatifs masculins. Le retard de l'âge au mariage, qui avait joué autrefois pour modérer la dimension des familles, n'avait plus guère d'intérêt que dans certaines populations rurales pauvres, restées pratiquantes. On a trouvé cette coutume en Bretagne comme en Irlande.

De toute façon, quelles que soient les techniques employées, celles-ci ont été efficaces car on a pu calculer que la réduction des naissances en France au cours du XIX^e siècle avait été telle que si notre population s'était au contraire comportée à la manière de la population britannique pendant ce siècle, notre pays actuellement compterait 92 millions d'habitants au lieu de n'en comporter que 50.

Cotes d'alarme : 1911 et 1937 :

A la veille de la première guerre mondiale, la population de la France ne représentait plus avec ses 39.6 millions d'habitants que 9% de celle de l'Europe, au lieu de 14% en 1850. Sur 11.6 millions de familles en 1911, 50% n'ont qu'un ou deux enfants, 15% n'en ont point du tout, 10% seulement en ont plus de 5. L'excédent des naissances sur les décès s'établit aux alentours de 25,000. En 1911, la cote d'alarme est passée: l'année enregistre un déficit de 33,000 naissances par rapport aux décès. La stagnation de la population française cette fois crève les yeux.

Les autorités publiques et même religieuses prennent peur. Mgr Rumeau, évêque d'Angers, et Mgr Lecœur, évêque de Saint-Flour, dénoncent en 1912 le fléau de la dénatalité. Bientôt suivis par d'autres évêques: Verdun, Cahors, Viviers, Versailles, etc.,... tandis que d'autres mandements épiscopaux se centrent sur la rénovation du mariage (1913: Saint-Dié, Saint-Claude, Bordeaux, Fréjus, Toulon, etc...).

Et la guerre de 1914 éclate! Cela n'allait pas arranger les choses. 8,5 millions d'hommes sont incorporés dans l'armée. Les usines d'armement attirent femmes et ruraux. Diminution des mariages — pénurie des naissances pendant ces années de séparation des foyers de mobilisés. Soit près de 2,5 millions de naissances en moins. Le pays par ailleurs subit une saignée dont il ne se relèvera jamais: 1,3 million de morts dans les rangs d'hommes jeunes en âge de procréer, et 2 millions de blessés et de mutilés. Les 39,6 millions de 1911 sont réduits en 1921, à 37,5 dont 1,4 million d'étrangers.

La main-d'œuvre n'est plus suffisante pour reconstruire le pays et développer son industrie. La France ouvre ses portes à l'étranger. Ceux-ci seront au nombre de 3 millions en 1930. La nation va-t-elle se mettre pour autant à procréer? Hélas! le mal est profondément ancré dans les esprits et les cœurs.

L'excédent annuel des naissances sur les décès passe en 1921 de 84,600 à 58,100 en 1925, et à 31,800 en 1930. Il fallut à nouveau qu'en 1937 le nombre des cercueils dépassât celui des berceaux pour que l'opinion et les pouvoirs publics s'en inquiètent. En 1937, il y eut un déficit de naissances chiffré à 22,100. Le taux de reproduction net tombe à 87. La cote d'alarme est à nouveau largement dépassée.

A vrai dire, le phénomène de la dénatalité n'est pas uniforme. Une partie de la France continue à avoir un taux de reproduction favorable. C'est la région située en gros au nord d'une ligne Bordeaux-Paris-Grenoble. Le midi méditerranéen est le plus atteint avec un taux de natalité de 12 à 14‰. Le sud-ouest également voit ses campagnes se vider de jeunes foyers faute de ressources locales. La région parisienne qui reçoit sans cesse l'afflux des campagnes n'en rehausse pas pour autant sa fécondité. Elle maintient celle-ci au niveau très bas de 13‰ naissance.

Les pouvoirs publics ont alors un sursaut. Le 29 juillet 1939 — il était temps! — le Gouvernement fixe le cadre d'une véritable politique nataliste dans ce qui s'est appelé le « Code de la famille ». Dès 1916, en effet, quelques industriels du sud-est avaient pris l'initiative de lancer des allocations familiales. La chose avait été bien vue. Elle aboutissait en 1932 à une loi rendant obligatoire la création de Caisses de compensation à l'intérieur de chaque branche professionnelle. Le Code de la famille reprenait, en les élargissant, ces mesures. Il étendait le régime des allocations à tous les salariés, artisans et exploitants agricoles à partir du 2^e enfant. La France possédait ainsi les bases d'une politique démographique cohérente. Elle ne fera par la suite que l'améliorer.

II

LE REDRESSEMENT DÉMOGRAPHIQUE FRANÇAIS

Le fait

Le redressement démographique français a été d'autant plus spectaculaire qu'il était moins attendu et qu'il s'est amorcé à la période la plus tragique de la récente histoire

de notre pays: lors de l'occupation de notre territoire par le III^e Reich, soit en 1942.

Et d'abord, les pertes de la seconde guerre mondiale sont sans comparaison possible avec celles de la première. La France a eu beau compter 600,000 décès dus à la guerre, dont 150,000 victimes civiles et en plus 200,000 morts en déportation en Allemagne, le nombre de familles brisées ou non constituées du fait d'un décès a été beaucoup moindre. Entre 1939 et 1945, 10,000 familles soit 0.07 des familles de France s'étaient trouvées brisées alors qu'au cours de la guerre 1914-1918: 870,000 familles, soit 6.7‰ des familles françaises le furent.

Mais surtout le comportement à l'égard de la natalité a subi en 1942 une très nette mutation. Esquissée mais difficilement visible avant cette date, cette augmentation de la natalité n'a pas été seulement due aux naissances retardées du fait du million $\frac{1}{2}$ de prisonniers de guerre. (On a pu, en effet, chiffrer ces naissances différées à 300,000 entre 1940 et 1945). Or, de 1946 à 1949, il y eut 3,160,000 naissances légitimes. Si l'on prend les cohortes de femmes ayant atteint 40 ans en 1947, le taux de fécondité de ces cohortes s'est avéré supérieur à toutes les prévisions qu'on aurait pu faire en se basant sur le comportement des générations de femmes nées entre 1863 et 1907. C'est même à partir de 1947 que l'on constate un taux de reproduction des générations supérieur à l'unité. Autant dire que désormais les générations françaises réussissent à se renouveler. Depuis 1946, jusqu'à présent, le nombre moyen des naissances annuelles est supérieur à 800,000. L'excédent des naissances sur les décès est le suivant:

Moyenne annuelle 1946-1950	325,000
1951-1955	275,000
1956-1960	296,000

Le solde est nettement positif; cependant il y a une certaine d'années, malgré une population beaucoup moins importante, le nombre des naissances atteignait plusieurs fois le million. C'est dire qu'il existe incontestablement une restriction de naissances, au moins une modération dans l'appel lancé à la vie. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Les causes

A quoi attribuer cette reprise démographique? Les causes en sont diverses et difficiles à jauger l'une par rapport à l'autre. Il y a un nombre légèrement plus considérable de mariages chaque année: 350,000 en 1964 au lieu d'une moyenne de 315,000 pour la période 1955-1960. Mais comme les générations actuelles semblent se marier plus jeunes, le renouveau de natalité doit être certainement attribué à un nouveau comportement des jeunes foyers. Notre Institut d'Études Démographiques a dès lors étudié la fécondité selon la durée du mariage. Il en ressort très nettement que pour des mariages ayant duré moins de 5 ans, le nombre des naissances vivantes sur la base de 1,000 mariages est sans cesse en croissance depuis 1946.

Naissances vivantes d'une année sur la base de 1,000 mariages au cours des 5 premières années de mariage :

1946: 1,226 naissances
1950: 1,239 »
1955: 1,245 »
1960: 1,290 »
1963: 1,342 »

Il est donc visible que les foyers ont normalement plus d'enfants durant les 5 premières années de leur union mais, chose intéressante, au cours des 5 années suivantes le phénomène est parallèle du moins à partir de 1957.

Naissances vivantes d'une année sur la base de 1000 mariages de la 5^e à la 10^e année de mariage :

1947:	646 naissances
1950:	657 »
1955:	631 »
1960:	674 »
1963:	692 »

Et si l'on prend maintenant les naissances vivantes rapportées à 1,000 mariages ayant duré au moins le temps de la fertilité de la femme, on arrive aux chiffres suivants:

<i>Mariages — Promotion</i>	1947: 2,465 naissances
	1950: 2,390 »
	1955: 2,331 »
	1960: 2,417 »
	1963: 2,500 »

Quelques réflexions

Sur ces données, on peut hasarder quelques réflexions: il n'est pas impossible que non seulement les mesures législatives concernant la famille et les allocations familiales n'aient pas été les seules causes de ce redressement. Tout le monde est, en effet, déjà d'accord pour attribuer à la publication et à la mise en exercice du Code de la famille ce redressement de la natalité. Cependant, ce redressement démographique durant toujours et même continuant à s'affirmer, il n'est pas impossible que le redressement économique de la France et un certain état de sécurité qui s'ensuit, ait trouvé son écho dans le comportement conjugal. La France en effet connaît la situation paradoxale d'une part d'une population très vieille, puisque le pourcentage des personnes de plus de 60 ans continue à augmenter, mais en même temps l'afflux des jeunes générations nées depuis 1946 et leur accession à l'âge du mariage et de la procréation contribuent à rajeunir le pays et à lui donner une vitalité inconnue depuis le début du siècle. Dans son rapport à la commission parlementaire chargée d'examiner la proposition de loi de M. Neuwirth, tendant à modifier les articles 3 et 4 de la loi du 31 juillet 1920 (sur l'avortement et la contraception), il est noté au chapitre relatif à la démographie: « Peut-être la France doit-elle la plupart de ces nouveaux berceaux à un sentiment de sécurité accrue et à un état d'esprit particulier flottant dans « l'air du temps » (p. 63). Il est en effet probable que l'absence de guerre ces toutes dernières années et un chômage vraiment minime inspiraient un état d'euphorie que n'avait pas connu la France depuis longtemps. Mais ceci dit, il est périlleux de s'avancer davantage car, comme le remarque le Professeur Sauvy « la psychologie de la famille est très subtile et il est pratiquement impossible de la pénétrer de façon parfaite ». Un renouveau d'amour pour l'enfant a certainement existé et se maintient. Cependant, toutes les campagnes de presse orchestrées ces dernières années autour du problème de la contraception, de la pilule, etc... n'ont pas été sans influencer également le comportement conjugal.

III

LA FAMILLE FRANÇAISE CONTEMPORAINE ET LA CONTRACEPTION

Des comportements contraceptifs certains

Le redressement de la natalité en France ne doit pas donner le change, il s'accompagne de comportements contraceptifs absolument certains. Un rapport de l'Institut National d'Études Démographiques au ministère des Affaires Sociales sur la régulation des naissances en France a tenté de chiffrer les conséquences de cette attitude contraceptive. « Si la France, déclare ce rapport, avait eu en 1963 les taux de fécondité légitimes qu'on observe en régime de fécondité *non dirigée*, il y aurait eu à peu près 2 millions de naissances. Mais les données dont on dispose sur la fécondité non dirigée se rapportent à l'ancienne Europe ou aux pays sous-développés de l'époque actuelle. C'est-à-dire à des situations où les intervalles entre naissances sont plus longs que dans un régime de fécondité non dirigée qui s'instaurerait aujourd'hui en Europe: 2,5 années dans le premier cas et 2 années dans le second. Il faut donc majorer de 25% les 2 millions de naissances, soit 2,5 millions. On a observé en 1963 un peu plus de 800,000 naissances légitimes. On a donc évité 1,7 million de naissances ». (Population, 1966, n. 4, pp. 563-654.) Sur ce nombre de naissances évitées, on peut considérer que 250,000 sont hélas! dues à des interruptions provoquées de grossesse, et 150,000 à des fausses couches. Le reste des naissances évitées, soit 1,3 million, l'aurait été par des mesures préventives de grossesse.

Si l'on se place au point de vue que nous avons adopté dans cette étude sur le déclin et la reprise de la natalité en France, que signifie ce phénomène de prévention de grossesse chiffré à 1,7 million? Ce n'est plus ici la démographie, mais la sociologie qui doit tenter une réponse. On sait, en effet, que deux phénomènes apparemment identiques comportent cependant des motivations totalement différentes. Une prévention de grossesse peut être, en effet, le fruit d'un certain esprit de panique et d'angoisse en face de la maternité. Il peut être au contraire un sens accru de ses responsabilités, une volonté de donner le jour à bon escient, dans les conditions d'espacement des naissances les meilleures. La première attitude est de soi incompatible avec une forte natalité, la seconde, qui se différencie totalement d'une reproduction instinctive et animale, est au contraire favorable à une natalité que nous appellerons humaine et raisonnable.

Dans la période que nous vivons actuellement, les deux attitudes se trouvent inextricablement mêlées au sein d'une même population, le caractère passionnel qu'ont mis les grandes associations de Family Planning pour prêcher une sorte de croisade antipopulationniste, n'est pas fait pour aider ces attitudes à se démêler.

Même avant de recourir à la réflexion, — seule capable de déterminer les critères objectifs susceptibles de faire discerner une planification des naissances de type anti-nataliste, d'une régulation de la fécondité propice au vœu créateur humain, il est un signe distinctif déjà suffisamment parlant de ces deux sortes de fécondité dirigée à savoir: *le comportement du couple au cas où une grossesse indésirée se présente.*

En effet, on n'a pas tort de penser que si la grossesse indésirée est maintenue et respectée jusqu'à l'accouchement y compris, malgré les inconvénients réels ou apparents

qu'elle présente de l'avis du couple, on ne se trouvera pas vraisemblablement devant une planification des naissances de type antinataliste. Au contraire, lorsque la grossesse indésirée donne lieu à une interruption délibérément provoquée par le couple ou par l'un des conjoints, il est à présumer que l'on se trouve alors devant un planning de type antinataliste. Un vieux proverbe français dit que « l'arbre tombe généralement du côté où il penche ».

Contraceptifs et avortements

Or, ce qu'on possède actuellement de statistiques — et l'on est encore dans ce domaine au début — prouve que la généralisation légale des techniques contraceptives au sein d'une population accroît toujours dans celle-ci le taux d'avortements, c'est-à-dire la proportion d'avortements annuels par rapport au nombre total de grossesses ou de naissances de l'année.

Le Dr Koya, ex-ministre de la Santé au Japon, l'a clairement affirmé, et même en a expliqué la raison lors du 2^e Congrès mondial de la Population à Belgrade en septembre 1965. L'éducation contraceptive, a-t-il dit en substance, qui ne consiste qu'à faire connaître la manière efficace d'utiliser des contraceptifs ne change absolument pas, dans une population habituée à l'avortement comme au Japon, son attitude antérieure, et donc ne réduit pas son penchant à l'avortement si celui-ci existe¹. Lors donc que des grossesses indésirées se manifestent, celles-ci seront au moins autant interrompues qu'auparavant.

Chose apparemment plus paradoxale encore, même dans une population jusque là relativement réfractaire à l'avortement — ce sont des démographes indiens qui en ont fait la remarque — l'éducation contraceptive se bornant à enseigner l'efficacité seule, développe le penchant à l'avortement. Les grossesses indésirées qui se manifestent encore malgré la contraception, et même parfois d'autres grossesses un instant désirées par le couple, prises dans ce climat et ce contexte implicitement hostiles à la vie, font plus souvent qu'auparavant l'objet d'interruptions délibérément provoquées².

Nous pourrions appuyer ces dires, de statistiques empruntées à bien d'autres pays³. La chose était passée inaperçue. Elle commence enfin à se révéler.

Par contre, il est manifeste — quoique ici les statistiques soient encore insuffisantes — que dans le groupe des couples qui ne recourent pas aux techniques contraceptives pour obtenir une légitime régulation des naissances, mais à des

conduites de continence, l'avortement en cas de grossesse indésirée est exceptionnel⁴.

Tout se passe, en effet, comme si dans cette catégorie, le recours aux maîtrises de continence confirmait les deux conjoints non seulement dans un mutuel amour et un mutuel respect de leurs deux personnalités, mais en outre dans un commun amour et respect pour les potentialités de vie de leur être conjugal. On retrouverait donc ici par voie d'expérience ce que l'enseignement traditionnel de l'Église a depuis toujours, au cours des siècles, cherché à inculquer à ses fidèles — avec des argumentations, on veut bien l'avouer, plus ou moins heureuses: à savoir qu'un amour conjugal authentique met sous le même signe du respect et du refus de tout attentat non seulement l'intégrité physique de la vie conçue, mais aussi l'intégrité physique de la source immédiate de cette vie: l'acte conjugal lui-même.

Par voie de corollaire, on devrait également vérifier que quiconque professe n'avoir aucune raison de respecter l'intégrité physique de l'acte conjugal, s'engage dans une logique qui l'amène, à son insu, mais bon gré mal gré, à dénoncer tôt ou tard, sous un prétexte ou sous un autre, le respect de l'intégrité physique d'une vie conçue, comme une opinion surannée et dépassée.

IV

PROJET DE LÉGISLATION FRANÇAISE SUR LE DROIT DES COUPLES À UNE RÉGULATION DES NAISSANCES

Si l'on nous permet de revenir, pour terminer, à la France, et à l'intérêt que celle-ci a de soutenir sa natalité, tout en envisageant l'adoption d'une législation qui reconnaisse le droit du couple à une régulation de sa fécondité, nous avons peut-être raison de penser que le rapport du Haut Comité consultatif de la Population et de la Famille sur la régulation des naissances⁵ et les projets de loi sur la contraception et l'avortement qui y sont annexés, comportent des mesures très sages et en particulier deux initiatives excellentes:

Deux mesures très sages

La première initiative est l'institution d'un *pluralisme des approches* au problème d'une fécondité dirigée. En effet, aussi bien ce rapport du Haut Comité de la population que le rapport parallèle de la commission parlementaire appelé rapport Neuwirth laissent clairement entendre que l'approche des techniques contraceptives ne recevra aucun monopole de droit ni de fait dans la nation, mais que l'autre approche que nous avons dénommée « maîtrises de continence » et que ces documents appellent « éducation conjugale » ou « conseil conjugal » aura tout autant droit d'être prise au sérieux par les pouvoirs publics pourvu que les intéressés se donnent la peine d'en organiser les Centres et d'en vulgariser l'enseignement.

La seconde initiative, très sage également, consiste en une série de « *mesures complémentaires* » à la reconnaissance légale du droit du couple conjugal à la régulation des nais-

1. Yoshio KOYA, M. D. — Some essential factors for fertility control in Japan. — Communication au II^e Congrès mondial de la Population, Belgrade, 1965 — B. 13 159.

2. Voir les affirmations du Lieutenant-Colonel B. L. RAINA, directeur du Directoire Général du Family Planning des services de Santé au Ministère de la Santé de New Delhi. *Family Planning News* (Bulletin officiel du Ministère de la santé) septembre 1963, p. 179 « He (the director) also highlighted the fact that the highest incidence of abortions is in the groups of those who have been using contraceptives and where unwanted pregnancies have occurred by accident ». — S. N. AGARWALA (Institut de développement économique de New-Delhi), a repris cette affirmation à son compte dans la même revue *Family Planning News*, décembre 1964, p. 5. « The stronger case in favour of abortion comes from regular contraceptive users who may be burdened with an unwanted pregnancy because of contraceptive failure. »

3. Voir notre chapitre *Sociologie de la régulation des naissances* dans l'ouvrage collectif « Pour une formation des foyers éducateurs ». 2^e édition, 1967. Editions Mappus, Lyon, Le Puy.

4. A L'Ile Maurice: Résultats d'un sondage sur l'utilisation des maîtrises de continence pour la régulation des naissances, dans Fiches documentaires de C. L. E. R., n. 34, janvier-février 1966, pp. 19-26. Voir aussi le Bulletin de l'Action Familiale de cette même Ile Maurice (secrétariat Rose Hill, Ile Maurice, Océan Indien).

5. La régulation des naissances, rapport du Haut Comité consultatif de la Population et de la famille. Editions La Documentation française — 16, rue Lord Byron, Paris 8^e, 1967.

sances. Ces mesures complémentaires font l'objet de la deuxième partie du rapport du Haut Comité consultatif. En effet, puisqu'en enseignant la contraception sous le seul signe de l'efficacité, on est, de l'avis même de démographes japonais ou indiens, convaincu de ne rien changer par là au penchant qu'une population peut avoir pour l'avortement, mais plutôt de l'aggraver, ne convient-il pas, qu'en instaurant une possibilité de recours aux techniques contraceptives, les pouvoirs publics s'efforcent de contrebalancer et de contrebattre ses conséquences prévisibles?

D'où la nécessité de créer tout un ensemble de mesures favorables au vœu créateur de l'enfant, aussi bien au sein des foyers, qu'en dehors. Sous ce chapitre sont prévues: une information sérieuse de la nation à l'encontre des slogans ou des fausses évidences indûment jetés dans le public, une politique familiale du logement, du travail de la femme, de l'aide à l'éducation, à l'apprentissage, à l'orientation professionnelle de la jeunesse, etc... Le Haut Comité estime, en plus, qu'une action particulière doit tendre à *favoriser tout spécialement la venue au monde du quatrième enfant*. En effet, avec la généralisation de méthodes contraceptives efficaces, il est à craindre, compte tenu des observations de l'Institut National d'Études Démographiques rappelées plus haut, « que les familles de 4 enfants et plus se fassent plus rares et que le phénomène ait des incidences importantes sur le taux global de la natalité »⁶.

On ignore peut-être comment c'est le groupe, relativement restreint pourtant, de ces familles de 4 enfants et plus qui ont, aux heures sombres de la dénatalité de notre pays, sauvé la nation. « Ces familles de 5 (et plus) enfants survivants de moins de 21 ans n'étaient en 1946 en France que 2.8% de toutes les familles ayant des enfants survivants de moins de 21 ans. Et pourtant ce tout petit nombre de familles assurait le quart de la relève, soit 24.6% des enfants de moins de 21 ans »⁷.

CONCLUSION

Que pouvons-nous conclure de cette étude sur l'expérience de dénatalité vécue par la France et heureusement corrigée par une reprise démographique depuis 1942?

1. Qu'un phénomène psycho-social de défaveur envers la fécondité ne s'aperçoit pas tout de suite, ou du moins ne

6. Rapport NEUWIRTH, document n. 2203 de l'Assemblée Nationale (annexe au procès-verbal de la séance du 1^{er} décembre 1966).

7. Résultats statistiques du recensement général de la population 1946; tome IV, Familles P. U. F. 1953, pp. CVIII-CX. Cité dans notre ouvrage « La limitation des naissances », p. 86.

s'apercevait pas au temps où faisaient défaut des Instituts d'études démographiques et des analyses un peu poussées des facteurs de population.

2. Qu'en tout cas, l'opinion publique est toujours prête à faire d'énormes contresens sur son état véritable, se croyant ou pas assez nombreuse (ce fut le cas de la France d'Ancien Régime) ou s'estimant trop prolifique (cas de la majorité des nations de type occidental au XX^e siècle). Ce qui suppose qu'une information est absolument indispensable à donner à l'opinion publique, généralement mal renseignée par la grande presse, quand bien même celle-ci ne se laisse pas entraîner, par l'appât de profits financiers, à flatter les erreurs du public.

3. Qu'il faut suivre de très près le facteur de fécondité, en ventilant les données, compte tenu des années de durée des mariages. Seul ce facteur est, en effet, suffisamment précis pour livrer le taux de reproduction d'une génération à un moment donné.

4. Qu'il faut se méfier d'une civilisation tendant à devenir presque exclusivement une civilisation de la consommation et du confort. Les esprits, en effet, y sont alors naturellement enclins à donner la primauté aux valeurs d'utilité sur les valeurs gratuites de création, à préférer le capital matériel au capital humain, et finalement à s'habituer à la vie en circuit fermé, toutes choses dont la première victime est la famille volontairement nombreuse et avec elle le « vœu créateur » de l'amour humain.

5. Qu'il faut éviter de confondre planification des naissances par simple recours aux techniques contraceptives avec régulation de la fécondité par éducation des conduites et des maîtrises de continence; qu'il ne faut pas non plus identifier instruction contraceptive visant à la seule efficacité avec éducation intégrale de la personne humaine et du couple conjugal sous tous ses aspects essentiels. Sinon, on risque de développer à son insu un réflexe antinataliste qu'il sera par la suite très difficile de compenser et surtout de corriger.

6. Que la reconnaissance légale par les autorités publiques d'un droit fondamental du couple à une régulation réfléchie de sa fécondité implique, par prudence, au moins dans le contexte de notre civilisation occidentale, deux conditions péremptoires: a) l'organisation d'un pluralisme de droit et de fait des deux approches au problème d'une fécondité dirigée: l'approche des *techniques contraceptives* en vertu des libertés à reconnaître à des populations dans nos régimes démocratiques, libertés qui ont pour fondements le droit à la recherche de la vérité; l'approche des *conduites de maîtrise et de continence* en vertu des exigences inscrites au cœur même de la personne humaine et du couple conjugal.

b) La mise en place de mesures complémentaires et compensatoires (allocations familiales, logement, aide à l'éducation, etc...) aux effets nocifs indirects que, dans la conjoncture actuelle, l'instauration de ce droit à une régulation de la fécondité risque fort de provoquer sur le vœu créateur d'un grand nombre de foyers.

Ceci dit, nous ne nous reconnaissons pas le droit de proposer une interprétation quelconque au phénomène actuel de dénatalité qui se dessine au Canada, ni non plus de formuler l'adaptation à ce pays des réflexions développées ci-dessus. Notre seul souhait est que l'expérience française puisse aider ce pays si cher au cœur de tout Français, à prendre conscience de ce qui se passe au point de vue démographique chez lui, et à y faire face avec lucidité pour le plus grand bien de la nation et des valeurs de civilisation que celle-ci a toujours prônées.

« Le temple de la lumière »

Pour vos ampoules
tubes fluorescents
et
fournitures électriques



JEAN BÉLAND, Ing. P.,
président
et directeur général

7152, boul. Saint-Laurent, Montréal 274-2465*

LE TRIBUNAL RUSSELL

Luigi d'APOLLONIA, S. J.

CE TRIBUNAL mis sur pied par la *Bertrand Russell Peace Foundation* et qui, refoulé du territoire français par le général de Gaulle, a fini par tenir des assises à Stockholm sous la présidence de Jean-Paul Sartre, est-il quelqu'un à droite, à gauche ou au centre pour avoir douté que peut-être il ne condamnerait pas les « crimes de guerre » américains au Vietnam ?

Philosophes, écrivains célèbres, Prix Nobel de littérature, Bertrand Russell et Jean-Paul Sartre, au faite des honneurs, demeurent des passionnés de la politique. Ils rêvent d'être les conseillers du Prince qui est aujourd'hui le peuple. Ils nourrissent, en outre, contre l'Amérique une même querelle qu'ils voudraient voir partagée. La puissance, la richesse, le prestige de l'Amérique leur paraissent comme usurpés à la faveur de deux guerres, et ils la rendent symboliquement responsable, en tant que première puissance atomique, d'une guerre possible, qui fait justement horreur à l'humanité. Aux yeux de l'un comme de l'autre, les Américains ne sont des professionnels ni de la diplomatie, ni de la politique, ni de l'intelligence, — même quand leurs décisions répondent aux vœux de la majorité des Européens, y inclus les intellectuels bien nés.

Et pourtant la culture qui permet de disserter brillamment de politique en général ne protège pas nécessairement de dire des sottises en particulier.

S'il avait fallu écouter Bertrand Russell, il y a vingt-cinq ans, la Grande-Bretagne n'aurait pas tenu tête à Hitler; et nous aurions aujourd'hui la *pax germanica*.

S'il avait fallu l'écouter, il y a vingt ans, les États-Unis auraient profité de leur monopole nucléaire pour mettre l'U. R. S. S. au pied du mur; et nous aurions aujourd'hui la *pax americana*.

S'il avait fallu l'écouter, il y a dix ans, l'Occident aurait jeté bas les armes dans un geste éclatant de désarmement total et unilatéral; et nous aurions aujourd'hui la *pax soviética*.

Et s'il avait fallu l'écouter, l'an dernier, Kossyguine aurait envoyé ses avions dans le ciel d'Hanoï. Pacifiste amer et frustré, Lord Russell est redevenu, à 90 ans passés, un va-t-en-guerre, parti cette fois contre les États-Unis.

Quant à Jean-Paul Sartre... Ici vaut mieux faire attention et céder la parole à un Français, Raymond Aron, professeur à la Sorbonne. Car Jean-Paul Sartre vient d'un pays où l'homme de lettres occupe une place égale ou supérieure à celle de l'homme d'État et où « l'écrivain, sans compétence, obtient une large audience, même quand il traite de ce qu'il se vante d'ignorer, phénomène inconcevable aux États-Unis, en Allemagne ou en Grande-Bretagne ». Je laisse la responsabilité de ce jugement à Raymond Aron qui poursuit¹:

Dans la plupart des pays, ils (les intellectuels) sont plus anti-américains que les simples mortels. Certains textes de Jean-Paul Sartre, au moment de la guerre de Corée, de l'affaire Rosenberg, rappellent ceux des antisémites contre les Juifs. On fait des États-Unis l'incarnation de ce que l'on déteste et l'on concentre ensuite, sur cette réalité symbolique, la haine démesurée que chacun accumule au fond de lui-même, en une époque de catastrophes.

Jean-Paul Sartre n'est pas de ces esprits qu'un vent manie, et en tous sens, ni de cette race politique dont les années affaiblissent les réflexes et l'opposition. L'Amérique lui inspire toujours le mépris et l'horreur. Il est toujours prêt à crier d'un bout à l'autre de l'Europe, comme au temps de l'affaire Rosenberg: « Attention, l'Amérique a la rage². »

Personne donc ne s'y est trompé. Personne n'a été la dupe de Stockholm, sauf, bien sûr, celui qui le voulait. Mais si Russell et ses amis revêtaient la dignité de la toge, ce n'était pas, comme on pourrait le croire, dans le but de dénoncer des tactiques de guerre américaines, à plus d'un égard condamnables, ni pour déplorer des atrocités américaines, qui n'étaient pas toutes inévitables.

— Pour rendre sentence, dites-vous ?

— Non, pas précisément. Rendre sentence implique la possibilité d'un oui ou d'un non: cela suppose l'impartialité juridique. Or, le tribunal Russell se réunissait pour condamner des inculpés qu'ils avaient d'avance jugés coupables:

1. *L'Opium des intellectuels*, pp. 231 et 235.

2. D'un article furieux, intitulé *Les animaux malades de la rage*, Raymond Aron cite un long passage: *L'Opium des intellectuels*, p. 235, note.

the brutal rulers of the United States, comme les appelait Bertrand Russell.

Étrange tribunal! De simples citoyens comme vous et moi, sans mandat aucun, décident, de leur propre initiative, de donner à leur engagement politique la forme et la force exécutoire des sentences judiciaires. A la fois accusateurs, témoins, avocats, juge et jury, ils déclarent a priori criminels des gens dont ils ne partagent pas les idées, et s'arrogent le droit de vie et de mort sur des personnes qui ne sont ni de près ni de loin sujettes à leur juridiction, mais qu'ils croient atteindre par un procédé qui consiste à dénommer leur initiative personnelle: tribunal international!

Devant l'énormité de ces prétentions, quoi d'étonnant si le président de Gaulle, à pic, comme on sait, sur les questions de légitimité et de souveraineté, ait refusé au tribunal Russell un visa de séjour en France.

Il s'en est expliqué avec Sartre dans une lettre pleine d'égards. Après avoir cru bon de rappeler la position officielle de son gouvernement sur le Vietnam, il concluait:

Ce n'est pas à vous que j'apprendrai que toute justice, dans son principe comme dans son exécution, n'appartient qu'à l'État. Sans mettre en cause les mobiles qui inspirent Lord Russell et ses amis, il me faut constater qu'ils ne sont investis d'aucun pouvoir ni chargés d'aucun mandat international, et qu'ils ne sauraient donc accomplir aucun acte de justice.

C'est pourquoi le gouvernement est tenu de s'opposer à ce que se tienne sur notre territoire une réunion qui, par la forme qu'elle revêt, serait contraire à ce qu'il est précisément tenu de faire.

Bien sûr que la liberté d'expression et de réunion n'était pas en cause! Bertrand Russell et ses amis à Londres, Jean-Paul Sartre et ses amis à Paris savent qu'ils n'auraient rencontré aucune difficulté à réunir assemblée sur assemblée, à recueillir signature sur signature, à publier manifeste sur manifeste, à organiser marche sur marche, et à prendre chaque matin, s'ils le voulaient, le chemin de l'ambassade américaine... Sale guerre! A bas l'impérialisme! Américains Go Home! U. S. assassins!

Plutôt que de descendre dans la rue, — ce qui s'est fait beaucoup, — Russell et ses amis ont préféré siéger à un tribunal, — ce qui était nouveau, et qui avait

l'avantage d'attirer l'attention. C'était de bonne guerre.

Un *tribunal*, c'est la majesté de la démarche, la sérénité de la procédure, l'objectivité du jugement, la force exécutoire du verdict.

Un tribunal *international*, c'est d'avantage: c'est la « conscience du monde », l'indignation dans l'univers, la mauvaise conscience aux États-Unis.

Un tribunal international *pour crimes de guerre*, c'est encore mieux: c'est évoquer les juges de Nuremberg, comme le notait Thierry Maulnier³:

Le nom de Nuremberg est, en outre, associé à la notion de « crimes de guerre ». Il s'agit de créer dans l'opinion une association d'images entre le tribunal qui condamna les crimes de guerre nazis et celui qui va condamner les « crimes de guerre » américains. L'identité du mot tribunal conduit l'esprit à admettre l'analogie des actes jugés et la ressemblance des culpabilités.

Ainsi serait mieux atteinte la fin que le tribunal Russell se proposait: dénoncer de façon éclatante l'action américaine au Vietnam. Au nom des méthodes américaines qu'on condamnerait, on discréditerait les buts de guerre américains, tandis qu'au nom des buts de guerre du Vietnam qu'on approuverait, on excuserait ses méthodes... à supposer que quelqu'un soulevât la question des buts et des méthodes de guerre du Nord-Vietnam.

Aux journalistes qui demandaient si on ouvrirait aussi le dossier des atrocités du Vietcong, Russell répondait par une fin de non-recevoir: « Nous ne considérons pas la violence de la résistance comme un crime, parce que nous sommes capables de distinguer entre la victime et l'agresseur aussi facilement qu'entre le Juif dans le ghetto de Varsovie et la Gestapo. »

Lord Russell ne pouvait dire plus clairement que lui et ses amis combattent aux côtés du F. L. N. et du Nord-Vietnam, qu'ils veulent la paix, à condition que la « sale guerre » se termine par leur victoire. Pourquoi alors prétendre se tenir au-dessus de la mêlée, quand c'est pour se jeter au cœur même de la mêlée qu'on se qualifie de « tribunal », et pour mieux combattre qu'on se déguise sous une toge empruntée à la justice?

On peut trouver grossière la violence qui hurle des invectives, barbouille les monuments, déchire les drapeaux américains. Le passant sait au moins à quoi s'en tenir.

3. *Le Figaro*, Sélection hebdomadaire, le 25 mai 1967.

MA VIE DE FEMME

Claire CAMPBELL, *

« Oh! rien que de vivre et de voir et d'avoir les yeux ouverts et d'être vivant et de voir le soleil est bon. »
(CLAUDEL.)

UN AUTRE ANNIVERSAIRE DE NAISSANCE! L'année finit triomphalement. Je crois avoir grimpé un autre échelon vers la quintessence de la femme — ce n'est pas facile! Ce fut pour moi une année de recueillement et de réflexion.

Me voici au seuil de ma *troisième* naissance puisque mes enfants grandissent et que j'ai maintenant beaucoup plus de temps libre. Bientôt ils n'auront plus besoin de moi. Mais cela ne me bouleverse pas puisque nos enfants ne nous sont que prêtés. Notre tâche, c'est de les préparer pour la société. Travail de cœur et de tête!

En ce moment, leurs lettres, leurs remarques faites banalement ou sérieusement, leurs confidences, le récit de leurs sorties ou aventures, leurs critiques ou analyses de bouquins ou de journaux, pour ne pas parler de leur conduite, sont devenus pour moi un témoignage vivant du travail de mes vingt ans au foyer. J'ai toujours été disponible pour « écouter » (ce qu'ils en ont à dire si on a le temps de les écouter *sans* rien dire!). Aussi, j'ai essayé d'être accueillante et compréhensive en tout temps. Très tôt dans notre vie de famille j'ai compris que c'était la mère qui donnait l'équilibre familial.

Il y a un quart de siècle, j'avais lu, durant une retraite traditionnelle de fin d'année, ces paroles de Stanley: « Je veux que la terre soit meilleure parce que j'ai vécu »; elles m'avaient profondément impressionnée. Par la suite, cette pensée devint un mot d'ordre dans mon

acheminement vers un idéal de femme adulte. Je suis devenue en quelque sorte imprégnée d'un grand respect pour la vie. La femme est faite pour aimer, aimer la vie et aimer l'humanité. Aussi, j'ai appris que pour se découvrir soi-même, il faut se donner aux autres. N'est-ce pas paradoxal? Il est illusoire de s'imaginer pouvoir s'épanouir en pensant à soi d'abord. Par l'égoïsme, on ne parvient qu'à une lente érosion de sa personnalité. Il en résulte une vie terne, sans rayonnement. Je crois que c'est une des raisons de mon inquiétude devant l'élan qu'a pris l'émancipation de la femme! Elle *veut* être indépendante: elle *veut* se créer une sécurité bien à elle. Que récoltera-t-elle? Le *moi* maladif mettra sûrement des freins à son épanouissement humain.

Récemment, Simone de Beauvoir disait au programme « Sel de la semaine » de Radio-Canada que, lorsqu'on regarde en arrière, on devient un peu triste parce qu'on ne peut rien prendre de tangible dans ses mains. Il faut avoir pitié de cette femme qui a écrit si abondamment sur la condition de la femme et qui aujourd'hui ne semble pas avoir ma grande paix intérieure! Je trouve regrettable que tant de femmes modernes se laissent influencer par ses écrits. Elle a parlé d'une façon éloquente mais désespérante de la condition féminine mais toujours avec les théories existentialistes à la base: pas de nature humaine, donc pas de nature féminine. Même si cet auteur affirmait, au même programme, qu'il n'était pas nécessaire d'être un corbeau pour parler du corbeau, il me semble un peu ironique qu'elle ait osé généraliser sur un sujet dont la gamme infinie devait lui échapper en grande

* Mère de famille.

partie parce qu'elle n'a jamais cru à la nature féminine!

J'ai écrit beaucoup de lettres depuis un an. Pourquoi? Je crois vraiment que dans mon for intérieur je cherchais une réponse. Pourquoi tous ces problèmes familiaux? Aussi, pourquoi tant de malaises chez la femme moderne? Malgré leur succès social et leur émancipation, les femmes modernes semblent si insatisfaites, si aigries et si désabusées! Il y en a même qui semblent être vraiment « en guerre ». Pourquoi? Et que dire de tant d'adolescents qui semblent incertains, angoissés même, pour ne pas dire pris de panique, devant leurs adultes inquiets? Oh, révolution technologique! Comme tu en as apporté de problèmes à notre pauvre humanité! Tout change, tout est bousculé. Cependant, une chose ne semble pas changer: notre pauvre nature humaine. On a conquis l'espace, vaincu un nombre grandissant de maladies, etc., mais on n'a pas encore appris à se conquérir soi-même!

Dans tout ce bouleversement social, les humanistes, les experts en relations humaines et autres nous disent avec persuasion que c'est dans la famille authentique que nous trouverons un moyen de sauvetage. Cependant, certains de ces experts aux idées avancées nous bouleversent avec « leur nouveau modèle de famille moderne ». Leurs théories me semblent utopiques à la lumière de mon expérience personnelle au foyer, un foyer où règne un amour bien compris. L'amour humain engage toute la personne: l'âme, l'esprit, le cœur et le corps. On ne peut trouver de mots justes pour décrire cet amour tendre et désintéressé.

Aujourd'hui, la femme moderne est remplie de doutes apportés par cette petite phrase qu'on lui répète à satiété: il faut être femme d'abord. Je crois humblement qu'il y a un aspect plutôt superficiel (pour ne pas dire autre chose) dans certaines de ses revendications.

Est-ce que « contribuer à la société » et « s'épanouir soi-même d'abord » ne sont pas en contradiction? Elle dit, comme Simone de Beauvoir, que la femme se dégrade quand elle choisit d'être « pour autrui », fût-ce pour l'homme qu'elle aime ou pour ses enfants. Elle refuse de comprendre qu'il faut absolument une *ouverture continue* aux besoins et aux aspirations de tous les membres de sa famille: c'est ça être femme, épouse, et mère. Je réalise tous les jours, depuis vingt ans, qu'il est possible de fusionner l'amour pour son mari et l'amour pour ses enfants. La femme moderne émancipée semble presque torturée par cette peur de l'amour. Et, par conséquent, ses valeurs, tant sur le plan humain que sur le plan spirituel et le plan social, en souffrent incontestablement. Sa façon désinvolte face aux responsabilités familiales n'arrive pas à cacher une certaine inquiétude, il me semble.

Paul VI a dit: « L'heure est venue où la vocation de la femme s'accomplit en plénitude, l'heure où la femme acquiert dans la cité une influence, un rayonnement, un pouvoir jamais atteints jusqu'ici. » Que dire de la formation unique offerte à la femme si elle comprend son rôle au foyer et si elle possède une dimension sociale?

Dans une vie de famille authentique, les relations interpersonnelles évoluent, se transforment et s'améliorent avec le temps et la maturité. C'est une école extraordinaire de formation. Les grâces du sacrement de mariage sont la source à laquelle on puise, bien entendu. En partant des prémices que la pauvreté de l'âme et de l'esprit est pire que la pauvreté du corps, une femme au foyer peut se développer personnellement si elle a une vie intérieure intense, de l'imagination et du courage. Les horizons deviennent plus larges, il va sans dire. Et que dire du banal quotidien dans sa vie au foyer? Mais on s'en sert comme d'un moyen de formation du caractère, de la maîtrise de soi ou de temps de réflexion. C'est un autre aspect de son

développement personnel qui peut compléter sa formation intégrale. Tout dans la vie d'une femme au foyer est « formateur » pour ainsi dire. Et si, avec son mari, elle a bien compris le vrai sens de la vie et de l'éducation, elle préparera avec enthousiasme, sérénité et amour, des enfants pour la société, tout en se perfectionnant, en restant ouverte au monde et en y participant dans les limites de ses talents, de sa santé et de ses temps libres. Ensuite, avec la richesse de cette expérience, elle pourra jouer un autre rôle dont bénéficiera la société au centuple. Oui, elle *peut* devenir un « géant » dans la société, si elle comprend...

Je crois que si la femme comprenait mieux la psychologie de l'homme et des enfants, si elle comprenait vraiment l'amour au lieu d'en avoir peur (parce que cela fait partie de sa nature féminine...!), si elle comprenait le vrai sens de l'éducation, elle aurait plus de facilité à faire son choix et goûterait plus de paix intérieure. Il faudrait aussi qu'elle comprenne ce qu'est la *liberté* car la femme moderne a soif de cette liberté. Le général Vanier disait: « On est libre dans la mesure où l'on comprend. »

En terminant cette introspection, j'aimerais souligner qu'il me semble logique, pour ne pas dire impératif, de faire face aux responsabilités du choix qu'on a fait dans la vie. On se verra enrichi et épanoui si l'on accomplit la tâche que demande ce choix avec alacrité et NON en comptant les années qu'on semble *perdre*.

Il est évident que nous avons plus besoin que jamais d'équilibre familial. Pour rester stable dans ce monde en ébullition, il faut se retremper quelque part. Le foyer équilibré est l'endroit tout désigné. Et c'est la mère accueillante et tolérante qui donne cet équilibre. Par sa générosité d'âme et sa sérénité, elle calme les esprits. Son rôle au foyer est grandiose parce que c'est la mère, j'en suis convaincue, qui humanise la société.

Norman Specialties, Inc.

ROSAIRE DESNOYERS, PRÉS.

Ameublement et accessoires de bureau

261 est, rue Craig, Montréal — 861-9879

La Philosophie du côté de Québec

L'ASSOCIATION DES PROFESSEURS DE PHILOSOPHIE des collèges de la Compagnie de Jésus (Canada français) tenait du 14 au 16 mai dernier son congrès annuel à la Villa Manrèse de Québec. Si le thème du congrès était *Philosophie et expérience religieuse*, ce n'est pas que ses assises prenaient place à l'ombre d'une paisible maison de retraites. Des motifs substantiels, en réalité, invitent le philosophe à l'attention devant le problème religieux. D'abord, les profondes affinités qui existent entre certains secteurs de la philosophie et le côté intellectuel de la religion. Et ensuite, le fait, difficile à nier, que le problème de Dieu, avec ceux du monde et de l'homme, occupe une place centrale dans la tradition philosophique occidentale. Ceci dit, il faut quand même convenir que c'est un problème très complexe que celui des relations entre la philosophie et la religion (entendue au sens large de phénomène et d'expérience). Les congressistes le constatèrent d'emblée dès les premières communications qui leur furent présentées.

Le Père Placide Gaboury, auteur d'un livre sur le *Devenir religieux*, proposa une définition très large et très accueillante de l'homme religieux ainsi que de l'expérience religieuse. Celle-ci comprend un « dévoilement », c'est-à-dire la découverte d'un sens global à l'existence, et un engagement au service des autres. Mais il est difficile de préciser en quoi une telle expérience se distinguerait formellement d'une expérience métaphysique ou esthétique. Le Père Roger Nadeau, spécialiste en Sciences religieuses et teilhardologue, insista sur la polyvalence de l'expérience religieuse. Il importe pour lui que quiconque parle d'expérience religieuse indique clairement dans quel courant il se situe. En termes très généraux, il définit l'expérience religieuse, comme « un Événement dans lequel l'homme se saisit en relation avec un Être (« chose », mot, personne) qui, pour beaucoup, sera le « Tout Autre », pour plusieurs un Dieu Transcendant, immanent et personnel, pour certains le Christ dont la présence est plus une saisie dans la foi qu'une vue, plus un toucher qu'une vision ».

Il est impossible de résumer ici de façon adéquate le riche exposé du professeur Fernand Dumont de l'Université Laval sur *Visions du monde et expérience de Dieu*. Le conférencier mit en relief un fait d'une extrême importance, à savoir qu'il est impossible de comprendre

l'expérience religieuse de telle ou telle société sans analyser tout d'abord la vision du monde qui la sous-tend. La société « traditionnelle » se réfère au cosmos comme modèle de la connaissance. L'homme, alors, se sent en sécurité dans un monde organisé et stable, dans une histoire comprise en sa totalité; il adore et reconnaît Dieu, comme un prérequis de cet ordre. La société « technique », pour sa part, marque l'émergence de la subjectivité. C'est l'apparition de la raison analytique et critique. La conscience humaine prend ses distances par rapport au monde en se libérant de l'empirisme, par rapport à la tradition en s'éveillant à la temporalité. Le problème de Dieu se pose à l'intérieur même du moi qui s'est découvert. Mais où en sommes-nous maintenant? M. Dumont estime que nous entrons dans un nouvel âge de l'homme et par conséquent dans « un nouvel âge de Dieu ». La vision du monde qui apparaît à l'horizon en est une dans laquelle s'estompe la notion de subjectivité, présente dans la vision « technique ». La pensée moderne — songeons à l'influence du marxisme, du freudisme et du structuralisme — se sent de plus en plus tributaire de forces anonymes, comme le Système et l'Organisation; elle met en cause le moi lui-même. L'homme ne peut plus trouver dans la nature extérieure ou dans sa subjectivité la sécurité qu'il réclame. Aussi, le problème de Dieu se pose-t-il d'une façon absolument nouvelle puisque nous assistons à la déliquescence des fondements qui l'étaient autrefois. Toute démonstration de Dieu ne pourra se faire à l'avenir sans passer par une démonstration de l'homme.

Une question se pose. La théologie naturelle est-elle encore possible dans ce « nouvel âge » où nous entrons? Le conférencier est porté à voir en elle une notion contestable, non pas certes au nom de l'ineffabilité de Dieu, comme chez les Protestants, mais au nom de cet effondrement dans la conscience des points d'appui traditionnels, le monde et l'homme. Ces perspectives, à vrai dire, ne laissent pas d'être hallucinantes pour tous ceux qui de nos jours ont à parler de Dieu ou, plus modestement, voudraient en parler. Comment parler de Dieu dans ce « nouvel âge » dont Dieu semble être absent? Les propos du Père de Lubac nous rassurent: Dieu peut sembler mort... mais bientôt nous le retrouverons vivant « au prochain détour de la route. Il s'imposera de nouveau, par delà tout ce que nous aurons

laissé en chemin, tout ce qui n'était que viatique pour une étape de notre marche, abri provisoire avant de repartir... » (*Sur les chemins de Dieu*, Aubier, 1956, p. 202.)

Au plan de l'échange des expériences pédagogiques, le Père Pierre Lucier, du Collège Saint-Ignace de Montréal, fit part à ses collègues de la méthode qu'il avait suivie pour présenter à ses élèves, en tant que philosophe, le problème religieux. Il vaut la peine d'esquisser les temps forts de cette méthode qui pose les jalons d'une philosophie de la religion. Cette méthode s'arc-boute à une phénoménologie de la conscience religieuse. Les témoignages des élèves qu'une maïeutique discrète pourra provoquer, l'analyse de textes liturgiques et d'écrits relatant des expériences religieuses, l'étude de la notion du Sacré, tout cela vient alimenter cette phénoménologie. Il s'impose ensuite de soumettre à la critique philosophique le contenu explicite ou implicite de la conscience religieuse. Enfin, théisme et athéisme seront présentés: le premier, comme essai de justification rationnelle du contenu de cette conscience, le second comme contestation du théisme et, par le fait même, du contenu de la conscience religieuse. La présentation du théisme empruntera des voies variées: le sentiment de *créaturité* (le classique argument de la « contingence »); la riche voie augustinienne centrée sur la mémoire de Dieu; l'analyse structurale de la connaissance de Dieu. La présentation de l'athéisme dégagera les multiples façons dans lesquelles s'est diffracté le refus de Dieu à l'époque moderne: Feuerbach et la critique de l'idée de Dieu, Nietzsche et la mort de Dieu, Marx et la réduction de l'aliénation religieuse, Sartre et le problème de la liberté humaine. Elle montrera en dernier lieu la signification de l'athéisme.

L'espace nous manque pour faire état de certaines communications d'un grand intérêt visant à présenter la pensée de Jaspers, de Schleiermacher, et de Newman, sur l'expérience religieuse. Il nous faudrait aussi évoquer d'autres communications touchant directement l'enseignement de la religion au niveau collégial. Devant la qualité des communications et des échanges que ce congrès a provoqués, on est enclin à regretter les limites de son aire de rayonnement et, aussi, à espérer que la dialectique de l'histoire, plus précisément celle de l'éducation dans le Québec, ne vienne corroder une Association qui a déjà donné plus d'une preuve de sa vitalité.

Irénée CHAMPAGNE, S. J.

Collège des Jésuites,
Québec.

Le français des Français

SI NOUS VOULONS, au Québec, parler français, il nous faut adopter la prononciation des Français. Renonçons à notre fierté pseudo-française si nous ne consentons pas à prononcer le français à la française. Mais si la fierté nous impose de bien parler, elle nous commande aussi d'éviter le galvaudage que, dans leurs écrits, trop de Français font de notre langue. Une brève chronique ne suffira point à relever les fautes de toutes sortes, quelques-unes vraiment grossières, dont maints auteurs, même académiciens, et surtout les journalistes truffent leurs livres et reportages.

Je commence par ce qui me paraît le comble de la négligence de la part d'un auteur et de son éditeur. Dans un ouvrage récent, je lis les horreurs de graphie qui consistent à encombrer d'un « h », placé après le préfixe *ex*, les mots exaltation, exorbitant, exulter (ajoutons exubérance, que gâchent semblablement quantité de distractis). A un endroit, il est question de « coxalgie », maladie des « boîteux »; et on voudrait lire: *coxalgie* et *boiteux* (sans accent). Plus loin, vous butez sur le mauvais emploi du trait d'union. Le texte présente « quasi-insurmontable », puis maître « ès-sciences », et « Saint-Thomas » d'Aquin. Il eût fallu écrire: quasi insurmontable, sans trait d'union, car l'adverbe *quasi* modifie l'adjectif *insurmontable* de la même manière que *moins*, par exemple, modifie *beau* dans *moins beau*, sans trait d'union. La préposition *ès*, qui signifie *en les*, ne se joint jamais par un trait d'union au mot qu'elle précède, et l'on écrit: docteur ès sciences, maître ès arts. De plus, attention: *ès* (en les, pluriel évident) ne peut s'employer que devant un mot au pluriel; des Français l'oublient et commettent l'erreur d'écrire « ès religion » (ou cuisine, ou grammaire), bourde aussi ridicule que si j'écrivais: « dans les géographie ». Enfin, chacun doit savoir qu'on écrit *saint Thomas d'Aquin* lorsqu'on mentionne le grand théologien lui-même, mais *Saint-Thomas-d'Aquin*, avec deux traits d'union et une majuscule à l'adjectif, quand le nom du personnage sert à désigner une institution, un édifice, une rue. Écrivez donc: A l'occasion du septième centenaire de la mort de *saint Thomas d'Aquin* (1274-1974), l'Académie *Saint-Thomas-d'Aquin*... et le reste.

Toujours dans le même volume, on rencontre une faute répandue en France et ailleurs. Il s'agit de l'intrusion d'un *e* muet avant la terminaison des verbes conclure, exclure, inclure, au futur et au conditionnel. *Influer*, de la première conjugaison, donne *influera* et *influerait*. Mais *conclure*, *exclure*, *inclure*, de la quatrième conjugaison, doivent, au futur et au conditionnel, s'écrire *conclurai*, *exclurais*, *inclurais*. A propos du conditionnel, nombre d'auteurs français semblent ignorer que la seconde forme de ce mode, à l'imparfait ou au plus-que-parfait, porte, à la troisième personne du singulier, un accent circonflexe. Ils écrivent: *dut-il* en mourir, *fut-ce* demain (quand ils ne perpétrent pas un « fusse », solécisme énorme), *eut-il* perdu; ou encore: *il eut* préféré. Or, n'importe quelle grammaire enseigne à écrire: *dût-il* en mourir, *fût-ce* demain, *eût-il* perdu, *il eût* préféré. Sinon, comment distinguer ce conditionnel du parfait (il fut, il eut, il dut) et du plus-que-parfait de l'indicatif (après qu'il eut parlé)? Ces incorrections déparent souvent la même phrase: on omet l'accent du conditionnel et on coiffe l'indicatif d'un chapeau... démodé.

Pourquoi cette charge contre le mauvais français des Français? Pour une raison déjà formulée ici: il n'y a de bon usage que raisonné, n'en déplaise à M. Grevisse. Un Français étourdi ne doit pas plus servir de modèle qu'un Canadien servile ou irréflecti.

J. D'ANJOU.

L'important sans importance

UN FAIT DIVERS. Un petit fait de rien! La Vierge rend visite à une cousine âgée, elle aussi en attente d'un fils. Un fait sans importance dont l'Évangile, plutôt discret, aurait pu ne pas parler, sans trahir le message. Tant d'autres faits n'ont pas été racontés. Tant d'autres, beaucoup plus spectaculaires, après avoir été rapportés, sont demeurés sans résonance! Des faits tapageurs pourtant, dont l'écho seul aurait dû fracasser et disperser tous les appels de l'attirance du monde, tous les discours de l'orgueil du monde, tous les cris de plaisir de la sensualité du monde: des faits importants, illustrant la nécessité urgente de la charité, la nécessité de donner sa vie afin de prouver son amour, sont demeurés sans résonance! En quoi, alors, cette nouvelle sans importance d'une vierge en visite pouvait-elle, en l'esprit des évangélistes, atteindre les humains et bouleverser leur existence? Pourquoi l'Église, par la suite, l'a-t-elle baptisée et nous invite-t-elle à contempler la Visitation?

La réponse à ces pourquoi est là, cachée dans les lignes précédentes. Mais il faut la sortir de l'ombre, semble-t-il, afin de la présenter à l'attention des gens uniquement préoccupés par les questions évidemment importantes. C'est une vérité si disparue, si humble, tellement absente, mais si pleine de conséquences dans la vie de tous les jours et de tous les hommes, il faut bien la mettre en lumière, elle est tellement ignorée! La voici: « Avec des actions de peu d'importance, on peut organiser, chaque jour, une fête au cœur du prochain. » Et cela, c'est important. Or, il fallait une fête, apparemment, sans importance, pour nous rappeler l'importance des gestes ou paroles, apparemment, sans importance; c'est le rôle de la Visitation. La petite Vierge, ici, n'a pas cru poser une action d'éclat en se rendant chez sa cousine; c'était même loin de son idée. Elle aurait pu s'en dispenser; cela aussi, c'était loin de son idée. Or, en l'hypothèse contraire, sans la Visitation, assurément il n'y aurait pas eu d'hiatus dans le récit de la rédemption. Il y aurait eu, cependant, sans cette visite de peu d'importance, quatre joies de moins, et pas de *Magnificat*! Et cela, c'était important.

Le jour de cette fête, c'est la fête de toutes les délicatesses imprévues dont on peut embellir la vie des autres. Chacune, en soi, peut n'être pas importante, mais chacune, en particulier, peut embaumer quelques heures d'un jour; et toutes ensemble, si elles étaient ordinairement plus nombreuses, pourraient changer tout le climat et le rendement même d'une existence. Et cela, c'est important; important comme les gestes et paroles sans importance. Au départ, chacun est à peine une célébration modeste d'amour humain; au point d'arrivée, tous réunis, ils deviennent une concélébration émouvante de fraternité pour l'organisation, chaque jour, d'un climat de fête au cœur du prochain.

La visite de Marie était inattendue, et donc pas nécessaire; pas essentielle, et pas plus importante qu'une omission de bienveillance; pas plus, mais autant, comme une joie de moins en regard d'une joie de plus! Tous, pourtant, choisiraient la joie de plus, essentiellement plus réjouissante, même si elle n'est pas essentiellement importante. Mais, à ne pas se soucier du peu important pour l'agrément du prochain, n'y a-t-il pas danger d'en venir à considérer le prochain lui-même comme un être de peu d'importance? S'en soucier, cependant, c'est assurément une manière bien concrète de lui donner sa vie, sans bruit, en la mettant à son service, simplement, comme la Vierge ici, par la pratique de l'important sans importance.

Paul FORTIN, S. J.

Le théâtre au Festival de l'Expo

Des millions de visiteurs, déjà, ont envahi les îles sises entre les deux ponts qui chevauchent le fleuve Saint-Laurent, en face de Montréal, où s'accumulent les splendeurs de l'Exposition universelle 67. Événement qui remplit de joie et de fierté admirative les habitants comblés de la Métropole canadienne. Des milliers d'entre eux, s'ajoutant aux touristes occasionnels, ont pu assister à des spectacles variés et souvent prestigieux du Festival mondial, manifestations artistiques de choix de toutes les nations participantes de l'Expo. Il y en a eu pour tous les goûts — et toutes les bourses.

Le gala d'inauguration de ce Festival fut somptueux. Dans le luxueux décor de la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, tout fleuri des toilettes chatoyantes des dames, notre orchestre symphonique de Montréal a créé, sous la baguette de Pierre Hétu, la partition musicale d'André Prévost composée sur le poème de Michèle Lalonde, intitulé *Terre des Hommes*, avec le concours des Chœurs du Festival et de deux récitants. Les critiques musicaux ont loué l'œuvre de Prévost, je me contente de souligner la richesse du verbe et la puissance d'évocation du texte de Michèle Lalonde, interprété avec vigueur par Albert Millaire et Michèle Rossignol.

La soirée qui avait débuté par un poème de circonstance de S. E. Pierre Dupuy, Commissaire général de l'Expo, récitait alternativement en anglais et français par Sir Laurence Olivier et Jean-

Louis Barrault, se terminait par *l'Ode à la joie* de la neuvième symphonie de Beethoven, exécutée brillamment, sous la direction de Wilfrid Pelletier, par notre orchestre, quatre solistes canadiens de réputation internationale et le magnifique chœur de l'Université américaine de Rutgers. Fête de haut ton bien digne de l'événement célébré.

Le lendemain, autre inauguration, celle de la nouvelle et splendide salle Maisonneuve, par le Théâtre de France de Barrault en collaboration avec le Théâtre du Nouveau Monde.

En présence de la Comtesse Consuelo de Saint-Exupéry on a rendu hommage à son époux le grand aviateur-poète et à son œuvre si célèbre naguère et dont on a tiré le thème général de l'Expo de Montréal.

Sans décor ni costumes, les artistes ont fait revivre à nos yeux, dans une affabulation de Jean-Louis Barrault, meneur de jeu, la vie de St-Ex. à travers ses écrits et les personnages vrais ou imaginaires qu'il y avait dépeints. Spectacle peu visuel et austère mais d'où se dégageait avec force le génie viril de l'auteur et sa noble conception de l'Homme. Au milieu des Valère, des Barrault, des Dessailly, des Paturel, nos comédiens du T. N. M., Gascon, Roux, Hoffmann, Jacques Godin et Monique Miller ont fait bonne figure et mérité les applaudissements accordés à leurs confrères de France.

Le Soulier de Satin

C'est par son théâtre que la France, premier pays à participer au Festival mondial de l'Expo de Montréal, a montré son génie créateur et les qualités de sa culture. Le Théâtre de France sous la direction Renaud-Barrault, chargé de cet honneur, a présenté deux œuvres bien représentatives de la production dramatique moderne et même actuelle: *le Soulier de Satin* du grand poète cosmique Paul Claudel et *Il faut passer par les nuages* d'un auteur considéré d'avant garde et très en demande à Paris, François Billeldoux.

Il nous est difficile d'éviter la comparaison entre *le Soulier de Satin* de Jean-Louis Barrault et celui de Jean-Louis Roux, si présent encore à notre mémoire et qui a été admiré par tous les amateurs de théâtre de Montréal. Sans complexe d'infériorité, toutefois, car si, du côté scénique, certains effets de tentures, de cordages et de lumière, imaginés par Barrault, furent fort réussis, grâce aux aménagements du Maisonneuve que le Gesù ne pouvait assurer, l'interprétation dans l'ensemble du texte difficile et très long de Claudel ne manifestait guère de grandes différences entre les deux Compagnies, toutes deux animées d'une même ardeur et d'une même probité artistiques.

J'ai, cependant, dans le rôle de Doña Prouhèze, préféré le jeu plus chaud, plus vibrant et plus intérieur de notre Monique Miller à celui de sa compagne française, Francine Bergé, qui, pourtant, jouit d'une voix plus riche, plus éclatante, presque trop parfois, surtout quand il lui

faut exprimer davantage l'intimité que la force de son caractère. Mais, bien sûr, Barrault, entouré de Gallon, Tandou, Dessailly, Simone Valère et toute sa troupe, nous a fourni un spectacle d'une incontestable qualité et une grande jouissance esthétique. Que pouvons-nous désirer de plus d'une œuvre d'art, et d'art dramatique ?

Il faut passer par les nuages

Il est intéressant de constater — et c'est un bon point pour l'originalité d'invention de Claudel — que du point de vue scénique, l'œuvre soi-disant d'avant-garde, *Il faut passer par les nuages*, de Billetdoux ne fait pas tellement plus neuf que *le Soulier*. Même contraction du temps et de l'espace, même libre fantaisie dans l'évolution de l'action qui, toutefois, dans Billetdoux, est plus confuse un long moment du premier acte, et, comme si le thème majeur de la pièce se cherchait, un peu à tâtons, d'une scène à l'autre.

Thème qui veut exprimer la soudaine découverte d'une femme sur le déclin de l'âge, de la profonde futilité de sa vie, apparemment réussie selon les normes d'appréciation du monde. Elle décide, donc, d'en changer, serait-ce au prix du malheur des siens, pas du tout préparés à assumer leurs responsabilités. Ils se perdent dans les nuages dont elle prétend se dégager pour accéder enfin à la lumière.

Ce sujet riche en possibilités et retournements, Billetdoux l'a traité avec infiniment d'ingéniosité et un grand sens dramatique et Madeleine Renaud l'a vécu — c'est le seul mot qui convienne — avec une rare intensité, surtout dans la seconde partie, et un naturel bouleversant. Madeleine Renaud est Claire Verduret-Balade, épouse, mère, chef d'entreprise, femme enfin envoûtée par le souvenir d'un amour de jeunesse qu'elle aspire, peut-être, à revivre d'une certaine façon.

Une nombreuse distribution accompagne Madeleine Renaud dans cette envolée dans les nuages dont plusieurs ne reviendront pas: Pierre Bertin, un professeur Verduret un peu gaga, second mari de Claire; les trois fils de celle-ci, Jean Dessailly, un Jeannot tiraillé entre le sexe et la dévotion qu'il utilise comme un laxatif pour se purger de ses angoisses morales, Dominique Paturel, ingénieur faible et indécis, le propre à rien Lucas de Jean-Claude Fontane. Des trois,

Dessailly incarne le personnage le plus complexe avec grande justesse de ton et vérité. Et toute une troupe de comparses qui habitent cet étrange pays où le rêve et la réalité, le passé et le présent, la comédie et le drame s'entremêlent mais sans incohérence.

Spectacle assez inhabituel pour beaucoup de spectateurs à cause d'une formule apparentée au cinéma mais plaisant et fort bien interprété.

Le Bourgeois Gentilhomme

Après deux semaines de séjour à Montréal, avant de nous quitter, Jean-Louis Barrault a transmis le flambeau du Festival mondial de l'Expo à l'équipe du Théâtre du Nouveau Monde, qui a remplacé le Théâtre de France à la salle Maisonneuve, avec *le Bourgeois Gentilhomme* de Molière.

Ce n'était là qu'une étape d'une douzaine de représentations dans le cadre de l'Expo, car le T. N. M. avait promené ce Molière — et devait continuer à le faire par la suite — dans tout le pays, à l'occasion du Centenaire de la Confédération.

Molière, on le sait, est en quelque sorte le grand favori, j'allais dire: la mascotte chanceuse, du Théâtre du Nouveau Monde. Née sous l'égide du grand comique français avec *l'Avare*, la compagnie Gascon-Roux y revient périodiquement, comme à un ami fidèle des bons comme des mauvais jours, et l'accueil que lui fait le public semble bien justifier cette estime.

Pour célébrer des événements heureux, le choix du *Bourgeois* est tout indiqué. Commandée par Louis XIV, cette comédie-ballet est un ensemble de divertissements colorés et même somptueux agrémentant une intrigue ténue et assez banale qui dépeint l'éternelle balourdise des parvenus de tous les temps. Chant, musique et danse apportent à la fête un appoint considérable et même, par moments, comme au premier acte et dans la turquerie finale, prennent une place prépondérante. La marche de l'action en est parfois ralentie au profit du spectacle pur, toujours agréable et chatoyant.

Toutefois et avant tout, *le Bourgeois Gentilhomme* c'est Monsieur Jourdain, fantoche ridicule, mordu de jouer au grand seigneur, en dépit de sa fruste éducation et de la lourdeur de ses ma-

nières, et qui accumule bourdes et gauderies comme il fait de la prose, sans le savoir. Célèbre création d'un type haut en couleur et réjouissant.

C'est à Georges Groulx que Jean Gascon, chargé de la mise en scène, a confié le rôle de Jourdain. Vétéran de l'équipe du T. N. M., Groulx a connu plusieurs succès remarquables; cette fois, il a déçu. Son jeu m'a paru manquer de chaleur, de nerf, de cette éclatante jobarderie que comporte son personnage. Trop de retenue, pas assez de cette exaltation naïve du sot bouffi de vanité extravagante qui l'aveugle. L'équilibre de la pièce en souffre au point que nous nous délectons surtout et davantage de la brouille puérile des jeunes amoureux de la pièce, Lucile et Cléonte, singés par leurs domestiques, Nicole et Covielle et délicieusement jouée par Francine Racette et Jean Perraud, Denise Pelletier et Jacques Zouvi. Un des très bons moments de la soirée, avec la scène des voyelles et, bien sûr, la folle et somptueuse investiture de M. Jourdain en grand Mamamouchi, admirablement dirigée par Jean Besré et Roland Ganamet qui s'en sont donné à cœur joie.

Donc, ce *Bourgeois Gentilhomme* n'a pas été en tout point satisfaisant sur le plan strictement dramatique mais a fourni toutefois un spectacle brillant et très plaisant à l'œil.

Le Roi Salomon et le Savetier

Quand ils gambadaient joyeusement sur le plateau du nouveau théâtre Port-Royal, à la mi-mai, les très bons comédiens du Théâtre Caméri d'Israël ne s'attendaient pas à faire la guerre moins d'un mois plus tard. Ils paraissaient plutôt heureux de vivre et de nous amuser en interprétant, en hébreu, la comédie musicale de Sammy Grone-mann, *le Roi Salomon et le Savetier*.

En effet, authentique troupe dramatique de Tel-Aviv, le Théâtre Caméri a participé aux journées de la nation d'Israël à l'Expo. Présence agréable et fort appréciée, non seulement de la colonie juive de Montréal qui a donné en force, mais aussi des amateurs du bon théâtre.

Grâce au résumé de la pièce que fournissait le programme, nous pouvions suffisamment suivre l'action générale, de péripétie en péripétie. Heureusement, car le peu d'hébreu que j'aie jamais su était passablement loin. D'ailleurs bien

des Juifs de l'assistance n'y comprenaient goutte non plus. Mais une mise en scène suggestive, le mouvement des acteurs et leur jeu expressif suppléaient à notre ignorance de la langue.

Au reste le thème n'était pas tellement nouveau ni obscur: l'idée assez saugrenue de Salomon, blasé de sa vie de roi, de faire un échange avec un savetier ivrogne qui lui ressemble comme un frère jumeau. Le roi devient savetier et le savetier, roi. On peut prévoir les situations cocasses qui en résultent pour les deux personnages, interprétés par le même acteur. Or, expérience faite, les deux compères sont bien heureux de retrouver leur première identité.

Sous la direction de Samuel Bunim, le Théâtre Caméri a fait vraiment merveille, spécialement Illy Gorlitzky, acteur complet, aussi accompli dans le chant, la mimique, la danse que dans l'interprétation opposée de ses deux personnages, Salomon et le Savetier.

Chez les femmes, Rivka Raz et surtout Yona Attari, respectivement fille du Pharaon et femme du savetier ont été excellentes. Mais je me demande si le jeu d'ensemble de toute la troupe, d'une cohésion étonnante, d'une parfaite synchronisation des mouvements, d'un élan joyeux et précis à la fois, ne mérite pas, avant tout, les plus grands éloges? Travail merveilleux de toute une équipe tendue vers un but unique: la belle réalisation d'une œuvre dramatique.

Hamlet

Depuis que le London Old Vic a perdu son nom pour devenir le *National Theatre* d'Angleterre, les prestigieux vocables « Old Vic » sont devenus la propriété du Théâtre de Bristol — lequel fut chargé de représenter John Bull au Festival de l'Expo par trois pièces du barde de Stratford-on-Avon, le poète dramatique le plus représentatif d'Albion, Shakespeare: *Hamlet*, *Measure for Measure*, *Romeo and Juliet*.

Je n'ai pu assister qu'aux deux premières, *Hamlet* qui me tient particulièrement à cœur, et *Measure for Measure* que je n'avais jamais encore vu jouer ici.

Aujourd'hui, qui veut disserter sur la tragique aventure du Prince de Danemark, Hamlet, doit se rappeler le mot célèbre de La Bruyère: « Tout a été dit... ». En effet, légions sont les commentaires sur le cas Hamlet. Ce n'est

pas le lieu d'y revenir. D'autant que la manière la plus simple de connaître Hamlet, c'est encore de voir la pièce de Shakespeare et, à travers l'interprétation des personnages par des comédiens pénétrés de l'esprit du Grand Will, comme ceux du Bristol Old Vic, d'essayer de comprendre les divers états d'âme du héros: violentes poussées vers l'action accompagnées de futilités et irritantes tergiversations, face à la tâche à accomplir: venger son père.

Hamlet est une très grande machine qu'on ne joue à peu près jamais sans coupures. Val May, le metteur en scène du Bristol Old Vic, a suivi la tradition mais a conservé l'essentiel du texte, même s'il nous a parfois déroutés en intervertissant certaines scènes, comme le fameux monologue *To be or not to be*.

Richard Pasco assumait le rôle écrasant de Hamlet, lui-même. Bonne interprétation d'ensemble, variété suffisante de tons et d'attitudes selon les situations si diverses où se trouve impliqué le personnage, avec deux ou trois sommets comme les scènes de rupture avec Ophélie ou d'explication avec sa mère, les deux seuls rôles féminins de la pièce.

Une vedette de la troupe, Barbara Leigh-Hunt jouait Ophélie. Trop raffinée et passionnée dans son jeu, elle manquait, à mon sens, de cette jeunesse naïve et spontanée, charme si émouvant de la belle et malheureuse Ophélie.

L'interprétation de la reine Gertrude par Madge Ryan ne marquait pas assez, dans sa démarche surtout, la dignité et la noblesse que comporte sa position sociale. Quant à John Franklyn Robbins, il a rendu avec assurance l'astuce et la rouerie du roi Claudius, usurpateur du trône après son assassinat du père d'Hamlet. Le Polonius de Frank Middledmass a été amusant par un mélange ingénieux de finesse matoise et de gâtisme commençant.

Par la bouche d'Hamlet, Shakespeare ridiculise certains défauts à la mode, en son temps, des comédiens officiels, amateurs d'emphase et de pathos, et dont Christopher Burgess nous donna un exemple savoureux, en premier Comédien de la troupe ambulante de passage au Château d'Elseneur.

La nombreuse distribution de la pièce, plusieurs mouvements de groupes, des scènes turbulentes, des entrées et sorties rapides nécessitent une mise en place nette et ordonnée. Val May avait prévu toutes ces difficultés et, avec l'appoint d'une équipe de comédiens bien disciplinés, les a surmontées avec

bonheur. Ainsi le tumultueux combat du dernier acte et la tuerie qui s'ensuit ont été exécutés dans un rythme tourmenté bien sûr mais aussi avec une maîtrise et une précision bien aptes à bannir toute exagération.

Measure for Measure

Measure for Measure compte parmi les comédies de Shakespeare à cause de son dénouement heureux: trois mariages terminent la pièce. Toutefois l'intrigue en est sombre et dramatique, chargée de menaces, de violences, d'injustices. Tout cela par le caprice du duc Vincentio qui décide d'abandonner, pour un temps, le pouvoir, confié à son délégué Angelo, dans le but fictif d'entreprendre un voyage en Pologne, mais reste, au contraire, dans sa ville de Vienne, caché sous la bure monacale et s'instruit secrètement des mœurs pas toujours orthodoxes de ses sujets et des nouveaux administrateurs.

Ce petit jeu dangereux entraînera, de fait, des complications diverses que le bon duc aura toutes les peines du monde à dénouer et seulement après de dures épreuves pour plusieurs, en particulier le jeune Claudio, menacé de mort pour avoir trop aimé Julietta, et sa sœur, Isabella, qui devra quitter la quiétude du cloître pour courir au secours de son frère, qu'elle ne sauvera qu'au prix de mille traverses et périls pour elle-même.

J'omets d'autres péripéties et incidents secondaires qui s'imbriquent, selon l'habitude de Shakespeare, dans l'action principale pour produire, ainsi, une image plus complète et plus colorée de la vie.

Deux influences se partagent la pièce, celle d'Angelo qui domine les deux premiers actes, celle ensuite du duc-moine. Moine au reste assez fantasque et qui montre péremptoirement — du moins dans l'interprétation que lui en donne John Franklyn Robbins — que l'habit ne fait pas le moine. Angelo, c'est Richard Pasco, froid, contenu, secret, dont l'expression des mouvements de passion qui un moment l'assaillent se perd souvent dans la vaste enceinte de l'Expo-Théâtre.

Cette fois Barbara Leigh-Hunt est bien adaptée au personnage courageux et énergique d'Isabella, pendant que Frank Barrie est un Lucio, ami de Claudio, plein d'humour et de fantaisie. S'ajoute encore, comme toujours, la

trogne de quelques joyeux drilles chargés d'amuser le parterre populaire du Globe de leurs grasses facéties et bousculades burlesques. N'oublions pas de mentionner les charmantes et fugitives silhouettes de Jane Asher (Julietta) et Georgine Anderson (Mariana) qui convoleront en presque justes noces, l'une avec le ressuscité Claudio, l'autre avec le repentant Angelo, pendant que la nonne Isabella troquera son voile de vierge du Seigneur pour celui de l'hyménée, dans les bras du valeureux Duc Vincentio...

La Muraille de Chine

Max Frisch n'est pas un inconnu à Montréal. Du moins pour les spectateurs qui fréquentent les théâtres de poche où évoluent les jeunes troupes d'amateurs, comme les Apprentis Sorciers.

Mais c'est la première fois que cet auteur d'avant-garde nous arrive de son pays natal, la Suisse, transporté dans les bagages du Centre dramatique Romand, uni au Théâtre de Carouge de Genève, qui ont représenté au théâtre Port-Royal *la Muraille de Chine*.

Comme dans ses autres pièces, Frisch, ici, se révèle un auteur engagé. Le théâtre constitue, pour lui, un véhicule de ses idées; ainsi *la Muraille de Chine*, écrite peu après la seconde guerre mondiale, est précisément un réquisitoire contre la guerre et les injustices qu'elle suscite, les malheurs qu'elle entraîne et cela par l'impuissance fatale des peuples qui la subissent. D'où la condamnation des despotes qui l'entreprennent par esprit de puissance et de domination.

Ce principe universel et de tous les temps permet à Max Frisch d'embrasser, dans l'intrigue de sa pièce, deux mille ans d'histoire, depuis la construction de la muraille de Chine, appelée la Grande Muraille, jusqu'à nos jours; de l'époque de l'empereur Wang Ti à celle d'Hitler.

Périple à travers les siècles qui ne rendra pas, pour autant, les choses plus claires. Au contraire, ces rappels incessants de temps révolus, ces chevauchées planétaires à la suite de Napoléon, Ponce Pilate, Christophe Colomb, Marie Stuart, Brutus, le Businessman en frac, Don Juan, Philippe II, pour tomber enfin dans les bras de Juliette ou Cléopâtre sont plutôt essouffants. Surtout, ce branle-bas historique nous détourne des amours inattendues de la petite princesse chinoise, Mee Lan, pour Min Ko,

la Voix du Peuple, que veut mettre à mort Wang Ti « qui a toujours raison ». L'Art est un choix. Max Frisch aurait avantage à s'en souvenir.

Courageusement — et d'ailleurs avec succès — les comédiens suisses ont réalisé cette *Muraille de Chine* dans sa version française d'Adamov et une mise en scène très colorée et vivante de Charles Apothéloz. L'œil y trouvait très agréablement son compte.

La Tragédie du roi Christophe

Des petits hommes aux yeux bridés du Céleste Empire passons aux Noirs antillais qui évoquent pour nous, au théâtre Maisonneuve, *la Tragédie du roi Christophe* que le martiniquais Aimé Césaire, chantre de sa race, a composée.

Cet épisode — entre tant d'autres — de la sanglante histoire d'Haïti raconte la fabuleuse ascension de l'esclave Henri jusqu'au trône royal, générateur d'une insupportable tyrannie suivie bientôt de la catastrophe et de la ruine.

Tragédie, oui, mais tragédie haïtienne, donc marquée de violence et de meurtres mais encore de danses et de chants accompagnés du lancinant tam-tam et qu'on a de la peine à prendre au sérieux en dépit des coups de feu et des cadavres qui n'empêchent pas les joyeuses et étourdissantes farandoles sous le brûlant soleil. Secrète et mystérieuse Afrique dont le souvenir nostalgique envahit toujours le Noir où qu'il se trouve dans le monde!

C'est la compagnie de comédiens noirs, le Toucan de Paris, qui nous a fait connaître cette étonnante tragédie. Sous les apparences d'une insouciance indolente bien haïtienne, ces acteurs jouèrent leurs rôles avec une belle précision et un entrain communicatif, et leurs voix splendides, soulignées par une diction parfaite, ajoutaient au plaisir de les voir dans leurs costumes aux brillantes couleurs. Heureuse initiative, certes, à l'occasion de l'Exposition de nous avoir révélé *la Tragédie du roi Christophe*, son auteur et ses interprètes talentueux et sympathiques.

La Poudre aux yeux

Le Festival mondial de l'Expo, c'est naturel, sollicite impérieusement l'inté-

rêt des citoyens de la ville comme des touristes qui nous visitent. La place laissée aux manifestations du théâtre local en est forcément réduite. Toutefois, avant de participer, à son tour, au Festival, le Rideau Vert a d'abord terminé sa saison coutumière. Labiche s'en est chargé avec sa courte comédie en deux actes *la Poudre aux yeux* que Gérard Poirier a mis en scène au Stella.

La Poudre aux yeux n'est pas la pièce la plus célèbre ni la plus drôle de Labiche. Œuvre d'un ton léger et passablement moralisateur, elle dessine d'un crayon peu appuyé la puérilité de bons bourgeois qui s'essayaient au jeu ridicule de parvenus, sans en avoir les moyens, en jetant de la poudre aux yeux des gens. De la surenchère dans l'esbrouffe. Naturellement, les épouses lancent le jeu; les maris payent. Jusqu'à ce que les coffres-forts menacent d'éclater et que le bon sens du vieil oncle Robert vienne rapplomber les esprits en folie.

Un texte facile, des couplets amusants de Gérard Poirier, une jolie musique d'André Gagnon, des costumes fantaisistes de François Barbeau, des décors de peu d'originalité de Rajotte et Benoît Marleau, impayable Maître d'hôtel, voilà *la Poudre aux Yeux*, dernier et honnête spectacle du Rideau Vert, au Stella.

Le Knack

Il faudrait tout de même qu'on ne nous prenne pas tous pour des oies. C'est la réflexion que je me faisais en essayant de m'amuser du *Knack* d'Ann Jellicoe, représenté sur la scène du Théâtre de Quat'Sous.

Un topo du programme nous annonce que *le Knack* est « la plus inattendue, la plus drôle, la plus excentrique des comédies de ces derniers temps ». Démonter et remonter dix fois un lit de fer, badiageonner à tort et à travers un mur blanc de peinture noire, sortir et rentrer d'une pièce par la fenêtre, se coiffer d'un grand sac de papier et tenter de rugir comme un lion, c'est sûrement étonnant, et excentrique mais drôle, non. C'est du moins la vive impression qui ressortait des réactions — ou plutôt du manque de réaction — de la vingtaine de spectateurs qui m'entouraient, malgré les efforts inouïs des acteurs qui s'esquintaient à nous arracher un sourire.

On prétend que *le Knack* a remporté un beau succès à Londres. Si le « comique insolite, ambigu » de cette pièce plaît aux Londoniens qu'on la leur renvoie au plus tôt et que grand bien leur fasse!

AU FIL DU MOIS

Expo 67 : des réalités visibles aux invisibles...

Pendant qu'autour du Pavillon chrétien la dispute se poursuit, louant sa franchise, la modernité de son langage, ou déplorant la timidité de son affirmation du Christ, l'absence d'un lieu de prière, etc., — un Noir me confiait qu'il eût souhaité une église en chacune des quatre sections de l'Expo — il faut reconnaître que l'honnêteté et le sérieux de la présentation des grands thèmes sur l'Homme préparent la rencontre de Dieu.

Comment n'y point songer, par exemple, devant la merveille de la Cellule, dont la maquette géante nous rend sensibles la complexité, les propriétés, la multiplication à l'infini, elle en qui toute vie sur la terre s'élabore, se différencie et s'élève jusqu'à nous en qui elle culmine dans la pensée et l'amour? Les microscopes à deux pas ajoutent le choc de l'expérience découvrant sous nos yeux, dans leur goutte d'eau, ces masses d'unicellulaires qui frétille. Le cerveau géant achève l'exposé car en lui se noue et se dénoue le réseau infini de nos échanges nerveux, sensoriels ou moteurs. Nous sommes très fiers à juste titre de nos ordinateurs, de ces savants outils auxquels l'homme incorpore son astuce, ses fantaisies, ses vœux. Devant le cerveau de l'homme, ils reprennent leur taille modeste. Ils dominent un petit champ, restreint, particulier; lui, ordonne le champ entier de nos échanges internes et celui, plus incommensurable encore, de nos échanges avec le monde entier qui nous interpelle et qu'à notre tour nous interpellons.

De même, si nous sommes éblouis par les prouesses de nos cosmonautes, quelques vitrines nous rappellent l'immense espace qu'ils abordent et ses routes invisibles. L'ordre y est absolu, les lois précises et scrupuleusement gardées, si bien que nous pouvons en toute sûreté, pour ce qui est d'elles, nous embarquer pour le voyage. Nous descendrons sur la Lune en 1970 ou 1972 (?). Après la Lune viendront les autres planètes si le cœur nous en dit. Notre exploration de l'espace sera encore bien courte, même si nous pouvions aller jusqu'au Soleil sans nous y brûler. L'eussions-nous atteint, après

toutes les planètes qu'il charrie, que nous serions, pour ainsi dire, introuvables dans la poussière d'étoiles — des millions — que forme notre galaxie. Une vitrine nous figure cette galaxie: trouvez-y le Soleil si vous le pouvez...

De tous côtés des abîmes nous sollicitent et nous émerveillent: monde sous-marin du silence et de la nuit, habité de plantes, de poissons de toutes formes et de toutes tailles: géants redoutables ou gracieux nageurs colorés, signalés comme des soieries ou des bijoux.

Avez-vous visité « le pôle Nord »? Il est terrifiant pour l'homme d'y habiter, cependant que l'ours blanc, comme le phoque ou les pingouins, y flâne, y folâtre et nous invite à leur fête.

Partout un monde incroyablement riche et beau nous fait signe. Il y a des taches, des laideurs, souvent notre œuvre et la trace de nos pas. La Terre est un Habitat magnifique, splendide, qui n'a point d'âge, dirait-on, car chaque année elle refait sa toilette et lance les modes. Le vieux scribe de la Genèse, s'il la revoyait par nos yeux, écrirait sûrement du même souffle que jadis:

« Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Cela était très bon. » (Gen. I, 31.)

Georges ROBITAILLE.

Deux cents étudiants en théologie réfléchissent sur les transformations du milieu québécois

Du 29 mai au 9 juin, se tenait à l'École Forestière de Duchesnay, près de Québec, une session de sociologie à l'intention des étudiants des Grands Séminaires de Chicoutimi, Rimouski, Trois-Rivières et Québec, auxquels s'étaient joints des scolastiques de quelques communautés religieuses.

Pendant quinze jours, près de deux cents futurs prêtres examinèrent les problèmes sociaux et pastoraux que pose à notre milieu le passage d'une société de type traditionnel à une civilisation technologique et industrielle. Après un exposé général sur la question, des conférences et des discussions de

groupes permirent d'envisager celle-ci sous ses divers aspects. Une simple énumération des sujets abordés manifeste la richesse du programme suivi: développement économique et industriel, syndicalisme et changement social, organisation sociale, culture de masse et loisirs, vie politique, éducation et monde scolaire, famille, paroisse, Église et structures sociales, mouvement religieux et conduites religieuses, le prêtre dans le monde d'aujourd'hui, tendances et organisation de la pastorale diocésaine.

La mise au point et l'exécution de ce vaste programme furent confiées au Centre de Recherches en Sociologie Religieuse de l'Université Laval. En plus des membres de son équipe composée de M. l'abbé François Routhier, directeur, de M. Raymond Lemieux, du P. Jean-Paul Rouleau, S. J., et de M. l'abbé Roland Doyon, le Centre fit appel à des spécialistes de Québec et de Montréal pour traiter certains sujets particuliers. Mentionnons entre autres, Messieurs Fernand Dumont, Gérald Fortin et Gérard Bergeron, le Père Jean-Paul Montminy, O. P., et M. l'abbé Gérard Dion, de la Faculté des Sciences Sociales de l'Université Laval, M. le Chanoine Jacques Grand'Maison et M. l'abbé Bernard Poisson, de l'Université de Montréal. Une quinzaine de moniteurs spécialisés animaient un nombre égal de groupes de discussion formés au début de la rencontre.

De cette session, il ressort qu'un important travail d'initiation du clergé aux sciences humaines de même qu'un immense effort de réflexion théologique sur les problèmes de vie du milieu s'avèrent d'une urgente nécessité pour permettre aux prêtres de répondre adéquatement aux problèmes pastoraux qui se posent à eux aujourd'hui. Peut-être par ces moyens évitera-t-on que se creuse un fossé qui pourrait à la longue devenir infranchissable entre l'Église-institution et de larges tranches du peuple de Dieu aux prises avec des situations de vie quotidienne sans cesse plus complexes.

La session qui s'est terminée au début de juin a permis à un nombre important d'étudiants en théologie de se familiariser avec des réalités aussi étrangères à la théologie déductive classique que le développement, la planification, l'industrialisation, la technologie, la rationalité,

l'organisation sociale, la personnalisation, la culture de masse, l'organisation scolaire, les difficultés de la paroisse, le statut du prêtre, etc. Elle a été aussi une occasion pour de futurs prêtres de régions différentes de vivre ensemble une expérience de fraternité profondément enrichissante. Voilà un autre résultat digne de mention. Entreprise sous l'égide de la Faculté de Théologie de l'Université Laval, avec l'approbation des autorités des Grands Séminaires et des communautés religieuses concernées, elle s'inscrivait dans le cadre de l'année académique qui s'achève. Comment ne pas voir, dans cette place de plus en plus grande accordée aux sciences humaines dans l'enseignement des grands séminaires et des scolasticats, un signe d'espoir pour l'Église du Québec? Il est à souhaiter que de semblables initiatives se multiplient dans d'autres régions du Canada français comme dans l'Est du Québec.

Jean-Paul ROULEAU.

Québec.

Colloque sur la Nouvelle Critique

Serge Doubrovsky est l'auteur de l'un des meilleurs ouvrages publiés sur la *Nouvelle Critique*. Lors de son passage à Montréal, on organisa « une table ronde » autour de ce critique déjà célèbre. Y participaient: MM. Gilles Marcotte, Pierre de Grandpré et Yves Berger. A peine Doubrovsky eut-il le temps de donner un aperçu sur l'historique du débat qui se poursuit à Paris entre les critiques littéraires, que les autres membres de cette « table ronde » furent invités à exprimer leurs opinions sur la *Nouvelle Critique*. M. Gilles Marcotte, tout en reconnaissant être sympathique à ces méthodologies nouvelles, fit remarquer la difficulté que rencontre un journaliste à les employer dans ses chroniques hebdomadaires: le grand public serait trop dérouté et n'y verrait goutte. M. Pierre de Grandpré admit que l'on puisse avoir recours à pareils instruments, mais il lui semble qu'ils ne conduisent que jusqu'au seuil de la critique littéraire, où l'intuition demeure irremplaçable: la critique humaniste (mais non impressionniste à la Lemaître) n'est pas encore morte. M. Yves Berger fut l'adversaire le plus redoutable et le plus tenace: il ne peut admettre les théorèmes de base de Roland Barthes en matière de critique littéraire. S'inspirer du postulat déjà partout cité de Jacques Lacan: je pense où je ne suis pas, je suis où je ne pense pas, et en faire

la clé des œuvres littéraires paraît à M. Berger relever d'une fantaisie inacceptable.

Doubrovsky se défendit tant bien que mal, dans le peu de temps mis à sa disposition, contre toutes ces attaques. Ce qui me surprit le plus dans ses affirmations, ce fut sa méfiance à l'endroit du « structuralisme »: il cita évidemment la sociologie marxiste de Goldmann et la psychanalyse soit de Maury soit de Lacan; mais il ne fit qu'une très brève allusion, d'ailleurs bien évasive, à l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss et, surtout, passa sous silence la linguistique structurale dont s'inspirent certains auteurs, et non des moindres, dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'écriture. La réaction du public me parut en être une, sinon d'ennui, du moins d'indifférence...

Je m'explique assez mal ce manque d'intérêt, à un tournant de la pensée occidentale, alors même qu'un Marshall McLuhan et qu'un George Steiner nous rappellent avec lucidité et grande érudition combien la chose littéraire change, évolue, est déjà peut-être en péril, à la veille d'être supplantée par des moyens, beaucoup plus directs et immédiats et puissants, d'information culturelle au sein même du grand public de demain.

Fernand DORAIS.

Saint-Jérôme.

La famille dans le monde moderne

Rien ne démontre mieux la vitalité des Foyers Notre-Dame que la réponse réaliste et enthousiaste du millier d'époux venus à leur 8^e congrès national, à l'Université de Montréal.

Trait dominant: il s'y est accompli un effort vigoureux pour situer et adapter la famille chrétienne dans le monde moderne. A côté d'exposés solides et nuancés, des panels, des forums et des ateliers de travail ramenaient les participants au plan des réalités quotidiennes et leur faisaient apprécier les situations concrètes de la vie.

Aucun aspect ne fut négligé; le couple, les enfants, les relations de la famille avec la société, l'État et l'Église furent abordés avec optimisme et sérénité, mais en même temps avec le sérieux que réclame l'envergure des problèmes familiaux.

La famille dans la civilisation urbaine actuelle doit, c'est un fait certain, inventer un style de vie humain et chrétien,

lui permettant d'épanouir les personnes qui la composent et de jouer pleinement son rôle dans la société et dans l'Église. Les influences dépersonnalisantes menacent de l'affaiblir et de la désintégrer. Mais la famille, croyons-nous, par sa puissance de rebondissement, sera capable de se redresser et de s'ajuster aux conditions de la vie moderne. Cette famille nouveau-type différera de la famille d'autrefois; elle possédera toutefois son dynamisme, sa motivation et sa finalité.

Un autre trait du congrès qui nous a frappé, c'est l'insistance avec laquelle les participants ont recommandé le dialogue: dialogue du couple, des parents avec les enfants, de la famille avec les autres éléments de la société. A ce propos, nous avons particulièrement goûté les ateliers de travail consacrés à l'adolescence.

Qu'il s'agisse de liberté et de responsabilité du couple, de législation plus familiale, d'adaptation à la pensée post-conciliaire de l'Église, les Foyers Notre-Dame, dans leur congrès, ont prouvé qu'il y a moyen de poser des jalons et d'ouvrir des voies nouvelles à une spiritualité, une psychologie, une sociologie familiales vraiment fécondes. Nous nous prenons à souhaiter pour les familles un mouvement analogue aux mouvements ouvriers, de sorte que les Foyers Notre-Dame, avec d'autres organismes familiaux, créent un courant puissant qui assurera la survie de la famille et son rayonnement bienfaisant dans notre peuple, dans le monde et dans l'Église.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Épargnez
tout en protégeant les vôtres
avec un plan de

La Saubegarde

COMPAGNIE
D'ASSURANCE
SUR LA VIE

Siège social : Montréal

Les livres

Théologie

GRUPE LYONNAIS D'ÉTUDES MÉDICALES:
La Mort et l'Homme du XX^e siècle.
Coll. « Convergences ». — Paris (25,
rue Saint-Sulpice), Éditions Spes, 1965,
237 pp., 20 cm. Prix: \$3.85 (chez Fides).

DÉMOGRAPHIE, médecine, psychologie philosophique, sociologie, droit, théologie prêtent ici leur concours pour élucider les divers aspects de la mort. Le Dr Wertheimer attribue à l'arrêt non du cœur, mais du système nerveux central la cessation définitive et sans appel de la vie humaine (pp. 57-58). J.-M. Arnion expose l'évolution du taux de mortalité et d'assurance vitale au cours des siècles. Le sentiment de la mort, grâce à une analyse fouillée du professeur Guillaumin, nous apparaît précoce chez l'enfant, général chez l'adulte (même quand il crâne), lié à l'angoisse et susceptible de sublimation, puis de transfiguration par la foi chrétienne. Le juriste M. Colin charge peut-être les attitudes de la société envers le condamné à mort pour mieux soutenir sa thèse, impressionnante, sur l'immoralité de la peine capitale (142). Érudite, sérieux avec un humour exquis, Folliet décrit les réactions et coutumes humaines devant le deuil, émouvant ou non, après un *trépas*, mot démodé, affirme-t-il « pour excès de noblesse » (154). M. Broussole dresse un bilan terrifiant des deux dernières guerres mondiales et calcule les ruines qu'entraînerait l'usage des armes nucléaires d'aujourd'hui. Pour finir, le P. Martelet montre que la mort, phénomène naturel, rendu angoissant par le péché qui a détruit l'harmonie première, peut redevenir un passage libérateur par la vertu de la foi en la résurrection du Christ, modèle et gage de la nôtre. On n'a jamais l'impression de perdre son temps lorsqu'on lit un recueil de la collection « Convergences »; et, je le note avec plaisir, le volume consacré à la mort évite la plupart des négligences qui déparaient les volumes précédents.

Joseph D'ANJOU.

E. SCHILLEBEECKX, O. P.: **Dieu et l'Homme.** « Approches théologiques », 2. — Bruxelles (40, av. de la Renaissance), Éditions du Cep, 1965, 272 pp., 20 cm. Prix: \$6.75.

NON MOINS SOLIDE que le tome I de la série projetée par l'A. (voir *Relations*, décembre 1966, p. 348), le tome II traite, sous divers aspects, le problème de l'humanisme véritable. L'A. va au fond des choses et cherche les perspectives qui, sans compromis, permettent un dialogue entre un certain athéisme et l'affirmation de Dieu, entre la sécularité et la vie de foi, entre le progrès temporel des « mondains » et l'espérance eschatologique des « saints ». L'athéisme, l'humanisme terrestre, la morale de situation forcent le catholique à purifier sa pensée et sa conduite, de manière que l'incroyant ne bute pas sur une caricature du dogme et de la morale et perde toute raison de rejeter l'Eglise. Il faut lire le long chapitre V de *Dieu et l'Homme*, qui analyse discute et dépasse le livre de Robinson, *Honest to God*, pour apprécier la faculté d'accueil de l'A., sa pénétration psycholo-

gique, sa sûreté doctrinale. Le leitmotiv qui développe le recueil (car il s'agit encore d'articles réunis en un volume) rappelle à la personne humaine son caractère transcendant au sein de la nature et, de ce fait, son ouverture au Tiers transcendant, l'Amour personnel qui invite à désirer, puis à vivre, par grâce, une intersubjectivité amoureuse avec Dieu, par la médiation de Jésus, Fils et sacrement du Père, et par celle de l'Eglise, sacrement de Jésus. On n'évacue pas ainsi la nature, l'humanisme, la sécularité, la technique; on leur donne tout leur sens et leur prix. On n'isole pas le chrétien; on le pousse à l'adoration et du Créateur et du Sauveur, à l'épanouissement de la grâce greffée sur la nature, au rayonnement de la sainteté dans les œuvres « profanes » mêmes. On n'oublie pas que « passe la figure de ce monde » et que, pour maintenir cette vérité en évidence, des hommes et des femmes doivent mener déjà, par la pure contemplation de Dieu et la consécration de soi, une vie transmondaine. De nos jours, les normes objectives que formulent la réflexion philosophique et la révélation requièrent un surcroît de créativité morale: les catholiques ont à en donner l'exemple, s'ils veulent rester fidèles à Dieu et résoudre les problèmes soulevés par les situations du temps présent. La traduction de *Dieu et l'Homme* a la même remarquable clarté et les mêmes détestables défauts que celle du tome précédent. Il y a des nuances qu'on souhaiterait de trouver dans le texte (pp. 16, 20, 37, 56, 67, 239); mais cette lacune paraît sans gravité, compte tenu de l'austérité de l'ouvrage, auquel s'intéresseront des lecteurs avertis.

Joseph D'ANJOU.

Florent GABORIAU, ptre: **Dieu pour le monde. Ouvertures.** « Nouvelle initiation philosophique », t. 6. — Tournai (Montréal, 306 est, rue Sherbrooke), Casterman, 1966, 534 pp., 22 cm. Prix: 345 fr. b.

DERNIER TOME de la phénoménologie et de la métaphysique de l'existence, qui, dans la « Nouvelle initiation philosophique », dirigée par l'A., doit se continuer par une Logique, une Ethique, une Esthétique, une Politique et un Lexique, confiés à divers auteurs, *Dieu pour le monde* constitue une pièce magistrale. On y lit d'abord une quasi-apologie de l'athéisme, par réfutation soit des polythéismes, soit des monothéismes mal fondés, comme ceux de Blondel et de Teilhard; suit une démonstration, par les cinq voies thomistes, de la nécessité existentielle d'un « Non-Monde » appelé Dieu; après quoi, l'A. offre des variations pour approfondir ses deux thèmes et présente, sous divers angles, une illustration de sa méthode (celle du doute universel réel) et une approximation philosophique de la connaissance de l'être de Dieu; puis, il résume certaines critiques publiées contre son œuvre; enfin, il signale les lacunes de l'enseignement philosophique du demi-siècle passé; l'ouvrage se termine sur un hymne à l'adresse de l'Existant, objet de la quête intellectuelle, découvert au terme d'un itinéraire long et difficile, Créateur sans qui rien ne subsiste réellement. Le

mérite de la construction monumentale de l'A. réside non seulement dans la rigueur de sa méthode et son acharnement à poursuivre l'être comme existant, mais dans son analyse profonde de la substance. Faute d'une métaphysique de la substance, toutes les philosophies et la scolastique même, en dehors de saint Thomas, ou bien se gavent de postulats ou bien restent en deçà des exigences de l'esprit. Je pense toutefois que l'A. fait la partie trop belle et trop facile à l'athéisme. Camus, par exemple (pour abréger), a raison de rejeter les théismes insuffisamment justifiés; et l'A. a raison de reprocher aux catholiques de n'avoir pas rendu compte de leur foi aux yeux de Camus. Mais, assez intelligent pour voir les failles de preuves qui ne prouvent pas et obsédé par le problème de Dieu, Camus ne pouvait excuser sa révolte stérile, son humanisme qui ne débouche pas, son acceptation (absurde) de l'absurde. De plus, si l'athée peut bâtir une morale, il ne parvient jamais à élaborer la morale humaine; car ou bien il nie notre communauté de nature, ou bien il fixe un fondement arbitraire ou despotique à l'obligation. Malgré ces réserves, je recommande *Dieu pour le monde*, avec les cinq tomes précédents (voir *Relations*, juill. 1966, p. 222), comme la synthèse de métaphysique la plus vigoureuse et la plus satisfaisante de notre temps.

Joseph D'ANJOU.

Robert CLAUDE, S. J.: **2000 ans après.** L'Evangile commenté aux jeunes, 2^e volume. — Collection « Adolescent, qui es-tu? » Série Spiritualité. — Tournai, Casterman, 1966, 204 pp., 17 cm.

NOUS AVONS DÉJÀ SIGNALÉ dans un compte-rendu précédent (*Relations*, 1962, avril, p. 110) les qualités de ces méditations d'évangile destinées aux jeunes. La manière n'a point changé: l'A. cite quelques versets d'évangile, en fait un commentaire adapté à la mentalité des jeunes et poursuit ainsi jusqu'à la fin du chapitre qui se clôt par une méditation ou réflexion ou prière plus formelle. Dans ce deuxième tome, l'A. expose certains aspects de la vie publique, s'attarde à la Passion du Christ et termine par des scènes après la résurrection. Excellente introduction à l'esprit des évangiles et judicieuse initiation à la prière méditée. Nous souhaitons que cet ouvrage se répande chez les jeunes, à qui il fera grand bien.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

Pastorale

Joseph-André JUNGSMANN, S. J.: **Tradition liturgique et problèmes actuels de pastorale.** — Le Puy et Lyon, Xavier Mappus, 1962, 350 pp., 23 cm.

ARTICLES DIVERS, consacrés presque exclusivement à des questions d'histoire de la liturgie, rassemblés de façon plutôt fortuite et coiffés d'un titre somme toute trompeur — malgré ce que prétend l'A., dans la préface de l'ouvrage.

Ouvrage réservé aux spécialistes; sauf peut-être les articles moins techniques de la dernière partie, parfois susceptibles d'intéresser les pasteurs malgré leur perspective encore fondamentalement historique.

Guy BOURGEAULT.

Facultés S. J.,
Montréal.

Bernard HÄRING, Lilly ZARNCKE, Georges HANSEMAN: **Pédagogie de la Confession.** Problèmes et solutions. — Collection « Pastorale ». — Mulhouse, Éditions Salvator, 1966, 140 pp., 18,5 cm.

LORS D'UNE SESSION CATÉCHÉTIQUE tenue à Graz (Autriche), les trois rapporteurs étudièrent avec profondeur le difficile problème de la formation de la conscience ainsi que celui de l'initiation pratique au sacrement de pénitence, le P. Häring développant surtout l'aspect théologique, Lilly Zarncke l'aspect psychologique et G. Hansemann l'aspect pédagogique proprement dit. Chacun des exposés complète l'autre, et de l'ensemble se dégage une synthèse qui tient compte de tous les contours du problème. Ce qui nous frappe, c'est que les adultes, trop souvent, concourent plus à déformer la conscience des enfants qu'à la former sainement et donnent du sacrement de pénitence une physionomie incomplète, beaucoup trop rattachée à l'Ancien Testament et oublieuse de la morale du Christ, en particulier, du grand commandement de la charité, de la perfection. Prêtres et catéchistes puiseront dans ce volume d'utiles conseils pour leur ministère pastoral ou pour l'initiation catéchétique au sacrement de la pénitence. Les derniers chapitres font écho à une polémique sur la préparation à la première confession: la solution proposée est équilibrée; elle n'écarte pas complètement le Décalogue, mais l'intègre dans la pédagogie néo-testamentaire.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

UNE ÉQUIPE DES FILS DE LA CHARITÉ: **L'Équipe sacerdotale.** — Collection « Recherches pastorales », n° 19. — Paris, Éditions Fleurus, 1966, 216 pp., 20 cm.

DANS LEUR ENSEMBLE, ces témoignages — où se recoupent les mêmes lignes de force — sont tout le contraire d'un exposé théorique, bâti dans l'abstrait; ils rapportent une expérience spirituelle et pastorale vécue en profondeur. Une conclusion assez nette s'en dégage: la vie d'équipe sacerdotale renforce d'une part la vie religieuse communautaire, elle permet (aux Fils de la Charité dont il s'agit ici) de vivre intensément les vœux de religion, spécialement la pauvreté, et aussi les vertus théologales, en particulier la charité. D'autre part, l'équipe sacerdotale assure une efficacité singulière au ministère pastoral, en apportant cohésion, réalisme et dynamisme spirituel. Les AA., dans leurs témoignages, traitent des divers aspects de la vie d'équipe sacerdotale: le rôle du curé comme chef d'équipe, la place de la révision de vie et de l'oraison, la fonction de la session de septembre, le mécanisme des réunions régulières, la préparation des sermons, la nécessité de l'attention, de l'ouverture aux autres, du respect des personnes, de la franchise, de la détente, de la joie commune, etc... Cette expérience des Fils de la charité nous donne plus d'une leçon: elle nous apprend

à sortir de notre individualisme, à faire de la vie d'équipe plus qu'une technique: une mystique spirituelle qui anime la pastorale et la rend adaptée aux besoins évangéliques du monde contemporain.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

Francis CONNAN, Jean-Louis BARREAU: **Demain, la Paroisse.** — Paris, Éditions du Seuil, 1966, 128 pp., 18,5 cm.

CET ESSAI DE PROSPECTIVE en ce qui concerne la paroisse dans le monde d'aujourd'hui et de demain ne veut pas être une prise de position officielle, mais plutôt une piste de recherche qu'on pourra discuter. Sans contester que la paroisse territoriale, et ses dimensions restreintes, a fait des efforts remarquables pour s'adapter au contexte sociologique actuel, les AA. croient qu'elle n'est pas la formule idéale de l'avenir. Ils proposent une supra-paroisse avec des églises-relais, qui répondrait mieux aux besoins du milieu urbain et, surtout, rassemblerait tous les artisans de la pastorale, prêtres ou laïcs, chargés de l'apostolat des milieux ou de la pastorale sacramentelle. On éviterait ainsi le divorce entre les deux clergés, celui des paroisses territoriales et celui de l'apostolat spécialisé (aumôniers des mouvements, des écoles et des hôpitaux). On unifierait aussi trois fonctions essentielles de l'Eglise: paroisse, action catholique et mission. Nous doutons qu'une telle formule puisse être adoptée actuellement au Canada français; dans vingt ou trente ans ou même plus tôt, la question pourra se poser à nous comme elle se pose aujourd'hui aux Français. Les AA. nous ont rendu service en nous éveillant à un problème capital de la pastorale contemporaine.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

Claude JEAN-NESMY: **La parole aux laïcs.** Enquête sur la réforme de la messe. Coll. « L'esprit liturgique ». — Paris, Éditions du Cerf, 1966, 223 pp., 18 cm.

CETTE ENQUÊTE « sur la réforme de la messe » comprend deux parties. Une partie générale: liturgie en français, problèmes des chants, gestes et rites, participation active et recueillement. Une seconde partie spéciale: la collaboration des prêtres et des laïcs dans l'animation liturgique et dans le choix des thèmes de prédication, la question de la messe, prière intime et communautaire.

De ces réponses subjectives à une enquête éminemment objective, ressortent les conclusions suivantes: 1) tous s'accordent à reconnaître l'urgence d'un renouveau de la liturgie séculaire et l'action bienfaisante du Concile dans le remède qu'il apporte; 2) ces transformations et ces adaptations prendront plus de temps qu'on ne croie, car tout dépend de l'intensité de l'action des prêtres et des laïcs; 3) la confusion règne actuellement dans tous les milieux de formation liturgique et vient, d'une part, de l'application précipitée de ces nouvelles formules faites sans que les esprits aient été préparés, et de l'insuffisance des instruments de travail; d'autre part, elle vient de la méthode employée: on a procédé par miettes, additions ou soustractions continues avec des missels de fortune fort mal conçus, au point qu'on a créé des tâtonnements regrettables, des critiques justifiées, des découragements

compréhensibles ou des inerties dommageables et difficiles à remuer.

Il ressort de cette enquête que le renouveau liturgique aurait pu être mieux lancé, qu'il a été timidement dirigé et accepté diversement, au détriment de la liturgie elle-même. Pour discutable qu'elle demeure, l'enquête a le mérite d'avoir fait connaître les pensées et les sentiments intimes des laïcs; ils forment, après tout, le gros contingent de l'Eglise.

Wilfrid GIROUARD.

Maison Bellarmine,
Montréal.

EN COLLABORATION: **Jalons de pastorale scolaire.** Etudes et éléments de réflexion. — Montréal, Beauchemin, 1967, 352 pp., 17,5 cm.

LE PROBLÈME DE LA PASTORALE SCOLAIRE est un des plus aigus du monde de l'éducation au Québec. Il est réconfortant de voir des équipes, réunissant plus de cinquante-cinq participants, mettre en commun leurs recherches. Ils ne prétendent pas résoudre tous les problèmes; du moins ont-ils le mérite de les poser avec les perspectives et les dimensions qu'il faut. De plus, des lignes de convergence se dessinent, même si, dans les détails, les opinions sont parfois divergentes. Par exemple, tous semblent s'accorder sur la nécessité de l'école chrétienne dans notre milieu québécois; ils en définissent la nature et les modalités. De même, la pastorale prend un visage plus en relief après la lecture de cet ouvrage. On en saisit la richesse, mais aussi la complexité. Le livre se divise en deux parties: la première contient des études entreprises par des individus en particulier. Certaines de ces études sont vigoureuses et remarquables. La deuxième partie réunit des tables rondes; il ne faudra pas se surprendre de ce que les problèmes y soient effleurés et plutôt soulevés que résolus. L'ensemble présente un intérêt de premier ordre pour tous ceux qui exercent une charge dans le monde scolaire. Les parents eux-mêmes gagneront à prendre connaissance de ces recherches. Cette saine réaction de nos éducateurs donne espoir et confiance. « Qui cherche trouvera. » Espérons que ces travaux se poursuivront encore plus avant et préciseront les voies excellentes dans lesquelles les responsables de la pastorale scolaire ont décidé de s'engager.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

Gérard LABROSSE, S. J.: **Les Ombres et les lumières de l'amour.** Entretiens sur le mariage et le célibat. En collaboration avec Jeanne DESNOYERS et Suzanne GERMAIN-CADOTTE. — Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 159 pp., 19,5 cm.

VOILÀ UN PETIT VOLUME que l'on referme avec une vive satisfaction car, sous la forme d'entretiens, de lettres ou de journal, un orienteur d'expérience nous présente les conseils qu'il adresse à des époux unis, séparés ou divorcés, à des célibataires ou fiancés, selon leur situation présente, passée ou future. Notamment dans les derniers chapitres, nous y avons trouvé beaucoup de bonhomie et de sagesse, fruits d'une pensée chrétienne accueillante, qui n'oublie point le péché originel ni les exigences de la maîtrise de soi et de la sublimation.

Notre satisfaction serait complète s'il n'y avait ici et là défaillance. Faute de

nuance, certains avancés pourront sembler surenchère de l'union sexuelle (pp. 30, 34). Saint Paul estimait que les époux feraient bien parfois, d'un commun accord, d'y renoncer pour vaquer à la prière (I Cor., 7, 4). Illusoire aussi n'est paraît l'espoir d'un second mariage fondé sur le propos de Mgr Zoghby au Concile. A-t-on oublié la réponse que lui fit le cardinal Journet? (Cf. *Documentation catholique*, 19 juin 1966, col. 1075-1093.) Enfin je ne garantirais pas que c'est « vers la lumière » que chemine l'épouse séparée qui croit refaire sa vie affective, en acceptant l'amour, spirituel à ce qu'elle prétend, d'un autre conjoint victime d'une semblable situation. N'est-elle pas engagée plutôt et de plus en plus dans la voie de la tension et du refoulement? L'épouse divorcée paraît avoir retrouvé Dieu de façon plus authentique.

Georges ROBITAILLE.

Paul GRIÉGER, F. S. C.: **Directoire des Vocations de Jeunes.** — Montréal, les Éditions Lidec, 1966, 108 pp., 21 cm.

COMME DANS TOUT DIRECTOIRE, l'A., en un langage clair et ramassé, a su, spécialement à l'intention des supérieurs et des responsables de la formation des jeunes appelés à la vocation religieuse, exposer les principes généraux qui permettront à cette formation de s'adapter aux conditions actuelles de l'Église. Sans cesse, l'A. suggère qu'on mette en valeur non seulement les richesses surnaturelles, mais aussi les ressources humaines des jeunes. De chaque étape (discernement et préparation des vocations, pré-postulat, noviciat et scolasticat) il étudie le but spécifique et les exigences particulières. Conscient de l'*aggiornamento* tel que le décret *Perfectae Caritatis* l'a précisé et que doivent l'apporter les instituts à la formation de leurs sujets, l'A. demeure également fidèle aux valeurs permanentes et à l'idéal évangélique qui eux ne sauraient passer.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

Docteur François BERNARD: **Limitation ou régulation des naissances?** Comment s'aimer sans pilule. — Paris, Les Éditions ouvrières, 1966, 86 pp., 18 cm.

CET OPUSCULE est formé de l'essentiel d'exposés faits à des jeunes fiancés en sessions de préparation au mariage et à des jeunes époux venus se renseigner sur les problèmes de leur nouvelle vie. Exposé succinct et cependant assez large pour embrasser les principaux problèmes de la vie conjugale. Ce qui plaît, c'est la fermeté de la doctrine — fidèle à l'enseignement de l'Église, — son équilibre et le sens de l'humain.

Georges ROBITAILLE.

EN COLLABORATION: **Rassemblés dans l'amour.** Initiation chrétienne des enfants de 8 à 9 ans. — Québec, L'Action Sociale Limitée, 1966; Livre de l'enfant, 160 pp., 23 cm; Guide du maître, 384 pp., 22,5 cm.

L'OFFICE PROVINCIAL CATÉCHISTIQUE a complété son mandat en ce qui concerne la préparation des manuels de catéchisme au premier cycle des études primaires. Le catéchisme de troisième année poursuit l'initiation chrétienne commencée dans les deux premières années du cours. Tout en faisant encore appel à la capacité d'intériorisation de l'enfant, il utilise un

nouveau moyen pédagogique, en exploitant le système d'équipe. Le contenu doctrinal est sensiblement le même que dans les manuels précédents, sauf qu'il y a insistance sur l'Église, communauté d'amour. Poursuivant également l'excellent travail amorcé entre les professeurs et les parents, le manuel de troisième année engage les parents dans une collaboration encore plus profonde. La vie même de la famille est mise en question et un nouveau style de vie chrétienne est proposé. Le Guide du maître possède les mêmes qualités de méthode et de clarté, notées dans les guides antérieurs. Sans produire l'effet de choc qu'avait eu le manuel de première année, celui de troisième année poursuit dans la même voie et complète harmonieusement l'initiation chrétienne entreprise chez l'enfant de sept ans.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

Rassemblés dans l'amour. — Disque pour le catéchisme de troisième année. Maîtrise de la cathédrale de Trois-Rivières. Direction: Claude Thompson, ptre; à l'orgue: Marcel Thompson. — Cap-de-la-Madeleine, Éditions RM, RM 36602, 33 t., 12", monaural.

LE MÉRITE de ce disque n'est pas seulement de mettre à la disposition des éducateurs et des enfants, qui utilisent le catéchisme de troisième année, un choix de chants dont on leur fournit la mélodie, mais surtout d'indiquer l'interprétation selon laquelle ils doivent être exécutés. Il est facile de s'y référer, car les chants ont été disposés selon l'ordre alphabétique et numérique des fiches. On retrouve ici les qualités d'exécution qui s'étaient affirmées dans le disque pour le catéchisme de deuxième année: la diction est nette et le rythme respecté.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

L'EQUIPE (Québec): **Messe « Seigneur Dieu ».** Chœur du Grand Séminaire de Québec. Direction: M. Lucien Brochu, de l'École de Musique de l'Université Laval. À l'orgue des Saints-Martyrs de Québec: Jean-Eudes Beaulieu. — Cap-de-la-Madeleine, Éditions RM, 7", 45 t., RM 56601, monaural.

CETTE MESSE, très bien exécutée par le chœur du Grand Séminaire de Québec, est marquée au trait de la simplicité et ne manque pas d'un certain élan rythmique. Elle pêche peut-être un peu par défaut de variété. Elle sera, croyons-nous, facilement accessible aux neufs de nos paroisses, car elle se tient dans un registre moyen. Cette initiative vient s'ajouter au travail déjà abondant de nos musiciens de renouveau liturgique.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmine.

Biographies

Renée CASIN: **Mensonges et silences sur Pie XII.** — Monte-Carlo, Éditions « Regain », 1965, 124 pp., 11 cm. Dépôt: Librairie « Eau vive », 7, rue Blanche, Paris.

LA PARUTION DU « VICAIRE » d'Hochhuth, en 1963, et la créance qu'il obtint d'abord nous ont fait mesurer dans la stupeur jusqu'où pouvaient aller l'impos-

ture et le cynisme: on osait incriminer de l'extermination des Juifs celui qui avait été leur plus grand sauveur, Pie XII! Bientôt le monde se ressaisit, ceux qui savaient parler et les mensonges perdirent leurs mirages. Il demeure plus difficile de réfuter une fausseté que de l'accréditer. Pour dissiper tous les relents de cette pourriture, nous devons attendre que les archives du Vatican aient livré leurs secrets. Cette publication est commencée.

Il sera utile en attendant d'avoir sous la main les principales pièces du dossier. C'est ce que nous fournit cet opuscule. L'A. ramasse le débat autour de trois chefs: le portrait de Pie XII d'après la pièce du « Vicaire », Pie XII et l'hittérisme, Pie XII et les Juifs. L'exposé des accusations et la discussion sont menés avec netteté, vigueur et chaleur. Les témoignages en faveur de Pie XII sont accablants. Ce sont entre autres les critiques de la pièce, les ambassadeurs français présents à Rome en ces heures tragiques, surtout ce sont les Juifs eux-mêmes qui, à titre personnel ou à titre officiel, ont proclamé leur gratitude envers celui à qui « de 150.000 à 400.000 Juifs devaient d'avoir été sauvés d'une mort certaine », au dire de Pinhar Lapid, consul d'Israël à Milan du vivant de Pie XII.

L'infamie de l'accusation est retombée sur ses auteurs. Cet opuscule contribue à cette œuvre de justice.

Georges ROBITAILLE.

André RAVIER, S. J.: **Dom Augustin Guilleran, prieur chartreux, 1877-1945.** Un maître spirituel de notre temps. — Paris, Bruges, Desclée de Brouwer, 1965, 312 pp., 20 cm.

CE VOLUME contient d'abord une longue biographie de 114 pages, où sont décrites les ascensions d'une âme, depuis la vie agitée du ministère pastoral jusqu'à la vie recluse, dans la plus haute contemplation pratiquée même dans les charges élevées.

En second lieu, ce volume analyse en détail la pensée spirituelle du chartreux: celle-ci est tirée de ses nombreux écrits dont on prépare une édition critique. Quelques thèmes dominants: comment vivre dans l'orbite de la Trinité; comment répondre aux inspirations divines avec esprit de foi, détachement, simplicité, en esprit d'apostolat et de charité; comment assurer le progrès spirituel par le don de soi en tout et partout; comment, par une anticipation du ciel, vivre avec ses amis du ciel?

Cet ouvrage est moins un livre de simple lecture que de méditation à partir de sublimes pensées.

Wilfrid GIROUARD.

Maison Bellarmine,
Montréal.

Camille DREVET: **Gandhi interpelle les chrétiens.** Coll. « Rencontres », 69. — Paris, Éditions du Cerf, 1965, 175 pp., 19 cm.

PETIT LIVRE de 175 pages seulement sur la pensée et la vie intérieure de Gandhi; même plusieurs ouvrages ne nous fourniraient pas une vue d'ensemble plus claire et plus complète sur le sens et la pratique de la vie spirituelle du Mahatma. Bien que disciple fervent de l'hindouisme, Gandhi fut une fois pour toutes conquis par la simplicité et la puissance des évangiles et, particulièrement par le Sermon sur la montagne; il y trouva la force d'appliquer intégralement la doctrine de la non-violence

dans la revendication des droits sociaux et politiques de l'Inde.

Pourquoi Gandhi théiste fervent et convaincu, admirateur du Christ et de son œuvre, ne s'est-il pas définitivement converti au Christianisme? L'A. nous donne cette raison: « Si Gandhi n'a pas découvert le Christ, Dieu des chrétiens, c'est peut-être parce que les chrétiens l'avaient trop souvent enfoui sous les préjugés, le formalisme, l'égoïsme personnel, national ou confessionnel » (p. 117).

A l'heure où l'on discute sans retenue sur le célibat des prêtres, sans guère tenir compte de la directive de Paul VI, on aimera connaître la pensée de Gandhi sur ce sujet qui revient périodiquement (pp. 97 et 109).

Livre suggestif, élevant et révélateur.

Wilfrid GIROUARD.

Maison Bellarmin,
Montréal.

Mgr CRISTIANI: **Au service de l'Enfance: Claudine Thévenet.** — Paris, Editions France-Empire, 1961, 222 pp., 20 cm.

HISTORIEN DE MÉTIER, au soir de sa carrière, l'A. a repris, à partir des documents de base, de ceux en particulier qui furent réunis en vue de la béatification, l'histoire de Claudine Thévenet, fondatrice de la Congrégation des religieuses de Jésus-Marie. Ces religieuses sont chez nous, à Lauzon, à Sillery, etc., depuis plus d'un siècle.

Ces pages nous font revivre l'immense effort de renaissance spirituelle et le « foisonnement d'instituts » que suscitérent dans l'Eglise de France des prêtres et de pieux laïcs, hommes ou femmes, pour redonner à l'enfance populaire abandonnée des éducateurs et des maîtres. Claudine Thévenet fut avec le P. André Coindre de cette lignée. Elle fut une femme accomplie: intelligente, lucide, forte jusqu'à l'héroïsme et, tout à la fois, profondément humaine, n'oubliant rien des valeurs du foyer qu'elle avait quitté, ni rien des préoccupations des jeunes ouvrières qu'elle aide à préparer leur avenir. Sa vie entière (1774-1837) est marquée de la grandeur, soit qu'elle parte jeune fille porter secours et réconfort à ses frères victimes de la Révolution, ou qu'elle pardonne au coupable, qu'elle fonde, en son âge mûr, des œuvres, en défende l'identité, ou s'entende blâmer sur son lit de mort de façon injuste et cruelle. Sa dernière parole fut une louange à Dieu: « Que le bon Dieu est bon! » Nous savons gré à Mgr Cristiani de nous avoir brossé avec sobriété et relief cette admirable figure de fondatrice.

Goerges ROBITAILLE.

Lerone BENNET: **L'homme d'Atlanta: Martin Luther King.** Traduit de l'américain par Jean Rosenthal. — Paris et Tournai, Casterman, 1966, 256 pp., 20 cm.

« **UN HOMME** qui ne veut pas mourir pour quelque chose n'est pas capable de vivre. » Cette maxime donne la clef de la vie de Martin Luther King, qui l'a formulée, et du mouvement, aujourd'hui de renommée mondiale, qu'il dirige pour obtenir à ses frères, les Noirs des Etats-Unis, la pleine reconnaissance de leurs droits civils.

Depuis dix ans surtout, le monde a pris connaissance des conditions honteuses, et parfois cruelles, que la ségrégation raciale imposait aux Noirs des Etats-Unis et de la campagne menée par M. L. K., au risque de sa vie, dans un esprit d'amour chrétien

et de non-violence, refusant de rendre le mal pour le mal, mais recourant à tous les moyens honnêtes capables de saisir l'opinion des injustices faites aux Noirs. Le Prix Nobel décerné en 1964 à M. L. K. a proclamé la qualité singulière de sa lutte.

Sur cette grande bataille pour la justice et sur celui qui aujourd'hui en est le chef le plus écouté, on aimera lire cette biographie écrite par le rédacteur en chef du grand mensuel américain du monde noir, *Ebony*. La documentation paraît complète. Le récit est fort bien mené; il tient du roman et de l'épopée. Nous assistons à l'éclosion de la personnalité d'un héros qui se donne de la façon la plus noble à une cause extrêmement ardue et qui par son savoir, sa sagesse, son éloquence, son courage, son sens profondément chrétien, force le destin. Un livre éclairant et tonifiant.

Georges ROBITAILLE.

Yvonne BOUGÉ: **Sans voile, ni cornette... Les assistantes sociales, ces inconnues.** — Mulhouse (Porte du Miroir), Editions Salvator, 1964, 176 pp., 19 cm. Prix: 8,75 F.

EN ESQUISSENT À LARGES TRAITS la personnalité, les vertus, l'œuvre de quelques assistantes sociales de haute valeur (Céline Lhotte, Suzanne Fouché, Marie-Jeanne Bassot...), l'A. rend un hommage mérité à des modèles dont le dévouement, fécond et connu surtout en France, atteste le rôle irremplaçable de la femme dans la société. Son ouvrage peut susciter des vocations semblables; et l'on souhaite qu'il prévienne la mécanisation bureaucratique de la profession. Quel dommage que l'A. ou l'éditeur n'ait pas élagué du livre les inconcevables fautes d'orthographe et de ponctuation qui le déparent! Car il offre d'utiles renseignements, des réflexions stimulantes et un chapitre (le VI^e), à la fois discret et terrible, qui juge un monde dit civilisé, mais plus habile à exploiter ignoblement la chair féminine qu'à en préserver les ressources vitales et la dignité.

Joseph D'ANJOU.

Stefan Cardinal WYSZYNSKI: **The deeds of faith.** Selected and translated by Alexander T. JORDAN. — New York, Harper and Row, Publishers, 1966, 187 pp., 25 cm.

À LIRE ces 44 discours, ou lettres, ou messages du cardinal Wyszynski, on comprend pourquoi les Polonais parlent de lui avec une telle fierté. Il incarne ce que leur pays a de plus noble et de plus beau. Avec une franchise évangélique, il réclame le droit pour les humbles, les doux, les pacifiques, les brimés, les enfants, pour tous ceux qui vivent les Béatitudes sous un régime de persécution. « L'Etat ne devrait pas priver les enfants de leur droit d'aller à la messe pour un mois entier, comme cela arriva en juillet. Les enfants vinrent me dire: « On ne nous permet pas d'aller à la messe; nos moniteurs ne le permettent pas; nous savons qu'ils y vont, eux, mais ils ne nous laissent pas y aller. » C'est une violation de la loi et aussi du droit proclamé par le Pape dans une encyclique que que tout le monde acclama » (p. 5). L'encyclique, c'était *Pacem in Terris*; le monde qui acclamait, c'était, entre autres, Khrushchev et Gomulka. Une lettre au Premier ministre rappelle comment l'Office de sécurité, supprimé en 1956 à la joie universelle, fut secrètement

rétabli. Une de ses tâches était « de créer des conflits dans les paroisses afin d'affaiblir le clergé. Une manière de développer ces chicanes serait de préparer d'adroites rumeurs et de les faire propager par des personnes portées à colporter des cancans » (19). De la calomnie organisée juridiquement, administrativement, officiellement, aux frais du contribuable. Et le cardinal de nommer sept fonctionnaires coupables de ce charivari, dont quatre ayant le rang de colonel. Lisez encore l'aide-mémoire remis au gouvernement le 15 décembre 1964 sur les « droits humains » illégalement violés par le gouvernement de M. Gomulka, qui avait signé la Déclaration de Paris sur les Droits de l'Homme devenue par le fait même loi polonaise. Lisez tout le livre; il vous servira de tonique car il est un grand cri d'espérance. Pourquoi la Pologne est-elle si fidèlement sublime? Pie XII l'a dit: « La Pologne restera fidèle parce qu'elle prie! C'est vrai, on prie en Pologne plus qu'ailleurs » (56). Le vrai renouveau, semble-t-il, va nous arriver de Pologne.

Joseph LEDIT.

Amédée PONCEAU: **Études et Témoignages.** — Paris, Desclée de Brouwer, 1966, 268 pp., 21 cm.

RETROUVER au cours d'un ouvrage les noms de philosophes et penseurs éminents réunis pour décanter l'œuvre philosophique d'Amédée Ponceau montre que la vocation de ce personnage continue à s'exercer sur notre monde. En effet, à travers des écrivains comme Jean Lacroix, Gabriel Marcel, Albert Delaunay, Emmanuel Mounier, Jacques Madaule, pour ne nommer que quelques-uns de ceux qui rendent ici témoignage à celui qui mourut trop tôt, en 1948, nous retrouvons l'œuvre d'un philosophe dont l'expérience spirituelle est réalisable encore aujourd'hui.

L'ouvrage débute par la présentation; elle situe l'homme, témoigne du respect de ses anciens étudiants, ceux qui n'ont pas oublié le message de cette perception du monde et des possibilités de l'affirmation de l'être.

Suivent deux inédits: sorte de mise en place du philosophe en tant qu'artiste de soi-même, à la recherche du soi intégral, conduisant à l'approfondissement des valeurs humaines et à une ligne de conduite universelle. Ces courts messages d'Amédée Ponceau sont un appel puissant au nom de l'humanisme.

La partie suivante rassemble ses grands thèmes philosophiques compris, assimilés, reconstitués, pour ainsi dire, dans le cadre de la vie moderne. C'est une nourriture spirituelle parfaitement adaptée à la condition humaine. A. Ponceau a fait ressortir le rôle de l'homme se servant de la science ou même des sciences doublées du spirituel, pour se renouveler.

Cette idée de la science nous mène à la section suivante: nous y voyons l'intérêt que porte le philosophe au problème de la vie. Il recherche par tous les moyens à faire la synthèse des phénomènes psychiques et physiques afin de mieux arriver à la pluralité.

La cinquième division fait connaître A. Ponceau à travers l'élément politique et social. Ainsi la philosophie est un instrument de connaissance très dense et perspicace, de soi et d'autrui. A. Ponceau pose les jalons d'un monde où pourrait régner, grâce aux ressources personnelles des êtres, un humanisme fraternel ou supranational. Fondamentalement rationaliste, il initie à penser logiquement, intégralement. Ayant

longuement réfléchi dans la solitude et dans la souffrance sur la position de l'homme, « toute la dialectique de Ponceau est de nous amener, à travers la mort de la tyrannie, à la compréhension de l'État libérateur » dit J. Lacroix.

Pour terminer, les critiques nous présentent A. Ponceau vis-à-vis de l'art et de la musique car un peuple ne peut vivre une vie totale s'il se passe de ce qui le fait vibrer.

Grâce à ce livre, à ces témoignages sincères d'hommes particulièrement doués pour saisir toutes les facettes et les affirmations d'un grand philosophe dont les racines partent de Socrate, se continuent à travers Descartes pour se combiner aux exigences de la vie actuelle, nous voyons s'ouvrir la voie à une philosophie saine, réfléchie et viable pour toutes les époques et tous les temps.

Ce livre collectif, si justement appelé: *Amédée Ponceau: Études et témoignages* nous apparaît bien comme une somme du savoir moderne, ouverte à la dialectique de tous, une interprétation par de grands penseurs et savants de tout ce qui est en jeu sur la trajectoire des sciences humaines, avec tous les problèmes suscités par les nouvelles découvertes de la science, les activités techniques et intellectuelles, les éthiques sous-tendant les nouvelles valeurs dans un monde en gestation qui crée un humanisme délivré d'épisodes surannés. Ce livre est donc aussi un témoignage de l'interférence de plus en plus nécessaire de toutes les sciences humaines.

Laura RiÈSE.

Victoria University,
Toronto.

La littérature canadienne

Alain BOSQUET: *La Poésie canadienne contemporaine de langue française*. Édition augmentée. — Montréal, Éditions H M H, 1966, 275 pp., 22 cm.

HEUREUSE cette seconde édition de l'anthologie de M. Bosquet. Nous avons longuement présenté et commenté la première lors de sa parution en 1962 (voir *Relations*, 23 [1963]: pp. 101-104). M. Bosquet a tenu compte de maintes remarques. Les coquilles de la première édition ont disparu, sauf une (p. 21). La seconde en contient au moins deux. L'une d'elles est mineure (184); l'autre, plus importante: le nom d'André Major, dans la table des matières, n'apparaît pas parmi les auteurs mais parmi les titres des poèmes, et il est également absent de la liste des auteurs à la page 6 et sur la jaquette publicitaire. M. Bosquet a augmenté son choix d'auteurs; y apparaissent maintenant, à juste titre, Pierre Trottier, Gaston Miron (à la page 8 de la première édition, l'absence de ce dernier avait été raisonnablement motivée), Luc Perrier, Jacques Brault, Suzanne Paradis, Paul Chamberland, André Major. A la liste des ouvrages recommandés au « lecteur désireux de se familiariser davantage avec la poésie canadienne classique » (8), on a ajouté *Littérature du Québec* de Guy Robert, *Panorama des lettres canadiennes-françaises* de Guy Sylvestre, et la série des *Écrits du Canada français*. M. Bosquet a heureusement complété plusieurs notices bio-bibliographiques (31, 51, 65, 79, 98, 129, 136, 152, 157, 166, 170, 184, 191, 200, 227, 238); il n'a cependant pas corrigé celle d'Anne Hébert (voir *Relations*, *ibid.*, note 12). Un paragraphe précède l'ancienne

introduction. M. Bosquet y fait état, d'une façon très générale, des critiques suscitées au Canada et en France par la première édition de son anthologie; il a cru quand même bon, et nous l'approuvons pour l'ensemble, de s'en tenir à son « optique première » (11). De plus, la nouvelle introduction mentionne le rôle joué en notre milieu, depuis octobre 1963, par le groupe qui dirige la revue *Parti pris* (24-26). Nous regrettons toutefois que M. Bosquet n'ait pas également noté un phénomène tout aussi significatif sur le plan poétique: la popularité et la qualité de plus en plus grandes de la chanson canadienne-française. M. Bosquet a modifié sa conclusion de 1962: « Il y a trois ans et demi, nous terminions notre introduction par ces mots: « La poésie canadienne va connaître des lendemains chantants: enchantés et enchantés ». Nous nous trompions. Les lendemains sont là. Ils sont souvent désenchantés, mais ils sont parmi les plus vigoureux et les plus originaux du monde » (29). En somme, cette seconde édition nous semble meilleure encore que la première, et nous félicitons son auteur de l'avoir coiffée d'un titre plus juste: non plus seulement *la Poésie canadienne*, mais *la Poésie canadienne contemporaine de langue française*.

René DIONNE.

Collège Sainte-Marie,
1180 rue de Bleury, Montréal (2^e).

Alice PARIZEAU: *Une Québécoise en Europe « rouge »*. — Montréal, Fides, 1965, 114 pp., 21 cm.

EXCELLENT, ce récit de voyage en Hongrie, Tchécoslovaquie et Pologne! Alice Parizeau nous dit très simplement, sans prétention aucune, — même lorsqu'elle se permet, au dernier chapitre, de dégager quelques conclusions, — ce qu'elle a vu et entendu en divers milieux de ces trois pays; tout naturellement, sans la moindre violence, elle nous fait partager son amour et son admiration pour trois peuples qui, dans le silence, avec courage, souffrent et travaillent à construire un monde meilleur. Aussi ce petit livre laisse-t-il entendre de façon émouvante, comme l'a voulu son auteur, la voix chaude de frères humains éminemment dignes de notre sympathie et de notre aide.

René DIONNE.

Collège Sainte-Marie,
1180, rue de Bleury, Montréal (2^e).

Michèle MAILHOT: *Dis-moi que je vis*. Roman — Montréal, le Cercle du livre de France, 1964, 159 pp., 20.5 cm.

CE ROMAN, écrit à la première personne, est une longue réflexion sur l'ennui d'une femme de trente ans. Il révèle un auteur intelligent et lucide, doué d'une profondeur de pensée remarquable et d'une grande puissance d'analyse. Aussi Mme Mailhot aurait-elle pu, tout aussi bien, faire de son sujet la matière d'un essai. Mais puisqu'il s'agit d'un roman, elle aurait gagné, je crois, à le diviser en chapitres et à y ménager quelques temps faibles. Dans sa forme actuelle, il ne permet au lecteur aucune pause: il est écrit d'une seule traite, et avec une intensité presque égale d'un bout à l'autre. Or, personne ne peut, sans fatigue, réfléchir à la fois aussi longuement et continuellement; à la pensée, comme à la vie, il faut un rythme, et celui du cœur est fondamental. Un petit peu plus de chaleur aurait également donné plus de force et d'attrait au roman

de Mme Mailhot. Eût-elle remédié à ces faiblesses, — et je suis persuadé que son talent le lui aurait facilement permis, — de ce roman bon, et bien écrit, elle aurait fait une œuvre excellente.

René DIONNE.

Collège Sainte-Marie,
Montréal.

Jean-Guy PILON: *Solange*. *Récit*. Coll. « Les Romanciers du jour », 19. — Montréal, les Éditions du Jour, 1966, 125 pp., 20.5 cm.

PREMIER ROMAN de Jean-Guy Pilon, *Solange* est loin d'être un coup de maître. On y retrouve bien la délicate et sensible intelligence du poète; il y manque malheureusement, comme au poète d'ailleurs, la force qui empoignerait l'œuvre et la structurerait solidement. Si le recueil de poèmes peut s'accommoder de cette faiblesse, la trame d'une fine tendresse suffisant à son tissu de précieux objets, le roman, lui, ne peut absolument pas se passer du torrent de l'inspiration; à moins qu'on ne veuille bien le réduire à une simple nouvelle, ce qu'aurait pu être, tout au plus, en l'émondant encore, *Solange*. Aussi est-ce surtout un autre excellent ouvrage poétique que nous attendons de Jean-Guy Pilon.

René DIONNE.

Collège Sainte-Marie,
1180, rue de Bleury, Montréal (2^e).

Clémence DESROCHERS: *Le Monde sont drôles, nouvelles suivies de La Ville depuis (lettres d'amour)*. Coll. « Paroles », 9. — Montréal, Éditions Parti-Pris, 1966, 131 pp., 16 cm.

LETTRE À CLÉMENCE: « Le monde sont drôles? Peut-être, mais pas dans ton livre. Et toi non plus, Clémence (au cabaret et à la télévision, oui; pas ici). Tu es jeune, très jeune. C'est inutilement que tu crains la vieillesse: elle ne te rejoindra jamais; mais la tristesse seulement. Nourris bien fort ton projet d'écrire des choses drôles et belles. Peut-être, un jour... En ce moment, tu dis peu ou prou. Aussi, hélas, n'est-il point vain le souhait que tu fais à ton mal amoureux lecteur de s'ennuyer. Sache bien, pour ton petit plaisir ou ton déplaisir, qu'il en est également meurtri. Tu écris vite et mal, avoues-tu, parce que mécontente. Tu l'es certes terriblement; et longuement, malgré la brièveté de tes lettres. Et ton lecteur, donc! Heureusement, il sait, par ailleurs, — et grâce aussi à ce que tu dis banalement, — que tu vaux mille fois mieux que ton livre. »

René DIONNE.

Collège Sainte-Marie,
Montréal.

Claude JASMIN: *Et puis tout est silence*. — Montréal, les Éditions de l'Homme, 1965, 159 pp., 20.5 cm.

CE VOLUME n'est qu'une réédition du texte paru sous le même titre dans les *Écrits du Canada français*, 7 (1960): 35-192. On a mis des titres aux chapitres, indiqué des divisions supplémentaires à l'intérieur de ceux-ci (v. g. pp. 7, 17, 22, 27, 28, 41, 47, 57, 59, 71), partagé des paragraphes (v. g. 62, 67), ajouté, changé, supprimé quelques mots et certaines phrases (v. g. 25, 29, 44, 98, 102, 103), fait parfois varier le caractère d'imprimerie (v. g. 18). Mais l'ensemble du texte est resté le même. Aussi

croions-nous pouvoir répéter le jugement que nous avons porté ici même sur la première édition de ce roman: « Au premier roman de Claude Jasmin ce n'est pas le fond qui manque, mais la forme. Autant de chapitres, autant de grossiers sacs de jute bourrés à la hâte de perles précieuses, parfois délicates, jetées là, pêle-mêle, avec les débris de leurs coquilles. Un triage s'imposait, qui n'a pas été fait. Serait-ce que, aveuglé par l'abondance et la qualité de son inspiration délirante, Claude Jasmin se serait trouvé incapable de choisir parmi tant de richesses? Peut-on manquer de goût à ce point? N'aurait-il pas plutôt craint, en émondant et en structurant le donné brut, d'entailler sa sincérité? Peut-être. Mais alors il s'est refusé à faire œuvre d'art, celle-ci n'étant pas plus la réalité donnée qu'elle n'en est une copie; elle est un choix dans la réalité de ce qui est significatif. » (*Relations*, 24 (1964), p. 218.) Claude Jasmin a continué d'écrire et, malgré son talent, de tout bâcler, sauf *Éthel et le terroriste*, la plus valable de ses œuvres.

René DIONNE.

Collège Sainte-Marie,
1180, rue de Bleury, Montréal (2^e).

RINGUET: *Confidences*. — Montréal, Fides, 1965, 198 pp., 21,5 cm.

« **SOUVENIRS** » (pp. 7, 32, 129, etc.) aurait été un meilleur titre, car ce livre n'a rien de confidentiel ni d'intime. S'il nous révèle l'homme que fut son auteur, c'est à travers son style. Aimable et fin causeur, Ringuet nous entraîne allégrement au gré de son inspiration zigzagante (113, 173-177). Sans jamais nous lasser, il nous parle avec tendresse de ses ancêtres et de son pays, de son enfance et de sa jeunesse, d'être qu'il a connus et aimés, parfois aussi de ses voyages et des personnes rencontrées le long de sa route. Sur le livre entier plane une douce sérénité; d'emblée, elle nous rend son auteur sympathique. Cet homme de soixante ans nous dit, — fait trop rare, — que le bon temps n'est pas le vieux, mais l'actuel. Avec raison il affirme que s'il a peut-être l'âge des barbons, il n'en a « sûrement point l'amertume » (184). Ainsi il peut moraliser beaucoup (v. g. 83, 101, 113, etc.) sans jamais déplaire, et trouver bons ses souvenirs, encore que, à la jeunesse d'aujourd'hui, il envie ses plaisirs et son temps (50).

René DIONNE.

Collège Sainte-Marie,
Montréal.

Madeleine FERRON: *Cœur de sucre*. Contes. Coll. « L'Arbre », n° 9. — Montréal, HMH, 1966, 219 pp., 18,5 cm.

Madeleine FERRON: *La Fin des loups-garous*. Coll. « L'Arbre », n° 11. — Montréal, HMH, 1966, 187 pp., 18,5 cm.

MADELEINE FERRON puise la matière de ses contes et de son roman dans notre folklore. C'est pourquoi, à première lecture, on a l'impression désagréable du déjà lu. Ainsi, dans *Cœur de sucre*, se succèdent les scènes connues: « partie de sucre », veillée funéraire, retraite paroissiale, jusqu'à la tragédie du pendu dans la grange. Les têtes d'affiche des contes traditionnels sont toujours là: la mère de « famille nombreuse », le simple du village, les commères aux aguets sur les perrons, la vieille fille, le curé Dieu-le-Père-tout-puissant et

jusqu'au spectre d'un mort en quête d'une remise de peine.

Certains contes ne manquent pas de finesse et d'humour (je pense tout particulièrement au conte « Le peuplement de la terre ») mais dans l'ensemble *Cœur de sucre* se présente plutôt comme une suite d'essais honnêtes. Trop de lieux communs et d'obscurités, dans un genre qui ne le supporte pas.

Avec son deuxième volume, un roman, nous passons assez brutalement du dix-neuvième au vingtième siècle. *La Fin des loups-garous*, pour l'auteur, symbolise la fin des croyances superstitieuses, de la foi naïve, des existences closes et protégées (le monde de *Cœur de sucre* en somme). Un homme marié, dans la quarantaine, va refaire sa vie manquée avec une fille de vingt ans. Sa femme se pendra dans sa maison désertée. « Pauvre Julia! Sa foi était à fleur d'âme. De toutes façons, croire en l'en-delà, ça ne suffit pas. Il faut croire aussi en la vie. » Le roman se termine sur cette oraison funèbre.

Ça sent le roman à thèse et les personnages ne réussissent pas à s'imposer par eux-mêmes; ils sont les personnages-types d'une cause-type: la vie remet en question un mariage contracté avant l'amour et maintenu dans le conformisme par la force de l'habitude et la peur de vivre. Je relève en passant un grave défaut dans la structure dramatique adoptée par l'auteur. En effet, l'élément qui déclenche le dénouement du drame, la présence de Rose et d'Antoine sur les lieux de la débâcle, n'est aucunement justifiée et manifeste trop nettement l'intervention arbitraire de l'auteur-tireur de ficelles.

Madeleine Ferron possède un sens de l'observation assez développé, doublé d'un sens de l'humour très sûr. On sent toutefois qu'elle se cherche un style, un genre.

Denis PION.

Facultés S. J.,
Montréal.

Monique GENUIST: *La Création romanesque chez Gabrielle Roy*. — Montréal, le Cercle du livre de France, 1966, 175 pp., 19,5 cm.

MONIQUE GENUIST a le singulier mérite de présenter la première étude consacrée à l'ensemble de l'œuvre de Gabrielle Roy, depuis *Bonheur d'occasion* jusqu'à *La Montagne secrète*: elle n'a pu inclure *La route d'Altamont* qui n'était pas paru au moment où elle rédigeait son travail. Suivant le plan classique de la thèse ou de la dissertation en faculté, Madame Genuist traite tour à tour de l'auteur, de ses personnages, du milieu humain, de la composition et du message de l'œuvre. Nous regrettons que ce tour d'horizon, qui s'imposait peut-être, nous laisse sur l'impression du déjà connu. Un parti pris de ne pas vouloir être complet aurait permis une étude en profondeur de quelques points fondamentaux de l'œuvre: les sources et les influences littéraires (plutôt que la vie de l'auteur), l'atmosphère de l'œuvre (plutôt que l'étude du milieu), l'écriture (qui ne doit pas être confondue avec les procédés de composition). À vouloir être trop objectif, on peut faire oublier au lecteur que le roman est une création de l'imagination avant d'être UNE TRANSCRIPTION de la réalité. La sympathie du critique est entièrement acquise à l'écrivain mais elle n'empêche pas Monique Genuist de lui reprocher certaines faiblesses: penchant à la moralisation, sensibilité trop appuyée. Souhaitons que cette première étude d'une

œuvre majeure de notre littérature suscite des continuateurs qui sachent emprunter la voie courageusement tracée par Madame Genuist.

Bernard CARRIÈRE.

L'Immaculée-Conception,
1855 est, rue Rachel, Montréal.

Variétés

J. Russell HARPER: *La Peinture au Canada des origines à nos jours*. — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, X-446 pp., 378 reproductions dont 70 en couleurs.

PUBLIÉ à l'occasion du centenaire de la Confédération canadienne, ce volume présente la première histoire d'ensemble de la peinture canadienne. Cette publication était donc attendue et ne décevait pas le lecteur par sa présentation et la richesse de sa documentation. Accueil, compréhension, souci d'objectivité sont les qualités que le lecteur appréciera avec joie et qui assureront à ce livre sa durée.

L'auteur fait œuvre d'historien plus que de critique et évite ainsi le danger d'une analyse trop subjective, qui aurait pu mécontenter le lecteur de l'une ou l'autre race et nuire à la diffusion de cet ouvrage.

Notre peinture témoigne hautement que l'unité spirituelle du pays est loin d'être faite. Nos peintres en sont des artisans timides parce qu'ils commencent à peine à se dégager de l'influence européenne ou américaine, ou du régionalisme. Il est intéressant de constater que les artistes qui ont le mieux travaillé à cette unité sont ceux qui ont cherché à être tout simplement des peintres, le frère Luc, Kriehoff, Thomson, Pellan, Borduas et Riopelle.

Claude LANGLOIS.

Collège Jean-de-Brébeuf,
Montréal.

Karl STEFANIC-ALIMAYER et Robert ZEEGERS: *L'Organisation pratique du bureau*. Bibliothèque Marabout-Service. — Verviers, Editions Gérard & Co. (65, rue de Limbourg, 1965, 276 pp., 18 cm.

DEUX PARTIES dans cet ouvrage. La première précise et explique 100 conseils d'organisation, divisés en dix chapitres. L'énumération de ces chapitres suffit à en dire l'intérêt: neuf conseils pour réduire les travaux d'écriture; dix conseils pour simplifier les calculs; dix conseils pour l'organisation, la comptabilité et le planning; dix conseils sur l'organisation comptable; dix conseils de gestion comptable; dix conseils sur le contrôle comptable; dix conseils pour réduire les frais de production; dix conseils pour simplifier l'organisation des stocks; dix conseils pour la simplification du travail de bureau; onze conseils sur la direction du personnel et de l'entreprise. La deuxième partie du volume contient un lexique des principaux termes commerciaux. Lexique clair et commode. Dans ce domaine, comme en bien d'autres, « faute de s'être mis d'accord sur le sens des termes, on risque fort d'engager un dialogue de sourds et bien des malentendus n'ont d'autre origine qu'une imprécision de langage ». Ouvrage pratique.

Albert PLANTE.

Maison Bellarmin.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Adrien-M. MALO, O. F. M.: **L'olivier franc selon la pensée du concile Vatican II.** — Montréal, Editions Fides, 1967, 182 pp.

Récit d'un voyage fait par l'A. au pays d'Israël. Ton simple et familier, sympathie manifeste pour le peuple juif.

Luc BÉGIN: **L'Abitibien-outan, suivi de l'Ariane.** — Montréal (5201, rue Saint-Donat), Les Editions Miniatures, 1966, 90 pp.

En sous-titres « Parodies ». Texte à la fois brillant et obscur. L'A. a prévu la réaction du lecteur moyen en lui adressant ces mots, dès le début: « Tu cherches jusqu'à la dernière page, de haut en bas, de bas en haut, de gauche à droite, de droite à gauche. »

Huguette HOULE-CHABOT: **Pour une pastorale de la chanson.** Cahiers d'études et de recherches, n° 7. — Montréal 4635, rue Delorimier), Office catholique national des Techniques de diffusion, 1966, 20 pp., annexe 4 pp.

Résultat d'un travail d'enquête et de réflexion sur le phénomène de la chanson et sur l'action éducative et les initiatives pastorales qui pourraient éventuellement être lancées à son sujet, ce nouveau cahier est rempli de renseignements utiles et fort intéressants sur la chanson au Canada et dans les autres pays.

A.-M. COCAGNAC: **Ce que Jésus a fait pour moi.** — Paris, Editions du Cerf, 1966.

Petit livre illustré qui présente aux enfants de cinq à dix ans la vie de Jésus et l'essentiel de sa Parole.

Mgr Edouard BEAUDUIN: **Le cardinal Mercier.** Coll. « Eglise vivante ». — Tournai, Editions Casterman, 1966, 148 pp.

Etude biographique sur le cardinal Mercier: l'Universitaire, l'Evêque, le Maître spirituel, le Défenseur de la Cité, etc. Une phrase du cardinal à ses élèves alors qu'il était professeur de philosophie: « Ayez horreur de cette maxime: Il faut faire comme tout le monde... Au contraire, chacun doit faire autrement que les autres, car chacun est une personnalité dont l'effort doit consister à vivre et à se développer tout entière. »

Pierre ESPIL: **Trois petits bergers et la Vierge.** Lumière sur Fatima. — Yvonne ESTIENNE: **Dans le rayonnement de l'Immaculée.** — Château-Richer (7141, Royale), Editions Marie-Médiatrice, 1966, chacun 144 pp.

Présentation poétique des apparitions et du message de Fatima. — Récit de la vie de Sœur Catherine Labouré et des origines de la médaille miraculeuse.

DIFFUSION CATÉCHISTIQUE: **Pastorale du baptême des petits enfants.** Guide de réflexion théologique. — Lyon (36, rue de Trion), Editions du Chalet, 1967, 48 pp.

Réflexions théologiques et pastorales à partir de l'expérience de prêtres qui ont à baptiser les petits enfants dans leurs paroisses.

Victor JACOBSON: **Entretiens et dialogues.** — Anne-Marie FICHOT: **L'enfant dyslexique.** — Joseph LUFT: **Introduction à la dynamique des groupes.** Coll. « Mésopé ». — Toulouse (14, rue des Arts), Editions Privat, 1966 et 1967, 108, 94 et 104 pp.

Etudes intéressantes et quelque peu techniques sur des sujets d'actualité. La première porte sur le « Rôle du dialogue dans le travail psychologique, social et éducatif »; la seconde, sur « Les troubles du langage écrit dans la vie scolaire et familiale »; la troisième, sur « Les petits groupes et leur rôle dans la pratique sociale et éducative ».

Annie JAUBERT: **Les premiers chrétiens.** Coll. « Le temps qui court ». — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 1967, 192 pp.

Ouvrage abondamment illustré sur la vie des premiers chrétiens dans l'Empire romain.

VERSE ET CONTROVERSE. Cahier 2: **Chrétiens de droite... ou de gauche?** Dialogue entre Jean de Fabrègues et Jacques Madaule. — Paris (117, rue de Rennes), Editions Beauchesne, avril-juin 1966, 132 pp.

Cahier consacré à l'engagement politique du chrétien. Deux hommes, représentant des positions publiques divergentes, disent franchement leur opinion sur ce fait que « des chrétiens se divisent ainsi sur les options politiques de telle manière que l'on puisse accoler aux uns l'épithète de « chrétiens de droite » et aux autres l'épithète de « chrétiens de gauche ».

Fredy KUNZ, F. C.: « Jos. Tremblay, témoin du Dieu Amour. Coll. « Chrétiens rayonnants ». — Cap-de-la-Madeleine, Studio RM, 1967.

Disque faisant entendre le Père Kunz dans le rôle de « Jos. Tremblay ». Celui-ci raconte à sa manière et à des ouvriers la vie du Christ. Récit pittoresque à la portée de tous.

Collection « L'Eglise aux Quatre Vents » S. S. PAUL VI: **Le développement des peuples.** Encyclique « Populorum Progressio ». — **Les mariages mixtes.** Instruction « Matrimonii Sacramentum ». — **La Musique sacrée dans la Liturgie.** Instruction de la S. Congrégation des Rites. — **Les Religieux.** Normes d'application du décret « Perfectae Caritatis ». — Montréal, Editions Fides, 1967. Prix: \$0.25.

Version française de textes provenant du Pape ou des Congrégations romaines.

DOSSIERS DE DOCUMENTATION SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE: Félix Leclerc. — Montréal, Editions Fides, 1967, 88 pp.

Excellent dossier — en feuillets détachés — sur l'œuvre et la vie de l'écrivain canadien-français, Félix Leclerc. Présentation et analyse de chacune des œuvres; ce qu'il y a de plus complet jusqu'à maintenant sur ce très populaire auteur.

F. E. WHITWORTH et René MARINEAU: **La publication de la recherche en éducation au Canada.** — Ottawa (265, rue Elgin), Conseil canadien pour la recherche en éducation, 1967, 26 pp.

Résultats d'une enquête faite auprès des ministères de l'éducation, des universités, des associations, des revues et des magazines publiant des articles de recherche en éducation. Ouvrage photocopié et broché.

Serge DALENS: **Les voleurs. II. Le Juge avait un fils.** Coll. « Signe de Piste ». — Paris (17, rue Cassette), Editions Alsatia, 1967, 192 pp.

Deuxième tome de l'histoire des Voleurs mettant en scène un adolescent fourvoyé dans une bande de voleurs et qui cherche à se débarrasser de son passé.

Odette THIBAUT: **L'amour, cet inconnu...** — Paris (10, rue Cassette), P. Lethielleux, éditeur, 1967, 120 pp.

Lettre d'une mère à ses fils et à « tous les garçons inconnus dont, à travers les miens, je me sens un peu la mère ». Sujets traités: l'amour, tel qu'on le voit...; de la sexualité à l'amour; de l'amour conjugal à l'enfant; de l'amour au sens restreint à l'amour au sens large.

OUVRAGES REÇUS

BARTHÉLEMY-MADAULE, Madeleine: *La Personne et le drame humain chez Teilhard de Chardin*. — Paris, Editions du Seuil, 1967, 331 pp.

BORNE, Etienne; DE MONTVALON, Robert; ORMEZZANO, Jean; POHIER, Jacques-M.; REY-HERME, Alexandre; SALLANTIN, Xavier: *Etre père aujourd'hui. La crise de la paternité*. Coll. « Cahiers d'éducateurs », 6. — Paris, Editions Fleurus, 1967, 173 pp.

BOULANGER, Janine: *Jeux en famille*. Coll. « 100 idées ». — Paris, Editions Fleurus, 1967, 144 pp.

CAHIERS DE SAINTE-MARIE, 3: *Quelques aspects du renouveau de l'enseignement des mathématiques à l'élémentaire*. — Montréal, Editions de Sainte-Marie, 1967, 86 pp.

CARBONEL, Charles-Olivier: *Le grand octobre russe. 1917: La Révolution inimitable*. Coll. « Un brûlant passé ». — Paris, Editions du Centurion, 1967, 288 pp.

CARLSON, Lois: *Le docteur Paul Carlson, mon mari*. Traduit de l'américain par Franz Weyergans. — Paris et Tournai, Casterman, 1967, 192 pp.

COSTE, René: *Notre Père sur le monde*. — Paris-Aubier, Editions Montaigne, 1966, 254 pp.

DECORNOY, Jacques: *L'Asie du Sud-Est*. Coll. « Années tournantes ». — Paris et Tournai, Casterman, 1967, 248 pp. et 24 pp. de hors-texte.

DENIS, Henri: *Le Prêtre de demain*. Coll. « Points de repère ». — Paris et Tournai, Casterman, 1967, 144 pp.

DIOCÈSE DE TOURNAI, OFFICE DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX: *Ma première année du catéchisme paroissial*, 1966, 81 pp. — *La première année du catéchisme paroissial*, Guide pour le catéchiste, 1966, 156 pp. — *En ouvrant la Bible*, fasc. A. Guide pour les catéchistes des classes de 3^e et 4^e années primaires, 1966, 151 pp.; fasc. B. 1966, 123 pp. — Tournai et Paris, Casterman.

DOMENACH, Jean-Marie: *Le retour du tragique. Essai* Coll. « La condition humaine ». — Paris, Editions du Seuil, 1967, 301 pp.

DURANDEAUX, Jacques: *Question vivante à un Dieu mort. Y a-t-il un problème de Dieu?* — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 159 pp.

ETHIER-BLAIS, Jean: *Signets, I, II*. — Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 192 et 247 pp.

EN COLLABORATION: *La communauté, relation de personnes*. Présenté par Raymond Hostie, S. J. Bibliothèque d'études psycho-religieuses. — Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1967, 173 pp.

FOURNIER, Roger: *Journal d'un jeune marié. Roman*. — Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 198 pp.

KHAWAM, René R.: *La poésie arabe des origines à nos jours*. Coll. « Marabout Université », 121. — Québec, Marabout-Kasan, 1967, 256 pp.

KENRICK, Bruce: *La sortie du désert*. Traduit de l'américain par Annie BERNARD-LOIRE. — Paris, Editions du Seuil, 1967, 222 pp.

LAPIDE, Pinchas E.: *Rome et les Juifs*. — Paris, Editions du Seuil, 1967, 430 pp.

M. MANNATI: *Les Psaumes, 2. Psaumes 32 à 72*. Traduction par M. Mannati et E. de Solms. Cahiers de la Pierre-qui-vire. — Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1967, 312 pp.

MAQUET, Jacques: *Les civilisations noires*. Histoire, techniques, arts, sociétés. Coll. « Marabout Université », 120. — Québec, Marabout-Kasan, 1967, 320 pp.

MARLÉ, René: *Dietrich Bonhoeffer, témoin de Jésus-Christ parmi ses frères*. Coll. « Christianisme en mouvement ». — Paris et Tournai, Casterman, 1967, 164 pp.

MARTELET, Gustave, S. J.: *Les idées maîtresses de Vatican II*. Introduction à l'esprit du Concile. — Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1966, 277 pp.

MASSARD, Marcel: *Foi chrétienne, vérité de l'homme?* Coll. « Points de repère ». — Paris et Tournai, Casterman, 1967, 148 pp.

MUCCHIELLI, Roger: *Introduction à la psychologie structurale*. Coll. « Psychologie et sciences humaines ». — Bruxelles, Editions Charles Dessart, 1966, 292 pp.

NEWMAN: *Apologia pro vita sua ou Histoire de mes opinions religieuses*. Traduit par L. Michelin-Delismoges. Commentaire de M. Denoncelle. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 560 pp.

PICHARD, Suzanne: *Paille et raphia*. « 100 idées ». — Paris, Editions Fleurus, s. d., 143 pp.

POULIN, Daniel: *Teilhard de Chardin. Essai de bibliographie (1955-1966)*. — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, 159 pp.

RAVIER, André, S. J.: *Saint François de Sales*. Commentaire des illustrations par l'abbé Roger Devos; illustrations et maquette de René Perrin. Coll. « Biographies par l'image ». — Lyon, Editions du Chalet, 1962, 107 pp.

Saint IGNACE DE LOYOLA: *Constitutions de la Compagnie de Jésus, I*. Traduction du texte officiel, notes et index par F. Courel, S. J.; *II*: Introduction à une lecture par F. Roustang, S. J.; traduction du texte primitif par F. Courel, S. J. Coll. « Christus », 23, 24. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 315 et 291 pp.

XXXVI^e SEMAINE DE MISSIOLOGIE de Louvain, 1966: *Fonction du laïc en milieu non chrétien*. — Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1966, 196 pp.

STEYAERT, Jacqueline: *Encyclopédie en couleurs de l'anatomie animale*. Coll. « Marabout Université », 119. — Québec, Marabout-Kasan, 19, 1967, 168 pp.

TOWLE, Charlotte: *Comprendre les besoins humains*. Les grandes tâches de l'attention à autrui. Coll. « Socio-guides ». — Paris, Editions du Centurion, 1967, 215 pp.

VOILLAUME, René: *Relations interpersonnelles avec Dieu*. Coll. « Vita evangelica », 2. — Ottawa, Conférence religieuse canadienne, 1967, 145 pp.

WEYERGANS, Franz: *Vie du docteur Tom Dooley*. Coll. « Adolescent, qui es-tu? » — Paris et Tournai, 1967, 173 pp.

Les Cahiers de l'Institut social populaire
viennent de publier les n^{os} 7 et 8 de leur collection

L'homme moderne et la socialisation

Analyse éthico-sociale du phénomène

par l'abbé Louis O'Neill

85 pages, \$1.25

Centralisation ou décentralisation ?

Les contraintes de la politique économique

par François Gauthier

94 pages, \$1.25

LES ÉDITIONS BELLARMIN

8100, boulevard Saint-Laurent

Montréal-11

Vient de paraître

Le docteur Édouard Samson,
mon frère,
tel que je l'ai connu

par

le P. Henri Samson, S. J.

Du même auteur

Propos spirituels d'un psychiatre
L'homme de chair devant Dieu

LES ÉDITIONS BELLARMIN

8100, boulevard Saint-Laurent

Montréal-11

marabout COLLECTIONS



marabout université

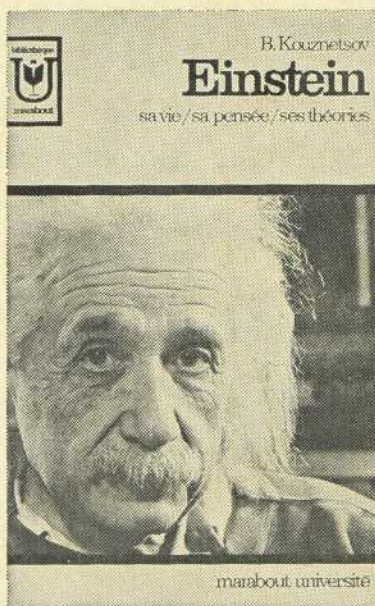
EINSTEIN

par B. Kouznetsov

Première édition en langue française.

Un volume de 352 pages,
illustré de 32 hors-texte en noir et blanc.

Membre de l'Académie des Sciences d'U.R.S.S.,
président du Comité Albert Einstein international,
Boris Kouznetsov révèle dans cet ouvrage l'admi-
rable figure de son illustre maître ainsi que le secret
de ses théories.



Prix suggéré : \$ 2,10

On ne présente pas Albert Einstein : nul savant n'est plus populaire au monde. On ne souligne pas l'importance de ses travaux : ils conditionnent la science moderne et, partant, une bonne part de notre vie.

Il est paradoxal de constater, dès lors, que l'homme Einstein est mal connu, et mérite de l'être mieux : que son œuvre est plus mal connue encore et réputée inaccessible.

Et voilà qu'un physicien soviétique, membre de l'Académie des Sciences d'U.R.S.S., président du comité Albert Einstein international, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, entreprend de remonter le courant, de révéler au plus large public l'admirable figure de son illustre maître et le secret de ses théories.

Théoricien de la relativité lui-même, adepte de la logique quantique - relativiste, Boris Kouznetsov allie, à ses talents scientifiques, le don rare de la vulgarisation. Sans recourir aux formules complexes, il initie sans peine son lecteur non-mathématicien aux problèmes les plus ardu de la physique moderne, comme à leurs prolongements philosophiques.

Histoire d'une pensée, son livre est aussi l'histoire d'un homme, dont la modestie et l'humour nous charment ; dont le courage devant les drames de son siècle - le nazisme qui l'exila, la guerre qu'il haïssait, la menace atomique dont il se sentait indirectement responsable, la "chasse aux sorcières" américaine - impose le respect.

Distributeur général pour les Amériques : KASAN Ltée - 226, Est, Christophe Colomb, QUEBEC P. Q.